Class 92 Book C889r
General Theological Seminary Library
CHELSEA SQUARE, NEW YORK

PRESENTED BY
Soc'y for Promoting Religion and Learning

VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 25

LA VIE DE

CHATEAUBRIAND

par

MARCEL ROUFF

nrf

4e édition

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS 3, rue de Grenelle 1929

CHATEAUBRIAND enfant.

(Musée de Morlaix).

VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 25

LA VIE DE

CHATEAUBRIAND

par

MARCEL ROUFF

nrf

4e édition

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS 3, rue de Grenelle 1929

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT CINQUANTE-SIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA-NAVARRE, DONT SEIZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A p ET TROIS CENT QUARANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 340 ; VINGT EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL DONT DIX-NEUF EXEMPLAIRES MARQUÉS DE A A S ET UN EXEMPLAIRE HORS COMMERCE MARQUÉ HC. A.

92
C 389r
90943

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD, 1929

DÉDICACE

A MADAME D'ESPAIGNE

Chère Amie,

J'ai rencontré, en contant cette orageuse destinée, tant de grandes dames que je ne pouvais pas ne pas vous dédier ce livre en vous priant de voir dans cet hommage un signe de mon affection.

M. R.

OUVRAGES ESSENTIELS CONSULTÉS

HERRIOT : *Madame Récamier et ses amis.*

Mme LENORMANT : *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de Mme Récamier.*

PAILHÈS : *La duchesse de Duras et Chateaubriand.*

PAILHÈS : *Chateaubriand, sa femme et ses amis.*

PAILHÈS : *Du nouveau sur Joubert, Chateaubriand, Fontanes et sa fille, Sainte-Beuve.*

SAINTE-BEUVE : *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

SAINTE-BEUVE : *Causeries du Lundi.*

LEVAILLANT : *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand.*

ANDRÉ BEAUNIER : *Trois amies de Chateaubriand.*

THOMAS : *Correspondance générale.*

VILLEMAIN : *Vie et écrits de Chateaubriand.*

P. MOREAU : *Chateaubriand.*

Correspondance manuscrite avec Mme Récamier communiquée par le Dr Lenormant.

VICTOR GIRAUD : *Amour et vieillesse.*

NISARD : *Lectures des mémoires de M. de Chateaubriand.*

CH. LENORMANT : *Esquisse d'un maître, souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand, manuscrit de* 1866, *suivi de lettres inédites et d'une étude.*

LÉON SÉCHÉ : *Les manuscrits des mémoires d'outre-tombe et Hortense Allart de Méritens, lettres inédites à Sainte-Beuve* (articles de Revues).

Hortense Allart de Méritens : *Les enchantements de Me Prudence de Damau.*

AUTRES OUVRAGES

Lamartine : *Cours familier de littérature.*
Marcellus : *Chateaubriand et son temps.*
Bardoux : *Chateaubriand.*
Guizot : *Mémoires.*
Anatole France : *Le génie latin.*
Benoît : *Chateaubriand, sa vie, ses œuvres.*
Champion : *A propos de la naissance du duc de Bordeaux.*
Mme de Chateaubriand : *Les cahiers* (introduction de J. Ladreis de Lachenière.
Eckermann : *Conversations de Goethe.*
Récit de l'abbé Gilles-Jean-Georges.
Julien : *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (publié par E. Champion).
Biré : *Les dernières années de Chateaubriand.*
Cassagne : *Chateaubriand et Napoléon.*
Ancelot : *Vie de Chateaubriand.*
Ch. de Loménie : *Trois années de la vie de Chateaubriand*, 1814-1816.
Abbé Clergeau : *Chateaubriand, sa vie publique et intime, ses œuvres.*
Gombert de la Garde : *Chateaubriand, sa vie, ses œuvres.*
Chedieu de Robethon : *Chateaubriand et Me de Custine.*
A. Beaunier : *Figures d'autrefois.*
Abbé Georges Bertrin : *La sincérité religieuse de Chateaubriand.*

G. Danielo : *Les conversations de Chateaubriand.*
Faguet : *Amours d'hommes de lettres.*
Gabriel Faure : *Les amours de Chateaubriand et de M^me^ de Vichet.*
Gabriel Faure : *Pélerinages passionnés.*
D^r^ Potiquet : *Chateaubriand et l'hystérie.*
Baron de Barante : *Souvenirs.*
Chinard : *L'Exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand.*
Ber-Sahaghian : *Chateaubriand en Orient.*
H. Buffenoir : *De Chateaubriand à Ernest Renan.*
Madame de Boigne, Madame de Stael, Senancourt, Jules Lemaitre, André Maurel : Collections de Journaux, articles divers, correspondances.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPRENTISSAGE D'UN DIEU

J'entreprends l'histoire d'un héros de lettres qui, prévoyant le goût de notre temps, a écrit lui-même, magnifiquement, sa vie romancée. De ses propres mains, il a taillé son effigie, telle qu'il désirait que la postérité la contemplât. Dans l'esprit de Chateaubriand, les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne sont que son propre portrait, retouché pour le léguer à l'avenir. Mais l'avenir, naturellement indiscret, n'a pas accepté l'image pour définitive et, de ce livre, un des plus sublimes qui soit sorti d'un cerveau humain, il n'a retenu, traduit en rythmes incomparables, que l'orgueil qui l'a inspiré. Les *Mémoires* ne sont plus aujourd'hui qu'un monument littéraire et un document psychologique. Derrière eux, on cherche l'homme.

Et d'abord l'enfant. Quelle chance eût-il qu'il vînt à l'idée de sa mère d'accoucher dans une rue étroite et sombre de Saint-Malo et que, de la chambre où il naquit, on dominât une partie déserte des murs de la ville et une mer vide qui se brise sur les écueils ! Il fallait ce décor initial à

l'unité mélancolique et tourmentée de sa destinée. Voyez-vous l'orageux René ouvrant les yeux dans une riante villa de la campagne normande ! Et de plus, Mme de Chateaubriand, mettant le comble à sa prévoyance maternelle, lui a « infligé la vie » au milieu d'un terrible ouragan. Le grand homme a vraiment eu tort de se plaindre du sort qui, dès sa naissance, le comblait. Le beau est que le cyclone romantique qui accompagna opportunément le premier vagissement du plus tempêtueux des héros est parfaitement exact : le 4 septembre 1768, le clergé promena les reliques dans le chœur de la cathédrale tant le vent et la mer étaient déchaînés.

Cette naissance, pour magnifique qu'elle fût, ne frappa pas outre mesure la comtesse, née Apolline de Bédée. Bien qu'elle n'eût alors que cinq enfants vivants, elle avait l'habitude de ces incidents de la vie conjugale, en ayant perdu quatre autres déjà — de crises cérébrales probablement. La veille de l'événement, elle avait, comme de coutume, reçu un cercle d'aristocrates locaux qui tenaient régulièrement séance dans le salon de l'hôtel sur des fauteuils de damas jaune, sur des tapisseries bouton d'or et sur des chaises garnies d'Utrecht aux bandes canari. Et, tandis que la Villeneuve, son intendante, présentait les orgeats, les liqueurs des îles et les oranges d'Espagne prises récemment sur un Anglais par un corsaire de la maison, elle menait grand train une de ces discussions politiques qui la passionnaient et qui la consolaient de ses déceptions intimes. Elle légua cette passion à son dernier-né, pêle-mêle avec ses sautes d'humeur, son mélange de tristesse et de gaieté et, jusqu'à un certain point, son goût du monde.

François-René abandonna à sa mère un répertoire inépuisable d'anecdotes sur la cour de Louis XIV et une admiration pour le *Cyrus* qu'elle savait par cœur. Mais il accommoda en lyrique mélancolie la mauvaise humeur bruyante de son hérédité. Mme de Chateaubriand ne prenait en tout cas pas au tragique sa dixième maternité, encore que son fils dût écrire un jour qu'après le malheur de naître il n'en connaissait pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme. Ses couches ne l'empêchèrent pas un instant de s'occuper de politique ni de cajoler son aîné, Jean-Baptiste.

Le comte, lui, était plus occupé à négocier l'acquisition de Combourg qui avait appartenu à ses ancêtres qu'aux balivernes de sa femme ou à la venue de son héritier. Il rêvait d'effacer au-dessus du haut perron les armes des Duras et d'y restaurer les fleurs de lys d'or sur un champ de gueules de sa maison avec la belle devise, conquise en même temps que le blason, par Godefroy IV de Chateaubriand à la bataille de la Massoure : *Mon sang teint les bannières de France !*

C'était l'obsession de sa vie de se réinstaller en maître dans le château de ses aïeux, bien que son délabrement morose, dramatique, solitaire, et son site assez farouche n'eussent rien d'attrayant. Son fils, pourtant féru, lui aussi, de noblesse, ne devait-il pas remarquer plus tard que les aristocraties passent toujours de l'âge des supériorités à celui des privilèges pour finir dans l'ère des vanités ?

Ce père, Chateaubriand l'a buriné dans la mémoire des hommes en assez fâcheuse figure, comme une sorte de don Quichotte hargneux et revêche,

un croquemitaine de légende tenant du fantôme et du loup, replié sur lui-même, indifférent et bourru. Quand il s'enfonce dans l'ombre de la vaste salle où la famille se chauffe au coin du feu, on le confond à peu près avec le spectre à jambe de bois qui, accompagné d'un chat noir, hante la tour nord du château.

J'ai l'impression très nette que le comte de Chateaubriand a été sacrifié au pittoresque romantique, et au besoin qu'éprouva son illustre dernier-né de brosser à sa destinée une toile de fond imaginaire mais bien homogène. Il a été victime aussi de son physique. Les hommes grands, secs, au nez aquilin, aux lèvres décolorées, aux yeux gris et presque fermés ne sont jamais très sympathiques. François-René a abusé de cette silhouette inquiétante pour poser — lui, le sublime poseur — au fils martyr. Voyons d'un peu plus près ce qu'était cet homme soi-disant terrible. Pas un mauvais fils, en tout cas. Sa mère, veuve, chargée de quatre fils et nantie en tout et pour tout de cinq cents livres de rentes, habitait le manoir de la misère aux environs de Dinan. Elle vendit ses dentelles et ses pauvres bijoux pour équiper son troisième fils, René, le père du grand homme, et lui permettre d'entrer comme aspirant dans la marine royale. Malgré ce sacrifice, il n'y parvint pas. Alors, las de se sentir à charge, il résolut de prendre le large. Il résista à tous les encouragements et conseils de cultiver son maigre champ :

— Notre champ ne nous nourrira pas, répondait-il à sa mère. Laissez-moi partir et faire fortune pour vous et pour moi.

Et hanté de l'obsession de lui offrir une vieillesse

plus douce et de rétablir sa lignée dans son ancienne splendeur, il s'embarque à Saint-Malo sur une goëlette qui navigue au secours de Stanislas Leckzinski, assiégé dans Dantzig. Il est blessé, endure mille souffrances et se signale tant et si bien à l'attention de ses chefs que de riches colons l'envoyent faire fortune aux Iles. Sans doute s'affirme-t-il surtout par son silence, sa misanthropie hautaine et ses violentes colères. Mais personne, — surtout son fils — ne pouvait lui en vouloir de ce que son bel élan juvénile, son cœur et sa volonté louable se fussent aigris à supporter l'injustice et à constater que tous ses efforts, tout son courage et toute sa constance n'étaient parvenus à reconstituer qu'un bien dérisoire.

D'ailleurs, était-il tellement aigri ? En tout cas il ne se montrait pas dépourvu de sentiment familial. René lui-même est bien obligé de le reconnaître. Quand il débarque à Combourg pour la première fois... « la réunion de la famille adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse... un souper servi dans la salle des gardes et où je mangeai sans contrainte, termina pour moi la première journée heureuse de ma vie. Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher il n'est pas d'une bonne espèce. »

Que lui reproche donc François-René ? De l'avoir fait coucher dans la petite chambre de pierre d'une haute tour où il avait « en perspective les oiseaux de la courtine opposée » et « quelques martinets comme seuls compagnons ». Sans doute l'enfant, isolé dans sa tour, mourait de peur. Mais il reconnut plus tard que cette rude éducation avait souverainement formé son cou-

rage et sa résignation. Et pouvait-on réclamer d'un aventurier qui avait couru toutes les mers du globe et s'était conduit en héros dans les batailles, plus de délicatesse dans l'éducation des enfants que n'en témoignait son siècle tout entier ? Et puis, encore une fois, Chateaubriand eût-il vraiment souhaité un autre décor à son enfance ? Le souvenir d'une chambre bien douillette, bien claire et bien gardée par des tendresses attentives l'eût certainement gêné au début des *Mémoires*. Comment eût-il pu écrire cette phrase qui, assurément, l'enchantait : « Mon berceau a de ma tombe. Ma tombe a de mon berceau. » Et le lit modeste dans lequel il est mort, ramené aujourd'hui autre part que dans la cellule de granit où sa petite enfance connut des nuits de terreur, y détonnerait.

Le comte de Chateaubriand était d'humeur maussade, silencieuse et assez revêche, c'est entendu. Pas toujours pourtant. Il paraît avoir été fort loquace quand il recevait ses amis chasseurs, le marquis de Montlouet, le comte de Goyon-Beaufort. D'ailleurs, pourquoi cette demi-brute qu'on nous présente, tend-elle chaque soir, au moment du coucher, sa joue à ses enfants ? Est-ce sa faute si les soucis, les voyages, la misère, les chagrins, l'ont rendue « sèche et creuse » ? Il a bien des raisons de n'être pas jovial. Sa femme et lui n'ont aucun goût commun, aucun point de contact. Elle s'ennuie à mourir dans ce Combourg qui est tout l'orgueil du vieux gentilhomme, auquel il a consacré la plus grande partie de la petite fortune regagnée et qui représente pour lui toute l'histoire de sa maison à laquelle il est passionnément attaché. Or on l'y abandonne souvent seul.

En langage bourgeois, ces différences de sensibilités et de conceptions s'appellent une vie de ménage infernale. Et puis, Mme de Chateaubriand peut pérorer dans son groupe, s'étourdir, foudroyer ses domestiques, passer sans raison de la légèreté à l'abattement, elle n'en a pas moins perdu quatre enfants. Et M. de Chateaubriand qui, pour assurer sa postérité, s'était donné la peine de les faire, y pense peut-être et plus qu'elle...

On lui reproche encore, pendant les soirées d'automne et d'hiver, après le souper, cette « promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. « Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres ; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa roble blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle ». Il faut accorder que, pour les enfants qu'étaient alors Lucile et René, le spectacle devait être assez lugubre. Mais j'ai connu de fort braves gens qui erraient ainsi tous les soirs dans leur galerie sans mot dire et sans plus d'éclairage, presque. Il est bien probable que si la dureté des temps et la modicité de ses ressources ne l'eussent pas contraint aux économies, le Maître de Combourg eût préféré que sa promenade, au lieu d'une seule bougie, fût éclairée par de nombreux flambeaux : il ne tenait pas essentiellement à terrifier sa progéni-

ture en faisant figure de spectre. Mais quand on a eu le bonheur de naître en 1768, c'est-à-dire presque en même temps que Napoléon, que Wellington et que Cuvier, quand on a épuisé tous les bonheurs humains et dégusté toutes les gloires, quand on a couvert l'Europe de l'éclat de son désespoir et de son inguérissable mélancolie, il n'est pas mal, en somme, après une venue au monde parmi l'orage, de posséder un père-fantôme dans un château en ruine. La preuve que Chateaubriand, par souci de la ligne esthétique de sa vie, a noirci le tableau, c'est que dans la rédaction définitive de ses *Mémoires* il a supprimé un passage du manuscrit de 1826 où, s'attendrissant sur la vie de lutte et de souffrance de son père, il déclarait tout net que cet homme redoutable était, après tout, un pauvre homme.

Mensonges, alors que ces souvenirs de Combourg ? Pas le moins du monde. Il ne ment pas plus quand il les évoque que quand il racontera ses voyages et décrira avec une magnificence inégalée des pays où il ne sera jamais allé. Mais Chateaubriand est un grand artiste. Il compose. Il n'est pas plus un imposteur que Poussin ou Vernet quand ils arrangent les paysages. Il a conçu un personnage — le sien — et son génie romantique le contraint, en le peignant, à cette règle très classique de l'unité. Sincère, il est au contraire prodigieusement sincère jusqu'à s'être immolé à cette sincérité. Pour cet ultra-sensible la vie, sa vie, même sa vie politique relèvent presque exclusivement de l'imagination. A ce point que, on peut l'affirmer, cette imagination forçant et fécondant la réalité, enfanta les splendeurs mais aussi les réelles misères de sa destinée. Nous

allons rencontrer d'autres occasions de confronter le Chateaubriand légendaire qu'il a créé et le Chateaubriand réel.

Sa première grande affection fut la Villeneuve, domestique-intendante de la maison de Saint-Malo qui couchait misérablement, malgré la situation importante qu'elle occupait chez ses maîtres, dans la traditionnelle armoire fermée de la cuisine, à laquelle on accédait par un petit escalier derrière le bûcher. Déjà ce premier essai de son cœur est empreint de cet égoïsme qu'il va apporter à toutes ses amours. En ce temps-là, le jeune aristocrate était batailleur. Il restera d'ailleurs toute sa vie agressif et guerrier, menant l'opposition contre tous les régimes, la lutte contre tous les hommes en place. Plus tard même, il lui faudra « sa guerre » quand il sera ministre. Mais à cette époque, il ne commande encore qu'une jeune troupe de vauriens ou de camarades d'école. Il se gonfle d'orgueil quand ils l'appellent « chevalier » bien qu'il ait prétendu plus tard qu'il préférait son nom à ses titres. Sur les remparts de Saint-Malo ou au gué de Saint-Servan, il les conduit au combat contre des troupes adverses. Souvent, il rentre les cheveux arrachés, le visage tuméfié, ce qui n'est rien encore, mais les vêtements en lambeaux, ce qui est plus grave pour sa famille dont, répétons-le, le budget est limité. En ces cas fréquents, la Villeneuve sert d'état-tampon entre le combattant malmené et ses parents. Elle protège l'enfant, elle s'interpose adroitement entre eux et lui, bref, elle conquiert ce sauvage par maints de ces petits services de tendresse qui souvent se payent en grande reconnaissance.

Quelques années plus tard, quand il ira prier auprès du lit de mort de la vieille, il ne s'attendrira pourtant que sur le petit chariot d'osier qui l'a aidé à faire ses premiers pas. La servante l'avait gardé dans sa chambre et, suppose-t-il, agonisante, à fixé uniquement sur cet objet, c'est-à-dire sur lui, Chateaubriand, son dernier regard. Qu'aurait-elle pu contempler d'autre en quittant la terre ? Déjà René a trouvé sa forme sentimentale. Déjà, c'est sa divinité qu'il adore dans toute affection. Ainsi, dans la chambre funèbre de Pauline de Baumont, devant le lit de mort de Mme de Custine, dans l'agonie de Mme de Duras, il ne verra jamais que le petit chariot d'osier qui a eu l'honneur de le tenir debout.

Est-ce la Villeneuve, est-ce sa nourrice de Plomcoët où on l'exila après sa naissance. qui, le voyant si chétif, si près de trépasser, le voua, sous les couleurs du blanc et du bleu, à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth ? Détail qui devint important, car, à sept ans, le prieur qui le releva de ce vœu dans la chapelle de Saint Araon, patron des marins de Saint-Malo, introduisit dans son allocution un rapprochement entre le Chateaubriand qui accompagna saint Louis en Terre sainte et son descendant. C'était la première fois qu'il entendait parler de la Palestine. Désormais, elle hanta son jeune cerveau et imprégna tous ses désirs de voyages lointains. Quand enfin, réalisant l'obsession de son enfance, il appareilla vers ces lieux sacrés qu'il avait tant imaginés, ce ne sera plus cependant dans l'ardeur pieuse de ses jeunes années, mais pour mieux éblouir Nathalie de Noailles qu'il aime... comme les autres, à sa manière.

Pourtant on ne passe pas toute sa vie, même d'enfant, à guerroyer sur les grèves avec les mousses en bordée et les polissons, à s'enivrer farouchement de vent, d'odeurs iodées, de marées montantes, de lumières océaniennes — et de solitude aussi quand le prenait la honte de son dépenaillement et des haillons dont il était vêtu. L'heure du collège avait sonné. C'est à celui de Dol qu'il fut interné Il n'y éprouva pas de gêne physique sans doute : chez lui, il avait été entraîné à la chambre sans feu et au jeûne quand il refusait des aliments qui lui soulevaient le cœur. Ce ne fut pas pour lui un pénible changement de régime.

Qu'apportait-il aux classes de latin de l'abbé Egault et aux cours de rhétorique de l'abbé Leprince qui puisse nous révéler quelque chose de lui-même et de son avenir ? Une sauvagerie effroyable, un instinct de la liberté et de l'individualisme qui a évolué plus tard en une anarchie foncière et sera, bien plus que le légitimisme, la conviction profonde de son cerveau et de sa sensibilité.

Il apportait encore les seules émotions considérables de sa petite enfance : les émotions religieuses. Il se rappelle, en entrant à la maison de Dol, non point d'avoir atteint Dieu d'un de ces élans qui n'ont point d'âge, emporté sur les ailes d'une messe solennelle, mais d'avoir dilaté sa chair dans la chaleur des foules prosternées, d'avoir bu l'encens de toute son âme assoiffée par les orgues, d'avoir dégusté les étoffes brodées d'or et les calices de vermeil, d'avoir entrevu le paradis dans les mouvements solennels et bien rythmés. Ah ! les belles images physiques et matérielles !

Il apportait enfin le souvenir pittoresque des

fêtes féodales qui ont subsisté à Combourg et qui ont été ses seules distractions pendant les séjours qu'il y a faits : la *quintaine* où tous les jeunes couples de l'année viennent rompre une lance de bois contre un poteau dressé dans un chemin creux. Si la lance n'était pas rompue à la troisième reprise, on couvrait de sarcasmes le maladroit et le seigneur l'imposait d'un petit écu. L'*angevine* était une fête plus importante et plus attrayante encore. On dansait pendant trois jours aux râclements d'un violon et aux aigreurs d'une musette dans les salles du château ou dans la cour verte. Le bruit des coups de fusil se mêlait aux mugissements du bétail. Les vassaux en armes circulaient partout et levaient la bannière du seigneur. C'étaient les dernières lueurs d'un monde qui finissait : comme Chateaubriand le remarqua plus tard, la garde nationale allait remplacer les milices seigneuriales du village breton. Il paraissait sur la scène du monde au milieu des craquements d'une société qui s'écroule et il devait voir s'épanouir celle qui allait la remplacer. C'est-à-dire qu'encore une fois le sort, qui décidément le gâtait, offrait l'atmosphère la plus favorable à l'épanouissement de son caractère et les plus beaux sujets de méditation à son génie.

Peu nous importent ses études assez médiocres malgré l'énorme puissance de travail et la mémoire prodigieuse dont il se vante. Ce qui est intéressant c'est le développement immédiat de son orgueil : il se croit le centre d'attraction de tout le collège. Tous ses camarades, à l'entendre, gravitent autour de lui, comme plus tard tout son régiment. Déjà, il préfère la mort au supplice de rougir devant

quelqu'un ; déjà, il souffre physiquement quand il n'est pas le mieux vêtu, le plus remarqué, le plus brillant de ces jeunes enfants. Déjà, il ne peut plus admettre que la loi commune soit faite pour lui. Peut-être connaît-on l'histoire des œufs de pie ? Au cours d'une promenade, le petit chevalier avait été les dénicher, malgré les ordres sévères du préfet qui menait la caravane, au sommet d'un arbre. Non que cette escapade l'amusât spécialement, mais personne, étant donnée la défense, n'osait grimper, et toutes les espérances de ses camarades s'étaient tournées vers son habituelle hardiesse. Comment se récuser ? Le préfet le surprend et le condamne à recevoir le fouet dès le retour au collège. C'était, à cette époque, châtiment si courant que sa fréquence lui avait presque enlevé tout caractère humiliant. François-René tombe pourtant aux pieds de l'abbé Egault, le supplie de ne pas le déshonorer, de ne pas lui rendre la vie impossible parmi ses compagnons, qu'il n'osera plus revoir après ce châtiment, de lui infliger la prison, le jeûne, n'importe quoi pourvu que ce ne fût pas cette infamie. Comme le maître reste inexorable devant l'enfant à genoux, celui-ci se relève soudain, envoie dans les jambes de l'abbé un rude coup de pied, se réfugie derrière le lit du prêtre qui cherche à l'atteindre et le poursuit. Alors, pour s'exciter au combat, le jeune latiniste s'écrie à pleine voix : « *Macte animo, generose puer !* » Désarmé par cette apostrophe imprévue au milieu de la bataille, l'abbé éclate de rire. C'est non seulement l'orgueilleux qui a joué cette scène révélatrice, c'est déjà l'amoureux du geste, de l'attitude, du Verbe qui vient de s'éveiller.

Mais à Dol, il se passe dans la vie de l'enfant quelque chose de bien plus important encore et de plus grave que ces accès de morgue et de révolte. Chateaubriand met la main à la fois sur un *Horace* non expurgé et il y découvre l'amour, et sur un livre aujourd'hui bien oublié, *Les Confessions mal faites*, et il y découvre l'Enfer. L'Enfer et l'Amour se mêlent désormais dans son cerveau et le poursuivent dans ses rêves de chaque nuit. L'Enfer, à la vérité, sera pour celles qu'il va aimer. Dès lors, ses sens s'éveillent et se déchaînent en torrents. Tout les surexcite et les sollicite. Le *Sermon de la Pêcheresse* et celui de l'*Enfant Prodigue* de Massillon l'inondent de voluptés profanes. Il vole des bouts de cierge à la chapelle pour se délecter dans *Tibulle* quand tout est éteint.

Désormais, sa vie sera déchirée entre les passions humaines et l'exaltation du christianisme tel qu'il le comprend, c'est-à-dire du christianisme le moins orthodoxe. Pourtant, quand, troublé, torturé par sa sensualité éveillée, il va à la communion, un peu de foi profonde — qu'il perdra avant même d'avoir terminé ses études — se mêle encore à l'extase des lumières, des parfums, des chants. Mais malgré tout et bien qu'il se le reproche obscurément, c'est l'extérieur de la cérémonie qui soulève hors de lui-même cet amoureux de la pompe et du décor. Son émotion est d'essence profane. C'est la même qu'il ressentira chaque fois qu'il passera en revue la compagnie d'honneur envoyée au devant de l'ambassadeur qu'il va devenir, chaque fois qu'il entrera à la Chambre des Pairs, chaque fois qu'il sera l'objet et le centre d'un cérémonial quelconque. Etrange communion à la vérité

d'une âme païenne et déjà profondément impure.

Ces contradictions mûrissent en lui, et avec quelle rapidité ! Son orgueil grandit. Voilà l'enfant à Brest où il va achever ses études et où il attendra d'embarquer avec un brevet d'aspirant. La protection de M. de Boisteilleul, son parent, doit le lui faire obtenir aisément. Cependant le papier tarde et le marin en expectative muse plus qu'il ne travaille, dort et rêve le long des grèves, contemple les douaniers, les forçats, les matelots, les soldats, écoute les récits d'aventures lointaines, et, probablement, s'il recherche si obstinément la solitude, c'est que les ardeurs de Dol ne font que croître. Un beau jour l'orage qui couve dans son cœur éclate. Quoi ? on ose faire attendre si longtemps un misérable brevet à un chevalier de Chateaubriand ? Quelle impudence ! Et puis, déjà, il est marqué pour se dégoûter promptement de tout et de tous, pour se lasser de tous ses projets. Il commence par la marine avant d'étendre cette redoutable disposition aux femmes, à la littérature, à la politique, à ses rôles... Un beau matin, sans même avertir M. de Boisteilleul qui a été si bon pour lui, ni prévenir ses parents, il prend la diligence pour Combourg, pour ce Combourg qu'il a tant maudit mais dont il rêve chaque fois qu'il le quitte, pour Combourg dont, au moins, il est seigneur, où il est chez lui, dans l'air de ses ancêtres, pour ce Combourg enfin, auquel le rattache son goût spécial de la souffrance, de l'amertume et de la tristesse.

Chateaubriand, qu'on presse de se destiner enfin à quelque chose dans la nécessité où est la famille de voir ses fils adopter un état, pense

à..... l'épiscopat. Mais, bien entendu, il ne s'agit pas pour le jeune étudiant qui va à Dinan finir ses humanités et commencer l'hébreu, de devenir un simple curé. C'est le violet de l'évêque ou même la pourpre du cardinal qui le séduisent... pendant deux mois. L'étape de Dinan ne mériterait pas qu'on s'y arrêtât s'il n'y avait eu pour camarade Broussais qui devait devenir un médecin illustre, demeuré célèbre par l'abus qu'il fit de la saignée sous toutes ses formes. Or, plus tard, parlant d'une baignade de cette époque où le futur docteur fut assailli par un banc de sangsues, il écrira : « M. Broussais fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir. » Cela dit en passant pour souligner que l'auteur d'*Atala* avait peut-être, comme il l'affirme souvent, le mépris de l'esprit, qu'il éprouvait même un malaise en compagnie de gens spirituels, mais qu'il ne dédaigna pas lui-même les mots alertes et pittoresques. Il en avait puisé l'instinct en ce XVIII^e^ siècle qui en fut prodigue et auquel il appartient par quelques côtés. On en déguste dans sa vie et dans son œuvre — et des meilleurs. Exemples : il disait de Saint-Ange qu'il « se tenait à quatre pour n'être pas bête, mais il ne pouvait s'en empêcher. » Autre mot, qui va peut-être nous ouvrir des horizons sur les mystères de cette âme compliquée et qui, pour cette raison, vaut une digression. Racontant sa jeunesse et ses séjours à Combourg, il nous fait part d'une méditation sur la mort et la vengeance à propos de l'assassinat par un braconnier d'un garde-chasse qui l'avait pris en affection et qui s'appelait Raulx : « Je porte malheur à mes amis », dit-il avec cet accent qui commence à pleurer dans le siècle. Mais un jour,

bien plus tard, alors qu'il était déjà illustre, Alexandre Dumas le pria d'être un de ses deux témoins à son mariage avec Ida Ferrier. La mariée était de forte corpulence et sa poitrine rebondie ne donnait qu'imparfaitement l'illusion du marbre. Comme, après la cérémonie, le vicomte étendait ses mains au-dessus de la tête de la jeune femme pour la bénir, il murmura au second témoin en tournant la tête : « Tout ce que je bénis tombe toujours ». Chateaubriand avait donc grand tort de médire de l'esprit puisqu'il l'avait à sa disposition. Mais entre ces deux phrases — la phrase Ferrier et la phrase Raulx — l'une comique et l'autre tragique n'y a-t-il pas une troublante parenté ? Dès lors on est en droit de se demander ce que vaut le sombre désespoir de la première, ce « je porte malheur à mes amis » qui ressemble tant au « moi, je porte malheur à tout ce qui m'entoure » d'Hernani ? Il était alors à la mode de répandre le mauvais sort autour de soi. Mais Chateaubriand n'aurait-il pas souri en écrivant le récit de la mort de Raulx, cet obscur serviteur, puisqu'il s'est servi des mêmes termes, ou à peu près, pour sourire à la poitrine d'Ida Ferrier ! Si cette hypothèse comporte une part de vraisemblance, si on la rapproche d'autre part de ces formules d'amour que, toujours identiques, il expédia à toutes ses amantes, imperturbablement, quelquefois sans y changer un mot, il faudra bien admettre que dans cet immense génie, un des plus beaux de la littérature française, il y a une incontestable part de mystification. Il serait ridicule de l'exagérer.

Chateaubriand ne s'attarde pas dans ses velléités ecclésiastiques. Il revient encore une fois

à Combourg. Où Anatole France a-t-il pu voir à l'enfant qu'il était alors « la belle tête carrée » dont il parle ? C'est, sur son portrait du musée de Morlaix, le plus délicieux éphèbe qu'on puisse rêver. Une figure fière, d'une mélancolie prête à sourire, un peu joufflue mais allongée. Une tête qui a la forme d'un flanc de vase pur, enveloppée d'une épaisse chevelure drue et lisse qui déferle sur le front en une vague épaisse : une bouche d'un beau dessin, un nez pétri d'aristocratie, un menton potelé et volontaire...

En rentrant dans cette vieille demeure, ce jeune être sans expérience s'imagine qu'il a traversé de terribles crises et de très anormales. Il s'imagine ! Qu'est-ce, en effet, que ces premiers malaises moraux et physiques auprès de ce qui l'attend !... Il eût fallu pour faucher l'ivraie d'orgueil, de doutes, de tristesse, de sensualité dévoyée, de dégoûts, d'inconstance, nous dirions aujourd'hui de neurasthénie, qui germe en lui, une activité tonifiante, une vie saine, une joie claire. Or, il trouvait un château fait pour abriter aisément deux cents hommes et où ne logeaient que quatre maîtres et deux domestiques, la mélancolie de la campagne bretonne propre à envenimer la lassitude précoce d'une âme comme la sienne, la solitude des grands bois, redoutable à son exaltation latente, les soirs sur l'étang où il respirait les miasmes de tous les songes douloureux, les nuits de terreur et d'angoisse dans sa tour abandonnée où, à force d'écouter le vent, il entendait les voix les plus perfides.

Grâces soient rendues à Combourg puisque de son intoxication inguérissable sont nés *René*, *Atala*, *Le Génie du christianisme*, *Les Mémoires d'outre*

tombe, une des plus admirables œuvres de l'esprit humain et surtout une des personnalités les plus troublantes qui aient traversé le monde.

Avant tout, au château ancestral, il manquait de femmes. Eh ! oui, puisque René n'y revenait ni avec cette foi qui permet de braver leur présence imaginaire, ni avec cette innocence qui met à l'abri de leurs tentations, ni avec cette solidité morale qui triomphe du désir, mieux eût valu — pour lui — assurément qu'il ne s'épuisât pas. Peut-être eût-il été vite guéri par une petite aventure sans importance. Mais les lettres eussent probablement perdu quelques belles pages si la femme de chambre de M^me^ de Chateaubriand eût été jolie.

En fait de femme jeune, il ne trouva plus à Combourg que Lucile, sa sœur. Ses trois autres sœurs étaient mariées, Lucile seule restait au château exposée comme lui à l'humeur paternelle et à la légèreté turbulente de la mère, au milieu et à la nature déprimants, à l'irréductible ennui. En fallait-il plus pour que ces deux enfants, dont la tendresse avait déjà de longs souvenirs, se rapprochassent plus étroitement l'un de l'autre ? Repliés sur eux-mêmes, enfermés dans le même monde d'images et d'impressions, de frayeurs et de tristesse, ils engrangeaient en eux la même vie intérieure d'aspirations vagues, de rêves impossibles, de mystères troublants, de besoins sans forme. Comment leurs longs tête-à-tête dans les bois, sur l'étang, sur les terrasses ne les auraient-ils pas rapprochés, un peu mieux peut-être que frère et sœur, un peu moins pourtant que des amants, en tout cas en souillant leur affection de nuances troubles et d'in-

conscientes perversités. Le chevalier, depuis les révélations de Dol, ne cherchait-il pas quelque chose ou quelqu'un, sans savoir quoi ni qui ? Il savait bien, malgré son orgueil, que sa solitude exaltée n'était pas le dernier mot de ses désirs, ni l'épanouissement définitif de son destin. « Dès ce moment, j'entrevis que d'aimer et d'être aimé d'une manière qui m'était inconnue devait être la félicité suprême. » Il cherchait une femme et la vie lui envoyait... sa sœur !

Il n'y a rien d'autre dans les *Mémoires*, rien qui permette de supposer entre eux l'amour au sens précis du mot. On y voit bien René entraîner avec Lucile son cœur à l'adoration de lui-même dans les autres. Ce qu'il prise dans sa compagne de solitude, ce sont ses désespoirs à lui, la matière de ses propres rêveries, surtout qu'elle lui ait révélé son génie, sans le connaître, par un acte de foi. Un jour qu'ils s'étaient épuisés depuis de longues semaines à écouter leurs pas sur les feuilles tombées, à contempler les solitudes de la forêt vide, à respirer l'odeur des terres mouillées, un jour où leurs nerfs étaient las de mêler les mystères de leur âme aux mystères de la nature sans pouvoir comprendre ni les uns ni les autres, Lucile, fille d'une race qui a toujours traduit en poèmes ses tourments et ses songes, sans même regarder son frère, laissa tomber ces mots dans le silence des arbres : « Tu devrais peindre tout cela. » Le marin déçu, le curé manqué venait de trouver sa vocation.

Rien d'autre à Combourg ni sur ses terres : un malaise informulé d'abord, que les jeunes gens transforment ensuite, depuis les cinq mots de Lucile, en littérature. Quant à l'amour dont la légende

s'est emparée, il est infiniment probable — et Chateaubriand ne le cache pas — que Lucile s'était éprise d'un conseiller au Parlement de Bretagne, M. de Malfilâtre, que son frère aîné, le vicomte, amenait parfois chez ses parents. C'était ce magistrat seul qui était à ce moment au fond des mélancolies de la jeune fille. Il est assez étrange, notons-le, que le nom de Malfilâtre, porté par un poète mort, dit-on, d'une consomption assez spéciale entretenue par une imagination trop ardente, entre dans la vie du grand écrivain au moment précis où il va se trouver devant les mêmes pratiques et les mêmes dangers.

Rien donc. Ce n'est que plus tard, en 1802, quand il cherchait à agrémenter le *Génie du Christianisme*, de quelques anecdotes dramatiques qu'il inventa *René*, ou du moins qu'il corsa un épisode dans le sens de l'amour incestueux. La mode, depuis Rousseau, commençait à être aux malheurs prodigieux, aux amours fatales et inattendues. Que pouvait-il bien trouver d'énorme, de monstrueux, de terrifiant, lui, Chateaubriand, qui avait résolu d'arracher par la plume à Napoléon la gloire que celui-ci avait conquise par l'épée ? Il trouva *René*.

Mesurons ici la sincérité de l'écrivain et rendons-nous compte que, la part faite à cette déformation que nous avons déjà constatée, ses exégètes malintentionnés ont parfaitement tort. Dans les *Mémoires*, commencés en 1811, donc postérieurement au *Génie du Christianisme* et à la publication de la nouvelle qui devint *René*, il eût pu étayer, authentiquer, si l'on ose dire, son roman et, par voie d'allusions, appeler l'histoire de sa vie à témoigner de l'aventure de *René*. Nous venons de voir qu'il ne

l'a pas fait. Mais avec cet homme extraordinaire il ne faut jamais se prononcer qu'avec prudence. Il écrivait ses souvenirs, répétons-le, pour la postérité et peut-être estimait-il alors que sa gloire était désormais assez solide pour pouvoir se passer du scandale.

On ne peut dire que *René* soit l'aveu de son amour criminel. Il faudrait d'abord supposer que Chateaubriand pût aimer quelqu'un, fût-ce même sa sœur ! Nous allons bientôt voir comment il se comporta quand il est amoureux et ce qu'il cherche dans l'amour. Au fait, pourquoi ne pas le saisir immédiatement ? *René* c'est l'histoire exacte de son cœur et qui trouve déjà sa place dans les annales de sa jeunesse. Remarquez-le : c'est Lucile qui, sous le nom d'Amélie, est folle de son frère à en mourir. Lui, se contente de traîner le long des routes du monde son incurable mélancolie, son dégoût de vivre, sa solitude hautaine et d'écouter avec des satisfactions à peine réprimées, la religieuse du désespoir, sa victime, lui murmurer : « Et quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heureux ! L'ardeur de votre âme, la beauté de votre génie, votre air noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous assurerait de son amour et de sa fidélité. Ah ! avec quelles délices ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur ! » C'est Chateaubriand, ne l'oubliez pas, qui s'écrit, pour ainsi dire, ces paroles brûlantes à lui-même ! Et c'est — ceci dit sans ironie — admirable. Ce qui serait odieux chez tout autre prend, — on va le voir — une allure spéciale dans l'effort de ce génie pour dépasser, même et surtout en amour, le stade humain et dans son dégoût de la terre, du transi-

toire et du relatif pour devancer Nietzsche et se constituer dans l'absolu.

Mais quand, dès l'enfance, on porte à l'état latent une telle opinion de soi-même, comme la Sylphide, cette illustre Sylphide, cette mystérieuse amante s'explique aisément !

Essayons de transposer dans la réalité ce magnifique épisode lyrique : le chevalier s'est donc installé à Combourg en pleine crise de puberté. Il faut bien appeler les choses par leur nom, même quand il s'agit d'un apprenti-dieu. Ce qu'il lui faut, ce qu'il lui manque, il ne le comprend pas encore clairement. Lucile attise son exaltation en la doublant de la sienne. Mais avec son visage pâle, encadré de longs cheveux noirs, son air douloureux et presque surnaturel, ses tristes regards souvent levés au ciel, ses insomnies prophétiques, où assise sur un palier de la grande tour, sa lampe posée à côté d'elle, contemplant en demi-hypnose les deux aiguilles d'une pendule juste à minuit, elle écoute des voix inconnues lui annoncer des trépas lointains, avec sa qualité de sœur enfin, Lucile ne lui révèle physiquement rien et c'est physiquement que ce grand rêveur est tourmenté. Mais, un jour, la fort jolie femme d'un voisin qui se précipite en même temps que lui vers une fenêtre le presse entre elle et le mur. C'est la révélation. Révélation double : d'abord que ses ardeurs confuses ont comme cause et comme fin la Femme. Ensuite, qu'il possède des facultés de conquête, un charme d'enjôleur. Cette découverte de lui-même lui sera confirmée quelques mois plus tard, quand Mme Rose, avec qui il a fait en tête-à-tête le trajet de Rennes à Paris sans lui adresser une parole, sortira toute troublée de la chaise de poste !

Ah ! l'heureuse inconnue de Combourg ! Que fût-elle devenue sous ses baisers irrésistibles si elle l'avait rencontré dix ans plus tard ! Pour le moment, elle n'a que les honneurs de ce que les psychologues et les neurologues appellent aujourd'hui : « La représentation mentale. » Mais elle ne demeura pas longtemps intacte ni seule dans le harem imaginaire du jeune homme. Il la retoucha bientôt de vingt traits empruntés aux tableaux du salon, aux paysannes des chemins, aux visiteuses du château, aux souvenirs littéraires, à tous les arts, à tous les temps. Il lui adjoignit « les ombres des filles de Morven, les sultanes de Bagdad et de Grenade, les châtelaines des vieux manoirs... » Et de tous ces êtres qu'il faisait baigner, danser, parfumer — il n'en savait pas plus encore en fait de raffinements, — il composait sa Sylphide adorée qu'il possédait en une délectation dont on ne sait s'il faut l'appeler « morose », comme dit Pascal, mais qui était assurément épuisante.

Magnifique faculté d'imagination ! Combien de jeunes hommes ont ainsi dédié leurs premières forces à des ombres, mais que peu d'entre eux ont su les vêtir de cette somptuosité diverse, les envelopper de cette perfection éclatante, leur offrir de tels décors ! Ils se sont contentés de houris de coulisses ou de brasseries. Celle-ci, cette Sylphide, c'est le seul être que Chateaubriand aimera jamais. C'est le seul fantôme, parmi tous les fantômes d'amour qui ont peuplé sa longue vie, pour lequel il ait failli mourir. D'abord, celui-ci était issu de lui-même ; il l'avait créé, il le recréait chaque jour — ce qui le préservait de la lassitude — avec sa substance, avec son cœur et son cerveau. Il pouvait

broder sur le thème de sa beauté sans rencontrer, comme plus tard chez les autres, les limites du réel et du premier coup, lui qui sera coutumier de ces hallucinations éveillées, il s'épanouissait non pas dans la vie telle qu'elle était, mais dans la vie telle qu'il aurait voulu qu'elle fût. En somme c'est son propre génie dont il venait d'atteindre l'essence, et qu'il adorait dans sa maîtresse impossible.

Mais à vivre pendant des jours et des nuits — trop bien employés — avec des êtres de nuées, les jeunes hommes de chair et d'os s'épuisent et s'usent. Chateaubriand, pourtant si heureux et à si bon compte, passait peu à peu, tant cette femme irréelle était exigeante, du mélancolique au dramatique. Il n'aimait plus que les temps tragiques, les tempêtes, les amertumes violentes... La douceur des tristesses vaines ne lui suffisait plus. Un homme de sa trempe ne devait découvrir l'amour que dans les bras d'une déesse et ne pouvait pas connaître les premières étreintes de la même manière que le vulgaire. Mais cette déesse a vengé à l'avance celles que les charmes de l'implacable René allaient conduire à la tombe ou à la folie, en l'attirant lui-même jusqu'au bord de la mort. Désemparé de se sentir sans vocation pour aucune des carrières qui convenaient à sa caste, désœuvré, oppressé par le désert morne de Combourg, emporté par une exaltation sans issue, fiévreux, malade, usé, surtout le cerveau vidé par ses innombrables et délicieux rendez-vous avec la Sylphide, incapable de réagir contre le mal du siècle qu'on commençait à respirer et dont il devait être le premier grand intoxiqué, un beau jour en chassant, il rencontre le spectre du suicide. Selon lui, il a chargé son fusil. Il a

introduit le canon dans sa bouche... et a frappé plusieurs fois la crosse contre terre... Le coup, comme vous le savez, ne partit pas. Bien que cette tentative d'auto-destruction ait été admise par presque tous les critiques et commentateurs qui se sont occupés du grand homme, j'avoue que, pour ma part et à moins de découvertes péremptoires, je n'y crois guère. Comment ! Quinze lignes en tout et pour tout dans les *Mémoires* quand il s'agit d'un événement aussi considérable et qui le touche de si près ! Ce n'est guère dans les habitudes du Maître. Quinze lignes pour sa première présentation à la mort ! Et pas une de ces considérations dont il a assaisonné des événements bien moins importants de son existence ! On dirait vraiment qu'il cherche à escamoter cette histoire, qu'il ne l'a placée là que pour mieux montrer à quel point il a été condamné malgré lui à subir la vie et comme pour répondre d'avance aux lecteurs futurs qui, saturés de ses anathèmes contre la vie, pourraient finir par lui objecter que rien n'était plus facile que d'en sortir. Enfin, pour affirmer, — et comme Rousseau il le croit, avec plus d'orgueil encore — que ses débuts d'âme ont été rares et exceptionnels. Frapper la crosse d'un fusil contre le sol tandis qu'on serre le canon entre ses dents ?... C'est une manœuvre un peu ridicule et assez inefficace pour qui a réellement envie de mourir, difficile d'ailleurs à exécuter.

N'insistons pas. Cet épisode du suicide est admirablement enchâssé dans la jeunesse tourmentée de l'auteur d'*Atala*, comme aussi la maladie grave qui suivit est qui est certaine, elle. Pendant sa convalescence, il rêve, selon sa race, d'aller défricher les

terres vierges du Canada. Aussi le comte, qui se reconnaît dans cet instinct aventurier, l'envoie-t-il à Saint-Malo où un navire arme pour les Indes. Toujours l'incohérence. Et le dégoût rapide des plus chers rêves aussi puisque, le vaisseau tardant à appareiller, Chateaubriand revient encore une fois à Combourg déjà las de la colonisation comme il s'était lassé de la marine et de l'Église, avant même d'en avoir tâté.

Le vieux gentilhomme ne baragouine pas plus longtemps. Un beau matin il fait descendre son fils, lui signifie qu'il a obtenu pour lui un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre, commandé par un Mortemart, en garnison à Cambrai. Il le munit de cent louis et lui donne un baiser débordant d'une émotion qu'il contient mal. Au moment de ce baiser — vraiment suprême puisque le comte mourut quatre mois plus tard sans avoir revu son fils — le chevalier comprit tout à coup l'affection qu'il n'avait jamais été chercher sous la rudesse de cet aristocrate. Lucile et la comtesse fondaient en larmes. Et, sans doute, en adressant le premier adieu sérieux de son existence aux êtres qu'il découvrait en les quittant, à son étang, à son château, à son moulin, à sa prairie, Chateaubriand se complaisait-il, lui qui ne s'est jamais délecté que dans les désespoirs, les catastrophes et les ruines, au milieu de cette détresse.

Il ne fait que toucher terre à Rennes et traverser Paris, non sans rencontrer un Breton de Fougères, le baron de Pommereul qui, plus tard, en sa qualité de Censeur impérial des lettres, aura d'utiles indulgences pour la prose de son compatriote brouillé avec le Corse.

Voilà Chateaubriand lâché dans la vie, sous-lieutenant comme Napoléon, la même année que lui. Comment va-t-il se manifester ? Par une folle orgie d'élégance qui valut au dépenaillé des grèves malouines, trois jours d'arrêt. L'amateur de gestes, d'attitudes, de costumes et de décors fait explosion. Navarre portait alors l'uniforme blanc, à revers et parements bleus avec boutons et épaulettes d'argent. Mais à cette époque l'armée était soumise à l'influence prussienne. Le tout était étriqué, serré, agrafé. Le soir venu, le guerrier s'abandonnait aux mouvements plus souples et plus harmonieux : il ouvrait son habit sur le plus beau cou du monde et sur un torrent de jabots impressionnants. Il arborait un grand chapeau, il descendait les boucles de ses cheveux... Naturellement, comme il a été le centre d'attraction du collège, il devient le héros du régiment. Les plus vieux officiers recherchent l'honneur d'être reçus dans sa chambre et, bien entendu, en un tournemain, il apprend l'art militaire. Que n'aurait-il pas appris ?

Désormais, les traits que nous avons déjà rencontrés épars dans le caractère du futur écrivain, sporadiques et, pour ainsi dire, esquissés, vont se presser, se rejoindre, se souder et devenir la trame même de son existence. L'évolution se fait vite. C'est dans les faits qu'il faut en suivre la trace. Les *Mémoires*, les somptueux et magnifiques *Mémoires*, n'ont plus ici aucune valeur documentaire. Quand Chateaubriand, chargé de renommée, abreuvé de toutes les satisfactions d'orgueil qu'un homme peut rêver, introduit dans l'histoire de sa vie, après le récit de la mort de son père, une diatribe contre la gloire qu'il a si avidement poursuivie ; quand il déclare

que s'il avait « pétri son limon », il se fût fait beau — il l'était — et se fût façonné de manière à rester inconnu et obscur, ne le croyons pas. Qui l'a forcé à écrire, à chercher le pouvoir et à s'imposer par vingt moyens à l'attention perpétuelle des hommes ? La vérité c'est que, quelque éclatant, quelque européen que fût son nom illustre, aussi illustre que celui de Napoléon lui-même, sa célébrité n'était pas encore à la mesure de son orgueil. Il l'avait empoisonnée, comme ses amours, par une sorte d'angoisse, de désir cosmique qui l'eût enlevé au-dessus de l'humanité et fait participer de l'Infini et de l'Éternel. Nous verrons qu'il n'a pas conçu autrement la possession passionnelle et qu'il a toujours éprouvé le besoin, dans l'impossibilité de faire durer ses paroxysmes, de les anéantir au milieu d'une catastrophe des univers.

A dix-neuf ans, Chateaubriand prend vis-à-vis de la monarchie l'attitude qu'il gardera toute sa vie. Son frère, afin de se pousser lui-même, le présente à la cour, au lever du roi. Il est assez vraisemblable que le cadet se fit moins prier qu'il ne le laisse entendre. Mais accordons-lui qu'il se soit mis en route pour Versailles avec quelque émotion. *La Gazette de France* du 27 février 1781 relate cette présentation. Mais le roi ne trouve rien à dire au chevalier. Et, probablement de dépit, celui-ci rentre à Paris sans vouloir assister le soir au jeu de la Reine auquel il était prié. Deux jours plus tard, à la chasse où il a l'honneur de monter dans les carrosses de la cour — faveur que même Bossuet, précepteur du Dauphin, n'avait jamais obtenue — un incident le met — de nouveau et contre toute étiquette — face à face avec le souverain.

Louis XVI, montrant le chevreuil de la tête, lui dit bonassement :

— Il n'a pas tenu longtemps.

Ce n'est donc que cela Louis XVI ! Chateaubriand, estimant qu'il n'a pas encore son dû, s'esquive avant le débotté et regagne la capitale.

Tel est le premier contact de ce monarchiste avec la monarchie. Il est arrivé à l'Œil-de-Bœuf enflé d'orgueil, ronronnant et sûr de son effet. Quelle destinée magnifique va surgir devant lui de cette présentation ? Ne sera-t-il pas le favori de demain et, avec le génie qui bouillonne en lui, le premier ministre d'après-demain ? Il va éblouir, charmer, intriguer, conquérir... Personne parmi les courtisans ne fait attention à lui. Le roi au moins... « Le roi plus embarrassé que moi » passe sans lui adresser la parole. Partie remise. Le surlendemain, il compte sur une belle revanche. N'est-il pas irrésistible avec son habit gris, sa veste et sa culotte rouges, ses manchettes de bottes et ses bottes à l'écuyère, son couteau de chasse, son petit chapeau français à galons d'or ?... Est-ce vraiment sa jument qui l'entraîne à bouleverser l'étiquette, à couper la chasse, à arriver avant le souverain lui-même auprès de la bête expirante ? C'est peut-être le moyen qu'il a trouvé pour se faire remarquer, pour forcer le tête-à-tête avec le roi. Or Louis XVI, au lieu de lui parler de sa mélancolie, de Combourg, de ses ancêtres, de son costume, de sa beauté, de son avenir, lui parle du chevreuil ! Le malentendu est et demeurera irrémédiable. Chaque fois que ce royaliste-ultra se présentera pour se faire admirer, le roi — Louis XVIII ou Charles X — lui parlera du chevreuil. Ce qui fait qu'éternelleument, il refusera

d'assister au débotté. Éternellement l'ambitieux qui ne peut souffrir personne auprès ni surtout au-dessus de lui, rencontrera entre lui et la première place, la limite de la royauté. Ce qui explique que ce légitimiste farouche ait donné sans remords le coup d'épaule qui renversa la Restauration. Il ne s'est pris à vénérer Charles X que quand il l'eut enfoncé dans l'exil désert d'un palais tchèque et que Louis-Philippe eut encore une fois déçu ses ambitions en occupant la place à lui due sinon sur le trône, du moins au pouvoir. Cet orgueil est magnifique par son énormité. Il n'y a que les cœurs vulgaires qui puissent le nier. Mais quelle source d'amertume, de satire, de véhémence hautaine ne comporte-t-il pas quand il n'est plus tenu en respect par la majesté du Souverain et qu'il ne rencontre plus devant lui que la tourbe des courtisans de l'entourage, de la société qui gravite autour de lui et sous sa loi !

A dix-neuf ans, Chateaubriand est déjà lui-même dans ses contradictions : sa gloire, qui peut la chanter, son génie qui peut le célébrer si ce n'est cette même société qu'il méprise, qu'il hait, qui trouble ses rêveries, ses méditations, sa solitude et dont pourtant les suffrages, l'admiration lui sont indispensables ? Il est rivé, enchaîné à ce paradoxe douloureux : dans les bois, dans les déserts qu'il aime, il ne rencontre personne pour l'applaudir, personne pour l'adorer, et il ne peut vivre sans applaudissements, sans admiration. A quoi servent les belles poses romantiques qu'il a inventées, les belles attitudes, les gestes magnifiques qu'il sait faire si personne ne les contemple ?

Et d'ailleurs !... Un homme de sa race et de sa

valeur n'aurait-il pas droit de s'étaler dans un palais, à marcher dans la somptuosité d'un rêve de nabab, à être entouré de sa maison, de ses domestiques, de sa cour, à extérioriser ses splendeurs intérieures dans son costume, dans ses galeries, dans ses carrosses, dans tout son train ?... Et il est pauvre ; son héritage commence à s'épuiser ; il habite une misérable chambre meublée rue du Mail.

Bouillonnant de génie, pétri de prestige, grand par les exaltations de son enfance et par ses amours mystiques, ayant déjà contemplé face à face le mystère du monde et l'âme des choses, ne devrait-il pas diriger les hommes, les conduire, pétrir la pâte de leurs destinées ?... Et il végète sans carrière et sans avenir, marin, prêtre et soldat manqués ! L'impatience, qui sera toujours un des traits principaux de son caractère, le supplicie et lui tord les nerfs.

Dans cette disposition d'esprit, c'est sans trop d'indignation qu'il écoute les hommes qu'il fréquente, au hasard des rencontres, vitupérer la société à l'agonie, La Harpe préparer ses hymnes déclamatoires aux vainqueurs de la royauté, Chamfort aiguiser son amertume d'abord teintée de démocratie. Le roi, à son lever et à sa chasse, ne l'a pas entretenu assez intimement pour qu'il regrette un monde où il n'occupera jamais la place à laquelle il a droit. Quant au catholicisme orthodoxe, imprégné qu'il est de l'air du siècle respiré chez ses relations parisiennes et gavé de la religion naturelle de Rousseau, il s'en est détaché pour toujours et quelques années plus tard, ce n'est plus que ses pompes et son apparat qu'il rejoindra.

Pourtant, tout troublé, séduit et hésitant qu'il

est en présence des idées nouvelles, et tout plein de l'espoir qu'elles vont favoriser son essor, il tire l'épée à Rennes avec d'autres gentilshommes sur la place du Palais, devant le couvent des Jacobins, pour défendre les États de Bretagne et le vieil ordre. Il n'aura pas attendu d'être très avancé dans l'existence pour se laisser déchirer entre l'anarchie, vraie patrie de son âme, et la monarchie catholique, cadre rigide indispensable, selon lui, à une société qui, il le reconnaît à part lui, ne lui a pas été trop cruelle. Déjà palpite en lui l'ultra-réactionnaire qui défendra la liberté de la presse, le légitimiste qui sera chef de l'opposition à la légitimité, l'ambitieux autoritaire surtout qui montera à l'assaut de tous les régimes où il ne sera pas le premier et qui n'appliqueront pas intégralement ses mouvantes conceptions. Ne négligeons pas enfin que dans l'affaire des États de Bretagne, il y avait le geste... Souvent, sa vie dépendra du geste.

Pour le moment, il se sent si désemparé, si inutile, il se sait si impécunieux aussi, qu'il a accepté la cléricature : son frère lui a affirmé qu'elle lui fournirait un bénéfice. Il a posé comme condition qu'on ne mutilerait que de trois ou quatre unités sa magnifique chevelure. Il est enfin au comble de ses vœux les plus chers quand il parvient (1790) à faire insérer une élégie dans l'*Almanach des Muses*, médiocre satisfaction et piètre théâtre pour un homme que les renommées du jour empêchent de dormir. Mauvais vers d'ailleurs que cet « Amour de la campagne » artificiel, plat, douceâtre, qui ne nous renseigne aucunement sur son état d'âme véritable, pas plus que les notes, l'épopée, les poésies de cette époque qu'il réunit et publia plus tard en 1828,

mais si retouchés qu'ils n'ont aucune valeur documentaire pour ce qui concerne ses aspirations de jeunesse. On y voit seulement qu'il est imbu de cet esprit artificiel et vieillot des hommes de lettres qu'il a fréquentés autour de Parny, qu'il est tiraillé entre leur scepticisme et sa vieille foi, entre ce qui s'écroule et ce qui vient. Lui qui proclamera si souvent et si magnifiquement plus tard qu'il est l'homme de deux mondes, de deux siècles, qu'il a vu mourir une société et naître une autre, il apprécie beaucoup moins à ce moment l'honneur d'être né dans ces temps terribles où un mélange de crépuscule et d'aurore fait chavirer les âmes dans un malaise sans nom.

D'ailleurs, les événements se précipitent : la violence monte et gronde. La noblesse inquiète, souvent affolée, ouvre pratiquement l'ère de l'émigration. Chateaubriand distingue mal, au milieu d'une révolution d'abord hésitante et timide qui est loin d'avoir encore cause gagnée, les décisions qui ménageront le mieux son destin. En tout cas, il discerne qu'il serait dangereux pour sa fortune de quitter la France, car il y a, dès les débuts, dans le grand homme un instinct pratique de son intérêt : il le drape de Verbe éclatant et d'attitudes magnifiques, mais il le suit toujours. D'autre part, il sent bien qu'il n'y a aucun avantage à demeurer ni à se compromettre dans aucun parti. Il garde le souvenir d'un dîner à la fin duquel Mirabeau, lui appliquant sur l'épaule « sa griffe de feu », le regarda « avec ses yeux d'orgueil, de vice et de génie » et lui dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité. » Lui pardonneraient-ils la sienne et sa jeunesse ? « Le roi est perdu, dit-il à ses amis, et vous n'aurez pas

de contre-révolution. » La mélancolie avec laquelle il est né, qui s'est accrue et fortifiée à Combourg, se nourrit de ces incertitudes, de cette clairvoyance, de ces angoisses, de cette inaction, de cette impuissance, de cette médiocrité. Il devient de plus en plus sombre, de plus en plus renfermé. Il se replie de plus en plus sur lui-même. Il soupe au café avec Pommereul et quelques gentilshommes bretons et ne dit pas un seul mot. Il reste des heures entières, des jours, les coudes aux genoux, le menton dans ses mains au coin du feu de la misérable chambre meublée où il est confiné, lui, le jeune châtelain de Combourg, lui qui jusqu'à la dernière semaine de ses quatre-vingts ans consacrera cinq heures par jour à la représentation officielle dans les salons, tant il avait, au vrai, peu le goût de la solitude. Il est en somme incapable d'agir.

Alors, la vieille idée malouine qui a habité ses ancêtres et hanté son père, l'idée de l'horizon, de la mer, des terres lointaines, s'installe pour la troisième fois dans son cerveau. Il portait ces images en lui depuis l'éternité. Il les avait esquissées dans ses jeux d'enfants, les pieds dans l'écume des vagues ; il les avait précisées dans les récits de voyage qu'il avait avidement écoutés à Saint-Malo, au château, à Dinan, à Dol, à Brest, quand il attendait son brevet d'enseigne qui ne venait pas, quand, plus tard, il musait, espérant l'appareillage du beau navire qui devait l'emporter aux grandes Indes et qui ne partait point. Et même, pendant ses séjours à Paris, sa hantise avait été nourrie par M. de Malesherbes, allié à son frère. Celui-ci interrompait souvent le jeu mutin de la tendre Lucile sur le clavecin, étalait sur les tables ses cartes de géogra-

phie et les commentait avec toute sa marotte enthousiaste d'ethnologie, de zoologie et de botanique exotiques. Le vicomte, frémissant d'aise et d'impatience, recueillait les paroles du savant amateur comme une terre altérée l'eau du ciel, et découvrait, au fond de ces histoires aventurières, de ces descriptions de rives et de forêts lointaines un paradis idéal et mystérieux, mieux encore, le génie qu'il sentait confusément bouillonner en lui. Rentré chez lui, étendu tout vêtu sur son pauvre lit, il se disait : ... Partir ! Je pars ! Je fais comme ces puritains qui, au dix-septième siècle, partaient pour la Virginie. Je m'en vais dans les forêts : cela vaut mieux que d'aller à Coblentz. A quoi bon émigrer de France seulement ? J'émigre du monde ; je mourrai en route ou je reviendrai quelque chose de plus que je ne suis parti...

Il hésitait pourtant encore. En dépit de sa disposition à ne jamais considérer la vie que par rapport à lui-même, il y avait Lucile qu'il faudrait quitter et d'autres. Il était un peu, légèrement amoureux... On faisait allusion à une Léonore... Nous ne savons rien de ces premières aventures, mais il est probable que ces amantes des années d'apprentissage ne devaient pas être fort glorieuses puisqu'il n'en a jamais parlé ou fait parler. Or Chateaubriand — parcourez la liste de ses maîtresses — ne s'est jamais plu que dans les amours de plusieurs et authentiques quartiers de noblesse. Ceci aussi le poussait à l'exil : il se traînait dans des passions vulgaires où souffrait son orgueil à défaut de son cœur qui ne fut jamais très intéressé dans ces sortes d'affaires.

Bref, il s'enflamme, feignant de se persuader que

son voyage aura une utilité scientifique, qu'il va se lancer à la recherche de ce passage du nord-ouest qui hante Malesherbes. Expédition qui exigerait une fortune dont il n'a pas le premier sou et qu'il ne cherche pas à réunir du reste, des études approfondies, des connaissances diverses, enfin tout un équipement moral et matériel dont il ne se préoccupe en aucune façon. Mais il est emballé, avec cette fougue et de cette passion désabusée qu'il apportera à tout ce qu'il entreprendra, par l'idée d'un grand voyage. Il entraîne ses nouveaux amis, Fontanes, qui jouera un rôle dans sa vie, et Rivarol dans le parc de Saint-Cloud, et là, il s'exalte, il s'énerve. Il expose son plan de découverte du fameux passage, étendu sur l'herbe, contemplant de ses yeux visionnaires Paris dans la brume. Il bouscule toutes les objections, met en ébullition toutes les tiédeurs. M. de Panat, un de ses plus fidèles compagnons, dira : « Il me parut plein de génie, quoique à demi-fou. » Comment de Panat aurait-il pu deviner que cette demie-folie, c'était la prescience de tout ce qu'il allait rapporter de là-bas, des pays qu'il ne ferait pourtant qu'entrevoir, pour le donner aux lettres et au monde ? Non seulement les noms de livres qui sonnent comme des noms de victoire, *Atala*, *René*, *Le Génie du Christianisme*, *Les Natchez*, mais encore son âme propre, son génie lyrique, mais surtout le goût de l'exotisme, une atmosphère jeune et fraîche, le sens du pittoresque, la passion de la nature, une grande partie enfin de ce qui va constituer la matière romantique.

DEUXIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE DE SOI-MÊME

Chateaubriand s'embarque le 8 avril 1791 à bord du brick le *Saint-Pierre*, de 160 tonneaux. Sur le même navire prennent passage les Sulpiciens Nagot, Garnier, Texier, Lavadou ; M. Lavau, chanoine de Tours et Louis, son valet, cinq élèves de ces messieurs, Tullow et Floyd, jeunes anglicans convertis, un Canadien, Périnault, protégé américain de La Fayette, un maître d'école de Saint-Malo et sa femme. Le navire doit toucher les Açores et décharger sa cargaison à Terre-Neuve. Nous possédons un récit de cette traversée laissé par le dernier des passagers, Édouard de Mondésir, alors séminariste et qui, par la suite, fournira ce document aux autorités de son ordre qui mettent sur pied la vie de M. Emery, fondateur du premier séminaire catholique des États-Unis. Heureusement, car en cent quatre jours de navigation à voile, entre ciel et eau, l'homme le mieux dissimulé finit par se livrer et la nature la plus habile. exaspérée par l'inaction et l'ennui, cesse de feindre. Or ce récit est plein de Chateaubriand qui, pourtant, en cette année 1791,

est encore un obscur, inconnu et petit nobliau breton sans nom et sans fortune, mais qui, déjà, ne peut paraître quelque part sans être remarqué. Le séminariste n'a d'yeux que pour lui. Certes, ce jeune voyageur a déjà beaucoup lu, beaucoup rêvé, beaucoup observé. Mais cette maturité précoce n'aurait pas suffi à accaparer l'attention de l'homme de Dieu. Son charme — ce charme qui coûtera si cher à Mme de Beaumont, à Mme de Duras, à Mme de Custine, à Mme de Noailles, à tant d'autres — opère déjà. M. de Mondésir ne peut s'empêcher de noter qu'il a la « tête chevaleresque ». Ah ! oui, sa tête est chevaleresque, toute de finesse, de fierté et de mélancolie. Depuis qu'il est sorti de l'enfance, l'ordonnance de ses cheveux s'est ébouriffée dans le plus suggestif et le plus tumultueux des désordres ; ses beaux yeux, pleins d'une cendre ardente, se sont creusés, la bouche s'est faite plus méprisante, le nez s'est amenuisé en arrogance. Encore M. de Mondésir ne se doute-t-il pas que le jeune homme enveloppé d'une cape gonflée, qui passe des nuits accoudé au bastingage, le front au vent, le regard errant des étoiles au sombre horizon, lui fournit le privilège d'assister à un événement capital : à la naissance du geste et de la plastique romantiques. Bien avant Byron, il se fera attacher au pied du grand mât pour braver l'ouragan en rage et, le poing tendu à la lame qui le couvre d'écume, il hurle : « O tempête, tu n'es pas encore si belle qu'Homère t'a faite ! » Bref, à bord, Chateaubriand affine, développe la séduction qu'il a découverte contre le corps frémissant de la voisine de Combourg, la séduction de ce qu'il faudrait bien appeler son « cabotinisme » s'il n'y avait au fond de son amour du geste, du costume,

de l'attitude une indéniable sincérité, un indiscutable instinct de l'art, un sens magnifique de la grandeur et de la beauté. Sa vie physique sera par la suite aussi bien composée et aussi éclatante que son style. On n'arrive point par l'artifice seul à une telle unité.

C'est ce que ne comprennent pas les bons Sulpiciens. Comment ces hommes tout en Dieu se douteraient-ils que le voyageur solitaire qui s'alanguit nuitamment sous le grincement des cordages et le chant monotone des voiles tendues, porte une âme empoisonnée de tous les doutes sans remèdes, de tous les désespoirs sans cause, de tous les ennuis sans répit, une âme déjà débordante du cri qui s'élabore dans sa détresse prématurée et qu'il poussera bientôt : « Je m'ennuie de la vie ; l'ennui m'a toujours dévoré : ce qui intéresse les autres hommes ne me touche point. Pasteur ou roi qu'aurais-je fait de ma houlette ou de ma couronne? Je serais également fatigué de la gloire ou du génie, du travail et du loisir, de la prospérité et de l'infortune. En Europe, en Amérique, la société et la nature m'ont lassé. Je suis vertueux sans plaisir ; si j'étais criminel, je le serais sans remords. Je voudrais n'être pas né ou être à jamais oublié. »

Comment se douteraient-ils quand, pour se désennuyer, il assiste à leurs exercices spirituels et arrache de leurs mains l'*Ame élevée à Dieu* ou *De la perfection chrétienne* pour lire lui-même en modulant et en déclamant, que l'adolescent bouillonne, las d'écouter, avide d'agir et que le magicien du Verbe ne peut pas, suivant les psalmodies monotones, ne pas faire passer dans leurs médiocres phrases les rythmes profonds qui chantent déjà en lui ?

Ils demeuraient ébahis, éberlués devant les incompréhensibles duplicités du jeune voyageur qui reflétaient bien les troubles et les inquiétudes de son âme. Tantôt il se livrait aux élans d'une foi touchante et, tel un prêcheur de croisades, un crucifix à la main, haranguait les matelots bretons de sa parole pieusement enflammée... Tantôt, de sa voix irrésistible et perfidement charmeuse, il détournait de la prêtrise M. Tulow, récemment converti. Comment s'y reconnaître ?

Ils ne firent qu'entrevoir le « fumiste » gigantesque qui coexistait, qui coexistera toujours avec le héros sincère au fond de leur complexe compagnon, par ailleurs momentanément joyeux de s'être arraché à ses hésitations parisiennes. Sans doute, ne prirent-ils pas au sérieux l'excommunication que, selon son érudition fantaisiste, un pape aurait brandie contre quiconque placerait les Açores, îles portugaises, soit en Europe, soit en Afrique. Sans doute n'ajoutaient-ils pas foi aux aventures que Chateaubriand leur contait en revenant de terre — il préludait ainsi au récit partiellement romanesque de son voyage en Amérique — aux détails de ses ripailles au couvent de Saint-Pierre d'Alcantate ni à ses autres inventions. Mais en bien d'autres occasions ils furent dupes de cet état d'esprit où la plus belle imagination et la plus créatrice de mirages se mêlait au besoin de se mettre en valeur et au génie de la farce : « Le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte, qui aimait à faire des essais souvent téméraires, voulut prendre un bain de mer dans l'Océan même. Les matelots eurent beau lui demander s'il en avait déjà pris et sur sa réponse que non, cherchèrent à le détourner d'une

fantaisie dangereuse : il fallut lui céder. On nous fit descendre tous, prêtres et lévites, dans la chambre. Le baigneur se mit tout nu, on lui passa des sangles et des cordages sous les aisselles, et il fut ainsi descendu sur le sol humide. A peine ses pieds y eurent-ils porté, que le héros s'évanouit et qu'il fallut se hâter de le hisser à bord, crainte aussi qu'un requin ne le coupât en deux. Revenu à lui, sur le tillac, il se mit à dire : « Eh bien ! je sais maintenant à quoi m'en tenir. » Ne doutons pas que Chateaubriand, comme on dit en vulgaire, ne se soit « offert la tête » de la naïve colonie sainte avec laquelle il naviguait. Comment ces saints hommes ont-ils pu croire que le petit galopin des grèves malouines, l'enfant qui avait passé tous les jours de son aurore à vagabonder, à se battre sur les plages bretonnes, n'avait jamais trempé ses pieds dans l'eau ? Combien de fois s'était-il baigné chaque jour tandis que la Villeneuve l'attendait rue aux Juifs ? Tout l'appareil de cordes et de courroies passé sous les aisselles, l'évanouissement, même la phrase de la fin ne sont qu'une énorme galéjade, tout comme si le voyageur fût né aux rives de Provence.

Le *Saint-Pierre* débarqua le jeune pèlerin le 10 juillet 1791 à Baltimore. C'est par un des Sulpiciens que nous connaissons cette date précise car Chateaubriand fit tout pour la dissimuler. Pourquoi ? Ah ! nous touchons ici à une des histoires les plus révélatrices de son âme et de son esprit. Hâtons-nous de le déclarer, ses récits de voyage faits de mensonges, de faux et de rêves, le haussent incontestablement jusqu'au sublime et contribuent, au même titre que ses aventures de cœur, que le reste de son œuvre littéraire et que

son destin politique à cette quasi-déification à laquelle il a tant aspiré. Était-il donc un voyageur vulgaire cet éphèbe malade qui posait le pied sur la terre de liberté et sera-t-il tenu quand il fera, bien des années plus tard, surgir des poèmes éclatants de ses pérégrinations au Nouveau Monde, à la précision d'un guide ? Y allait-il, au vrai, lié par un souci d'exactitude géographique et documentaire ou pour que son génie et ses rêves éclosent dans l'ombre des forêts et au soleil des plaines ? La sincérité de ses récits étant ainsi sommairement limitée, Chateaubriand est allé en Amérique : c'est un fait. Il y est resté cinq mois jour pour jour, puisque, débarqué à Baltimore le 10 juillet 1791 il s'est rembarqué pour l'Europe à Philadelphie le 10 décembre de la même année : c'est un autre fait. Il ne peut dissimuler en effet qu'il soit revenu du Havre le 2 janvier 1792, car sur les registres de l'état-civil de Saint-Malo, son mariage est inscrit à la date du 19 mars 1792. Or ce mariage fut précédé de péripéties qui occupèrent au moins deux mois, à partir du jour où il fit connaissance — ce qui demanda déjà quelque temps — avec celle qui devait devenir la vicomtesse de Chateaubriand.

M. Bédier, dans un solide chapitre de ses *Etudes critiques*, a démontré, à l'aide d'irrécusables documents, qu'il était matériellement impossible, à l'époque de son voyage, d'accomplir en cinq mois l'itinéraire indiqué, même en voyageant à la manière de Phileas Fogg, c'est-à-dire en trouvant bout à bout les moyens de communication les plus rapides, même en ne s'arrêtant nulle part, à plus forte raison, bien entendu, en s'arrêtant aux endroits et pendant le délai qu'indique le voyageur, surtout en

écrivant en cours de route *Les tableaux de la Nature*, *Atala*, la première version des *Natchez*, en rêvant et en aimant, ce qui prend toujours quelque temps, en griffonnant enfin sur ses genoux une *Histoire d'une nation sauvage du Canada*, qui ne nous est pas parvenue. Voici les grandes lignes de cet itinéraire : Baltimore-Philadelphie-Boston et retour à New-York ; puis Albany et les chutes du Niagara — exploration des lacs du Canada — du lac Erié à Pittsburg sur l'Ohio, descente de l'Ohio et du Missisipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans (Natchez), visite de la Louisiane et des Florides, retour vers le Nord par Nashwille, Knoxwille, Salem, Chillicotte et Philadelphie. Le vicomte aurait-il effectué ce voyage scrupuleusement que le navire qui l'a ramené — et l'on se souvient qu'il ne pouvait pas le conduire en France plus tard que le début de janvier — eût déjà croisé devant le Havre alors qu'il se fût trouvé lui-même encore loin de Philadelphie.

Regardons de plus près, si nous voulons éclaircir ce mystère, les *Mémoires d'outre-tombe*. Le récit de voyage de Baltimore aux chutes de Niagara et à l'Erié occupe quarante-quatre pages. Celui du trajet, infiniment plus long, de l'Erié à la Nouvelle-Orléans et retour à Philadelphie, exactement vingt pages. Voilà déjà une indication. Pour expliquer cette curieuse disproportion, pour s'excuser de ne parler qu'assez cavalièrement, à l'exception de deux ou trois détails, de ce pays qui allait pourtant prendre une place énorme dans son œuvre, il allègue que ses notes se sont embrouillées, ont été dispersées, attaquées par l'humidité, sont devenues illisibles. Mais, attention ! Quel singulier hasard : les deux ou trois scènes sur lesquelles il s'étend avec complai-

sance — et avec quelle magnifique poésie ! — et qui n'ont pas subi la disgrâce d'être endommagées. se trouvent, sinon mot pour mot, au moins trait pour trait dans un livre qui s'appelle : *Voyage dans les parties sud de l'Amérique Septentrionale. Les Caroline septentrionale et méridionale, la Georgie et la Floride*, etc..., de Williams Bartram ! Coïncidence révélatrice. Mais, diront les gens sensés, si Chateaubriand n'a pas parcouru tous les pays qu'il décrit, s'il a tracé son itinéraire sur une carte, pourquoi l'a-t-il présenté si long, par conséquent si invraisemblable ? Il eût pu l'arranger à sa guise et prendre plus de précautions pour tromper tout le monde. C'est que, après avoir parlé, sans citer de dates, de son voyage dans toutes ses œuvres, *Voyage en Amérique*, *Essai sur les révolutions*, *Génie du Christianisme* et autres, après avoir décrit sa vision intérieure des pays qu'il n'avait pas parcourus au temps où il ne songeait pas encore à composer le roman de sa vie, il ne pouvait plus se dédire quand il en arriva à cette période de son existence, dans les *Mémoires* commencés à quarante-quatre ans et où il se trouva devant l'inéluctable nécessité de préciser les années.

D'ailleurs, il y a à la création de ces fictions mensongères et à l'obligation où il s'est trouvé de s'y tenir, des raisons psychologiques plus profondes que de simples enchaînements matériels. Au moins, par exemple, le voyage de Baltimore au Niagara qui abonde en précisions et en détails, qui est probablement le seul que le jeune homme ait réellement effectué, est-il complètement exact ? Eh bien ! Non. Chateaubriand a eu beau orchestrer une de ses plus belles pages en écrivant son fameux parallèle entre

Bonaparte et Washington — et quelle importance peut bien avoir un mensonge qui engendre une pareille musique ! — il est bien probable qu'il a contrefait terriblement la vérité en racontant cette entrevue favorisée par une recommandation de la Rouërie. Contrairement à ce qu'ont cru quelques commentateurs de ses voyages, il a réellement rendu visite au fondateur des États-Unis. Un chercheur américain a retrouvé récemment dans les papiers du héros de la guerre d'indépendance, la lettre du chef chouan, ancien combattant au service de la colonie révoltée et qui introduisait son jeune compatriote. Mais il n'est pas vrai qu'il ait attendu quinze jours le général à Philadelphie, car Washington y était lors de son arrivée, comme M. Bédier a pu s'en rendre compte en consultant les gazettes de l'époque. Il n'est pas vrai qu'il ait été reçu par une humble servante, détail indispensable à la figure de Cincinnatus qu'il désirait tracer : Washington ne vivait pas simplement — encore que la simplicité du héros eût bien servi les desseins de son hôte. Il avait une douzaine de chevaux dans ses écuries et, luxe inouï aux États-Unis pour l'époque, un cuisinier français.

Tenons pour vrais les incidents qui accompagnent la visite du Niagara, l'écart presque mortel de son cheval effrayé par un serpent à sonnettes, sa propre chute sur un rocher droit et glissant au pied de la cataracte, mais remarquons qu'il a d'excellentes raisons pour ne plus parler dans les *Mémoires* de sa navigation sur le lac Huron et sur le lac Supérieur dont il remplit huit pages — et des plus belles — du *Voyage en Amérique*. S'il s'était obstiné dans cette description, tenu qu'il était alors par l'obligation

des dates, il eût fallu qu'il renonçât à la prétention d'avoir accompli le reste du voyage dont il avait tant parlé dans divers ouvrages et études, car il s'agissait là d'un parcours de plus de deux mille kilomètres en pirogue indienne.

Arrêtons-nous. Ne faisant pas ici œuvre de critique littéraire, la formidable duperie du voyage de Chateaubriand en Amérique et les descriptions qu'il y moissonna en nombre suffisant pour alimenter les œuvres de toute sa vie ne nous intéressent que dans la mesure seulement où elles apportent une touche, une lumière au portrait de l'homme. Contentons-nous de bénir ces légitimes impostures puisqu'elles ont enfanté des pages éblouissantes et des symphonies verbales sans prix.

Nous connaissons aujourd'hui quelques-unes des sources, quelques-uns des livres et des documents dont le grand écrivain s'est servi pour suppléer à ce qu'il n'avait pas vu et pour tromper avec tant de beauté ses contemporains et la postérité. Mais nous savons aussi que, s'il a parfois simplement traduit, s'il a pu emprunter aussi à ses lectures quelques rares images ou quelques fugitives impressions, il a, le plus souvent, presque toujours, d'une matière sèche, banale, sans couleur et sans vie, fait couler un torrent de magnificence, de pittoresque, de visions, de trouvailles de mots, de cadences de style, en un mot un fleuve de splendeurs. Son imagination et son génie ont tout transformé. Qu'avait-il besoin d'accomplir réellement ce voyage puisqu'il pouvait le rêver et le décrire plus superbe que s'il l'avait entrepris !

De tout cela que ressort-il et comment, après avoir constaté la tromperie, en tirons-nous

une meilleure connaissance de l'homme ? Voici :

On vient de « ficher en terre, à six pieds de distance l'un de l'autre, deux piquets fourchus ». On a suspendu « horizontalement dans l'endentement de ces piquets une longue perche. Des écorces de bouleau, un bout appuyé sur le sol, l'autre sur la gaule transversale » doivent former le toit de cet abri. Comme oreillers, les selles ; les manteaux comme couvertures. On attache des sonnettes au cou des chevaux et on les lâche près du camp. Un des voyageurs accroche son fusil à son épaule et s'éloigne. Il est vêtu à la mode sauvage d'une « demi-toge en peau d'ours, » de « la culotte de drap rouge à côtes », de « la casaque », de « la ceinture », de « la corne pour rappeler les chiens », de « la bandoulière des coureurs de bois ». Ses cheveux flottent sur son cou découvert, sa barbe est longue. Il a du sauvage, du chasseur et du missionnaire. A défaut du carcajou que son escorte de coureurs de bois ne peut dépister, il tire des loups-cerviers et des rats musqués, dont la femelle est « comme chacun le sait, la mère du genre humain ». Ce chasseur, pourtant, s'éloigne peu à peu de la troupe courbée sur la piste, avide de solitude et de silence... « Une sorte d'ivresse d'indépendance » l'enfièvre. Il va « d'arbre en arbre, à gauche, à droite et se répète avec extase : « Ici plus de chemin, plus de villes, plus de monarchie, plus de république, plus de présidents, plus de rois, plus d'hommes ». Il n'entend plus ses pas sur la mousse ; il baigne dans la tiédeur silencieuse d'une ombre pleine de lumière. Il suit le vol du passereau blanc ; fatigué des voix de ses semblables, il écoute le cri de l'orfraie. Son âme débordante de dégoûts, son esprit saturé du mal de vivre

et son cœur ravagé par l'orgueil trouvent dans les grâces des forêts un apaisement bienfaisant. Rentré à son ajoupa, il se délecte comme du meilleur des festins d'une collation de pommes de terre et de maïs. La nuit l'enveloppe d'une féerie : « ... le lac uni comme une glace sans tain n'avait pas une ride ; la rivière baignait en murmurant notre presqu'île, que les calycanthes parfumaient de l'odeur de la pomme... » Au bord de la clairière, un rocher présentait l'heureuse forme qui permettait au jeune hommes assis d'accouder son bras et d'appuyer sur sa main sa belle tête pâle. Ses longues boucles flottaient dans la brise. Il se prit à rêver. Ah ! deux jours auparavant il n'avait pas fallu beaucoup de salive à M. Swift d'Albany pour convaincre Chateaubriand que, dans son accoutrement, seul et sans préparation, ce serait folie d'aller à la recherche du passage du Nord-Ouest dont la découverte ne présentait pas un caractère d'urgence absolue. Cette raison géographique et officielle à son départ de France était allé rejoindre les documents ornithologiques, botaniques et zoologiques qu'il devait réunir pour M. de Malesherbes, féru de science, et cette collection exotique pour laquelle il a traversé la mer ira rapidement grossir le musée des prétextes que Chateaubriand cherchera toujours à tous ses actes pour dissimuler soit leurs raisons profondes, soit leurs raisons futiles.

Donc, il rêvait :

— Que suis-je venu faire en Amérique ? Des découvertes ? Ouvrir une longue route difficile ? Non. Je suis venu me chercher moi-même et demander, comme le conseillait Jean-Jacques, la vérité aux hommes de la nature. Je sens en moi une foi que mes

frères corrompent et un génie qu'ils étouffent. Les sauvages, les lacs et les forêts me rendront la pureté de l'une et me révèleront l'autre. Que dis-je ! Déjà je vois plus clair dans mon âme et dans mon cœur, déjà se lève une aurore sur la route de mon destin. Je bâtirai ma gloire sur les inoubliables heures de cette solitude...

Ainsi se développait dans le jeune pèlerin l'idée encore vague des œuvres qu'il allait concevoir et, dans le silence de la nuit, il écoutait l'appel de son orgueil. Des noms de penseurs et de maîtres chantaient dans son envie : Montesquieu, Diderot, Voltaire, Mirabeau, Pethion, Brissot, Vergniaud, Danton... Mais il ne trouvait pas encore ces grands hommes à sa mesure, aspirant plus haut. Seule l'apothéose de Rousseau lui semblait désirable.

Une lumière perce la nuit, versant devant lui sur l'herbe de la clairière une large tache de jour. Il y découvre sur un fleuve vaste comme une mer « des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs... » Tout s'efface et surgit une autre vision : « Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bigognias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'al-

cera en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques... »

Il s'échauffe de plus en plus. Son imagination travaille à plein. Il avait des raisons sérieuses pour quitter la France, il en a d'autres, non moins sérieuses, pour ne pas laisser pendant trop longtemps se dérouler des événements où il peut trouver l'occasion de son essor et les atouts de son avenir. Alors, à quoi bon courir à étapes forcées des pays impraticables quand, aidé de quelques lectures et de quelques souvenirs, il les imagine si bien ! Son cerveau breton s'exalte. Il est d'une race qui a toujours eu le goût du légendaire, de l'imaginé plus que du réel. Voir, c'est bien. Rêver, c'est mieux. Quels personnages de ces savanes qu'il avait projeté de parcourir, vaudront jamais ceux qui, peu à peu, se dessinent, se forment, s'agglomèrent, se condensent devant ses yeux visionnaires dans le silence et les parfums de cette forêt qu'il peuple de prodigieux décors : le sage, le grand Chactas, chargé de vertus et lourd d'années qui, sur la poupe de la pirogue, sous les tentes de peaux de bêtes entretient René des « premières » de Racine auxquelles il a assisté et de Louis XIV à qui il a parlé ; la douce Celuta et, surtout, Atala, vierge des dernières amours, demi-voilée, un petit crucifix d'or sur le sein, vertueuse et passionnée à la fois. Ils sont là, ils sont tous là les héros du drame déjà en puissance au fond de son génie naissant, ces héros qui, en réalité, ne seront toujours que lui-même. Mais il faut les colorer un peu, ces beaux, ces magnifiques. ces irréels sauvages, il faut les peindre et les habiller... Mais n'a-t-il pas pénétré tout à l'heure dans la forêt sous un hangar ? Et dans ce hangar n'y avait-il pas une vingtaine d'Indiens — hommes et

femmes — « tous barbouillés comme des sorciers, le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines ? » Que peut-on rêver de mieux en fait de Peaux-Rouges ? « Un petit Français poudré et frisé, habit vert ponceau, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline, râclait un violon de poche et faisait danser *Madelon Friquet* à ces Iroquois. M. Violet (c'était son nom) était maître de danse chez les sauvages ! On lui payait ses leçons en peaux de castors et en jambons d'ours. Il avait été marmiton au service du général Rochambeau pendant la guerre d'Amérique. »

Ce furent probablement les seuls Indiens que vit jamais Chateaubriand. D'autres en fréquentèrent des tribus entières qui n'écrivirent ni *Atala* ni *Les Natchez*. Qu'il lui ait suffi d'effleurer l'Amérique pour en imaginer et en décrire ensuite les merveilles et les mœurs, c'est là le miracle de son génie et peu nous importe sur quelle documentation il a pris son point d'appui pour ouvrir ses ailes. Il n'a prétendu écrire en fin de compte ni une œuvre botanique ni une œuvre ethnologique. Il en avait assez vu pour que lui fût révélé le lyrisme dont il était lourd et qu'il ignorait et pour qu'il découvrît le royaume sur lequel allait régner son ambition dévorante.

Chateaubriand revint d'Amérique grand écrivain, c'est là l'essentiel. Il le fut toute sa vie. Nous entendons par là qu'il le demeurera homme politique, ambassadeur, ministre et amant. A tous les postes qu'il occupa, dans toutes les aventures qu'il connut, il fit de la littérature et de la plus magnifique. Et de l'art aussi puisqu'il eut toujours l'instinct d'envelopper ses gestes les plus graves et les plus amou-

reux dans les musiques les plus harmonieuses. A Vérone ou à Londres, à Berlin ou à Paris, à Rome ou à Goritz, renouvelant le 7 août 1830 devant les pairs son serment de fidélité à la monarchie déchue, ou envoyant à Napoléon le 21 mars 1804, jour de l'exécution du duc d'Enghien, sa démission de ministre en Valais, au chevet d'agonie de Pauline de Beaumont ou au pied de Nathalie de Noailles, dans la nuit espagnole de l'Alhambra, c'est toujours l'écrivain, c'est le poète soulevé par son démon, émanation de la divinité, qui agit et qui parle, le poète — pour revenir à ce voyage — qui, à la fin du XVIII^e siècle, *inventait* l'Amérique et ne cherchait en toutes choses que ce qu'elles pouvaient avoir d'intérieurement et d'extérieurement lyrique. La guerre d'Espagne comme sa campagne contre Decazes, l'émigration et son intervention au Conclave, ce sont œuvres d'art plus qu'œuvres politiques. Même la bataille de Waterloo — voir les *Mémoires* — n'est pour lui qu'un chapitre de roman.

Ce n'est pas par l'appareil scientifique dont il a chargé son *Voyage en Amérique* et qu'il a emprunté au père jésuite François-Xavier de Charleroy ou à Jonathan Carver ou à J. E. Bonnet ou à le Page du Pratz — qu'il a nommés non en tant que sources mais pour rectifier leurs erreurs — ce n'est pas par cet appareil qu'il nous intéresse : ce qui est important, c'est que les pays qu'il n'a pas vus sont pourtant devenus le prétexte à l'évocation visionnaire d'immortels décors. Y fût-il allé réellement que son génie créateur n'en eût pu encore donner une description de géographe — heureusement ! Il a voyagé vraiment en Terre sainte et pourtant qu'y a-t-il

vu à l'exclusion de toutes autres choses ?... Chateaubriand. C'est un bonheur qu'il se soit établi dans les forêts canadiennes, qu'il y ait médité, qu'il y ait exploré les solitudes de lui-même plutôt que les pistes indiennes, qu'il y ait rencontré le sens de son avenir, le mot de sa mission terrestre et qu'il n'ait pas perdu son temps à naviguer sur les Ohio et les Mississipi, à franchir d'innombrables cols dans les Montagnes Bleues. L'humanité, somme toute, a plus gagné à son mensonge qu'à ses voyages.

Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de s'être donné tant de mal pour tromper ses contemporains et la postérité. On peut alléguer que, bourré de pérégrinations scientifiques, de découvertes, de botanique, de zoologie, d'hydrographie, de géographie par les soins de M. de Malesherbes, — à vingt-trois ans le cerveau ne se débarrasse encore que difficilement des empreintes qu'il a reçues — il ait tenu à paraître devant le public en tenue de pionnier, d'explorateur, d'observateur scrupuleux, armé d'une inattaquable documentation. C'est possible. Mais surtout — nous nous excusons d'employer un mot si vulgaire en parlant d'un si grand homme — ce besoin de leurrer ses lecteurs est une nouvelle poussée de cet esprit fumiste qui est — il ne faut pas l'oublier — un des traits sinon essentiels du moins importants du caractère de Chateaubriand. Nous en avons déjà signalé en passant quelques explosions. On ne comprendrait qu'imparfaitement son génie si on perdait de vue cette nuance de sa force créatrice. Nous avons vu comment elle s'exerçait dans le privé. Elle est manifeste dans sa vie publique : nous allons en retrouver les traces aussi bien dans les déconcertantes contradictions de l'homme poli-

tique que dans les don juanesques pirouettes de l'amoureux. Qu'on ne prenne pas, bien entendu, dans son acception basse ce mot vulgaire de « fumisterie ». Il ne peut être question ni de plaisanteries, ni de farces, ni surtout de malhonnêteté morale ou de duplicité. Chateaubriand est un fumiste comme l'était Jupiter quand il daignait jeter les yeux sur de simples mortelles, c'est-à-dire qu'il n'a jamais hésité à souligner, au service de sa gloire, l'incohérence et les stupidités de l'âme humaine et de l'ordre du monde. Il est indéniable que, dans sa constante frénésie orgueilleuse de n'apparaître devant ses semblables que dans des attitudes de dieu et d'édifier lui-même la statue qu'il voulait laisser de lui à la postérité, il ait été amené à jouer avec les élans de sa nature, avec les inspirations spontanées de son cerveau et de son cœur et à retoucher dans un but très déterminé, soit pour les atténuer, soit pour les amplifier, ses actions, ses pensées et ses impulsions.

Au cours de cette longue vie, combien de fois le grand homme qui eût pu se contenter de gloire pure et de simplicité s'est-il joué des humains pour les mieux étonner ou pour forcer leur admiration ? Ainsi à chaque page de ses *Mémoires*, à chaque ligne de ses lettres, l'auteur de *René* maudit la Renommée et le monde, regrette l'obscurité et la solitude, déclare qu'il aurait voulu rester dans l'ombre, passer inconnu sur cette terre, vivre humblement dans la paix d'une retraite ignorée. N'en croyez rien. Personne ne l'a forcé à remplir la plus brillante, la plus éclatante des destinées d'écrivain d'abord, d'homme politique ensuite. Personne ne l'a contraint à rechercher fiévreusement, passion-

nément tous les honneurs et toutes les charges, à briguer et à obtenir un fauteuil à l'Académie, à la Chambre des pairs, des ambassades, des ministères. Personne ne l'a obligé à se pavaner pour l'amour de la grandeur et du geste, son droit d'Exclusive à la main, dans les couloirs du Conclave qui devait élire le successeur de Léon XII, à mourir presque de vanité en passant en revue, débarquant sur le sol anglais, la compagnie d'honneur envoyée pour saluer le représentant du roi de France. Personne enfin ne l'a traîné par violence dans les salons dont il a adoré les applaudissements et la vénération plus qu'homme au monde, et qui frémissaient eux-mêmes d'enthousiasme mystérieux quand il y pénétrait de son pas désabusé. En effet, qui donc, dans cette solitude qu'il prétend regretter, aurait admiré le luxe de costume dont il a tant abusé ? Qui donc aurait goûté, comme elles le méritaient, ces attitudes choisies, cette belle main, ce pied petit, ces boucles tumultueuses et cette bouche dessinée aux traits d'une ironie désenchantée ? Idole des salons, les salons étaient le lieu d'élection de ce solitaire !

Et comment aussi accepter pour deniers comptants ses invectives à l'existence ? « Je bâille ma vie », a-t-il écrit. Il aurait voulu ne pas naître. Il était revenu de tout. Rien ne le touchait plus : l'ennui, le misérable ennui l'escortait partout, impitoyablement, car il avait fait le tour de toutes les satisfactions comme de tous les désespoirs. Puissance et amour, tout lui est, à l'en croire, indifférent... Et on le voit rechercher l'une et l'autre avec frénésie. Cette existence qu'il déteste, il la veut complète, totale, débordante de plaisirs, de réali-

sations, de jouissances ; ces honneurs qu'il méprise, il les postule, il les réclame, âprement ; il exige l'admiration, descend aux plus vulgaires satisfactions de vanité... Même, au témoignage de ses intimes, il était loin d'être triste à l'accoutumée. Il se montrait souvent modeste dans ses goûts : pourtant il aimait le faste et le luxe. Il est bien possible — encore que sa forte, sa colossale personnalité n'imitât personne — que si Napoléon, son émule et son rival de gloire, n'était pas mort sur un lit de camp, ce ne serait pas vers une couche mortuaire aussi modeste qu'on viendrait pèleriner aujourd'hui à Combourg. Ces couches misérables sur lesquelles on s'étend pour gagner l'Incertain et l'Éternel appartiennent à ces humilités orgueilleuses qui ne trompent personne. Bref, cet homme est un amalgame de contradictions dans lequel il est impossible de doser la part de sincérité et celle de mascarade à la Jupin. Peut-être est-il aussi sincère dans sa simplicité que dans son faste, dans son désespoir que dans sa bonne humeur et dans ces conditions d'incertitude, il est bien téméraire de l'accuser d'imposture parce qu'il s'est efforcé de présenter sous des aspects réels un voyage imaginaire.

Cette digression un peu longue sur les origines psychologiques des récits mensongers de ses pérégrinations en Amérique n'est pas inutile : c'est là, dans les savanes et les forêts, en cette année 1791 que Chateaubriand s'est trouvé tout à coup face à face avec sa véritable image. C'est en ces lieux et à cette heure qu'il a cessé d'être un enfant. Il s'est formé, ou mieux, il s'est composé dans ces solitudes. C'est dans le silence de ces immensités

vertes qu'il faut aller saisir sa figure définitive. Il est donc indispensable, pour comprendre la suite harmonieuse de sa vie, de pénétrer tous les traits, tous les indices, d'y creuser tous les mobiles que nous allons voir se développer et s enchevêtrer dans cette âme féconde et complexe.

Après cinq mois de méditation, de griserie et d'émerveillement, il n'avait plus rien à faire au Nouveau Monde. Le prétexte de passage du Nord-Ouest était depuis longtemps oublié ; le déguisement iroquois qu'il portait ne l'amusait plus et, avec l'extrême facilité qu'il manifestera toute sa vie à se dégoûter en une heure des êtres et des choses, même et surtout de ceux qu'il avait le plus désirés, il était las des hommes, de la nature, des missionnaires, des Chactas, des Natchez, des Atala, des sauvages vertueux. Il avait hâte de les avoir quittés pour les mieux voir.

Un soir, dans le moulin d'un colon, en attendant l'heure du repas, il parcourt un vieux journal anglais. Il y voit que Louis XVI et sa famille ont pris la fuite, qu'ils ont été arrêtés à Varennes. Qu'il ait décidé immédiatement de rentrer en France pour mettre son épée au service de son roi, c'est possible. Il était assez amoureux du noble geste pour accomplir celui-ci. Mais il comprit aussi que, dans le trouble dramatique du siècle, il était nécessaire à son avenir qu'il ne restât pas plus longtemps éloigné des événements.

Il gagne en hâte Philadelphie... et n'y trouve pas les lettres de change qu'il y attendait. C'est sa première rencontre avec les difficultés financières. Ce n'est pas la dernière... Il s'embarque enfin le 10 décembre... sans solder le prix de son passage.

TROISIÈME PARTIE

LES VICISSITUDES DU SURHOMME

Après avoir traversé une opportune tempête — qui deviendra sous sa plume magique une page de premier ordre — Chateaubriand aborde les côtes de France. Sans doute, puisqu'il s'est enfin trouvé, puisque enfin le monde merveilleux qu'il porte en lui a rencontré son moyen d'expression, frémit-il de se jeter sur sa plume. Il est enfin écrivain. Mais non ! Le sort en a décidé autrement. Sa destinée n'est pas prête encore, elle n'est pas encore assez lourde de richesses et de paradoxes. Il lui reste maintenant à vivre. Dieu n'a pas encore réuni tous les éléments dont sera tissue sa grandeur, dont sera constitué son orgueil.

A peine est-il de retour à Saint-Malo que ses sœurs lui parlent de mariage. Elles ont — Lucile surtout et peut-être pour se défendre contre elle-même — préparé la fiancée pendant qu'il méditait au Niagara, fumait le calumet sous les tentes indiennes, et se laissait prendre aux filles des prairies. Singulière idée que de vouloir enchaîner René, René dont toute la nature s'est déjà révélée

inconstante, et de songer à installer cet orage vivant à un foyer bourgeois ! Lui, qui se connaît pourtant bien, se soumet. C'est donc avec vérité qu'il a pu dire de lui-même qu'il était aussi inébranlable dans sa vie publique que faible dans sa vie privée. Peut-être — c'est une hypothèse — inquiète de ses goûts coûteux que son maigre bien, déjà très entamé, ne lui permet plus de satisfaire, sa famille croit-elle le servir en lui offrant au débotté une héritière de 500 ou 600.000 francs. Mais comme il fallait, pour que son image fût cohérente, que le fastueux vicomte demeurât pauvre, sa femme perdra ou aliénera cette fortune — ou du moins la partie réelle de cette fortune — peu de temps après le mariage.

Est-il vrai que, quand il débarqua sur la plage de Saint-Malo, le cœur de Céleste de Lavigne-Buisson, sans se tromper, ait bondi vers cet admirable jeune homme au visage tragique, à la chevelure orageuse, élégant et harmonieux, hâlé par l'Océan, nimbé du prestige de son lointain voyage ? Je ne sais. Mais le fait est, que peu de temps après cette première entrevue, Céleste et le vicomte François-René de Chateaubriand étaient fiancés. Ils ne se marièrent qu'en mars, ayant eu à vaincre l'hostilité agissante d'un oncle de la fiancée quelque peu jacobin. Il se peut bien encore que le jeune gentilhomme, pendant le temps de leurs fiançailles, ait fidèlement reconnu de loin, entre vingt jeunes filles, Mlle de Lavigne-Buisson « à sa pelisse rose, à sa robe blanche, à sa chevelure ». Mais quand il la peint plus tard blanche, délicate, mince et fort jolie, il prétend simplement ne pas déparer une galerie où figurent tant d'autres beaux por-

traits. Remarquons pourtant, en passant, que Chateaubriand dans ses choix ne s'en est pas tenu toujours à la pure beauté, modèle Récamier, et qu'il a souvent été séduit par le type curieux, étrange, rare, voire exotique de la classe de Mme de Duras.

Au vrai, Mme de Chateaubriand n'a même jamais eu l'attrait du bibelot imprévu. Son portrait à trente-cinq ans, à l'âge de l'épanouissement de toutes les vertus physiques, nous assure qu'elle n'a jamais été jolie. Chez elle, c'est la disgrâce générale et permanente qui s'affirme en cette maturité. Quelle pauvre tête en promontoire avec cet immense nez aux méplats charnus et terminé en pointe de sucre d'orge qu'un enfant a effilée, avec cette lèvre inférieure et ce menton simplement ébauchés ! Les yeux seuls ont un charme, rayonnants de finesse, de malice même et, jusqu'à un certain point, de bonté mélancolique et déçue. Malheureusement pour elle, ce qu'il y a d'immuable dans le visage, la carcasse, est fâcheux.

Telle qu'elle était — et quoiqu'il ait fait ou dit dans la suite — Chateaubriand n'obéissait pas au simple désir de Lucile en l'épousant. Séparé de sa fiancée par l'oncle qui l'avait élevée — si nous en croyons un récit recueilli par l'abbé Gilles Jean-Georges des propriétaires même du manoir des Chênes où Céleste avait été sequestrée — René lui faisait parvenir des billets tendres dans des bouquets ou dans des bottes de légumes. Un soir, au guet dans le chemin des Mouettes, il pousse une fois le cri de la chouette... une chandelle s'allume dans une chambre. Il dresse une échelle et... enlève sa femme. Comme on ne peut soupçonner Cha-

teaubriand qui, toute sa vie, entre autres mépris a sincèrement professé celui de l'argent et a donné mille preuves de son désintéressement, comme on ne peut le soupçonner d'avoir ce soir-là ravi une dot plutôt qu'un cœur, il faut bien admettre qu'il a un instant aimé sa femme. Seulement, il lui a appliqué l'inexorable loi de son inconstance : il s'en est lassé — peut-être un peu plus vite que de Pauline de Beaumont, que de Mme de Custine, que de Mme Récamier. Pourquoi Céleste eût-elle échappé à la fatalité qui voulait que le venin du dégoût empoisonnât ses plus beaux élans aussitôt qu'il découvrait dans une conquête réalisée l'humanité lamentable qu'il détestait en lui-même et les infranchissables abîmes creusés entre cette possession terrestre et les splendeurs mystérieuses de son âme ? On peut même légitimement se demander si, l'ayant enlevée, il comptait réellement épouser Mlle de Lavigne-Buisson et s'il ne pensait pas simplement préluder avec elle à sa longue carrière amoureuse. Des contemporains de ce mariage et des parents des jeunes époux ont raconté qu'au bas de l'échelle le prêtre non assermenté et le témoin qui procédèrent au mariage n'étaient que des domestiques travestis du vicomte et qu'il fallut, deux jours plus tard, l'intervention matinale d'un oncle de la jeune femme, armé de deux pistolets, pour que Céleste devînt dûment vicomtesse. Quoi qu'il en soit il resta l'ami de sa femme pendant toute sa longue existence, comme il resta l'ami de toutes ses maîtresses, la passion une fois éteinte. Mais cette amitié, ou cette habitude conjugale, fut empreinte pourtant d'un caractère assez spécial :

laissera Mme Récamier, sa plus glorieuse aven-

ture, essayer en vain par un exil en Italie, d'attiser ses remords et de ranimer son amour chancelant sans aller la rejoindre. Mais quand, en 1824, excédée de soucis financiers, de querelles à propos de mille choses, de donner des conseils qu'il ne suit jamais, de Mme Bail qu'il introduit chez lui, de Mme Duras qui l'accapare, de Mme de Castellane dont il est fou et de cent autres choses, Mme de Chateaubriand se décidera un beau matin à prendre la fuite et courra la poste sans débrider jusqu'à Neuchâtel, le grand homme sautera en berline derrière elle et ira humblement la supplier de revenir au logis. Elle tiendra bon. Il rentrera seul à Paris, repartira bientôt pour Neuchâtel dans le dessein de capituler. Il aurait bonnement passé l'été dans la « cabane » alpestre que sa femme lui imposait si la maladie de Louis XVIII n'avait rappelé à Paris le chef de parti : quoiqu'en ait eu son ambition, il fait passer au fond les événements politiques loin derrière ses démêlés conjugaux. Ce n'est qu'au troisième voyage qu'il ramènera l'entêtée fugitive rue du Regard, dans l'appartement qu'il vient de louer.

Même comédie en 1826 quand Mme Récamier, qui, comme nous l'avons vu, s'était flattée de l'amener repentant en Italie, rentre à Paris après dix-huit mois d'inutile éloignement. Mme de Chateaubriand, reprise soudain de son éternel mal de poitrine, d'origine probablement nerveuse, s'enfuit encore une fois, jusqu'à la Seyne, près Toulon. Dans quel état d'esprit désespéré, on le devine ! Elle renonce à tout, à la vie, à la charité, à ses amis, anéantie, vaincue. Chateaubriand, effrayé, concède tout, capitule sur toute la ligne. Ce pair de France, ce grand ténor des *Débats*, cet auteur

à succès qui vient de signer avec Ladvocat un traité pour la publication de ses œuvres complètes et qui a devant lui une énorme besogne à fournir, cet homme à la mode, ce héros des salons, ira passer deux ans en Suisse avec sa femme puisqu'elle l'exige, et il y transportera les deux colossales caisses de livres et de documents qui lui sont indispensables. Mais Chateaubriand est... Chateaubriand. A peine est-il près de sa femme que la sorcellerie de son charme, — quoique compagne légitime elle ne l'a pas épuisé — entre en action. Elle guérit par enchantement. Il n'ignore d'ailleurs pas son influence. Il connaît à fond sa maladie. Il l'a décrite dans ses *Mémoires* et dans sa correspondance. Il se vante même assez terriblement « de lui faire cracher le sang à volonté pendant deux jours de suite... » Il sait que ses « inquiétudes renaissantes lui ôtaient le sommeil et l'envie de guérir ses maux », qu'il était sa « permanente infirmité et la cause de ses rechutes ». Il la trompe avec une ardeur que rien ne calme, mais il ne peut se passer d'elle. Quels soins n'apporte-t-il pas à réparer le mal qu'il lui a fait, inlassablement ! Loin d'elle, il s'inquiète de ses silences... Il interroge Le Moine : « Dites-moi pourquoi ma femme ne m'écrit pas... j'ai écrit cinq fois à Mme de Chateaubriand »... Ou encore... « Elle n'a pas encore répondu aux quatre lettres que je lui ai écrites depuis que je suis ici et cela m'inquiète un peu... » Il l'abandonne souvent, mais lui griffonne quelques lignes tous les jours et avec quelle insistance émouvante ne la recommande-t-il pas aux bons soins du fidèle Le Moine, un homme d'affaires, son « ministre des finances » comme il dit et que nous allons retrouver

plus loin en pleine action dans son rôle difficile.

Ces deux êtres — elle et lui — se disputent, se torturent, l'un trompe l'autre à journées faites, lui impose la société de ses maîtresses, la ridiculise et il leur est impossible de vivre l'un sans l'autre, ni loin l'un de l'autre ; c'est l'un vers l'autre que les rejettent immanquablement toutes les vicissitudes de l'existence. C'est chez sa femme, et non chez Mme Duras ou chez Mme de Castellane, que le 6 juin 1824, le Ministre des Affaires étrangères brusquement, même brutalement cassé aux gages le matin même, amène tout penaud, « un immense dîner prié » qu'il devait donner le soir même et qu'il mange en pantoufles avec Céleste et Le Moine. Au fond, l'explication de l'attitude conjugale de Chateaubriand est assez simple : il est à ses heures, à ses nombreuses heures le romantique des grandes aventures... Mais il a écrit dans *René* que s'il croyait au bonheur, il le ferait consister dans l'habitude. Mme de Chateaubriand, c'est l'habitude.

Sa femme et lui avaient d'ailleurs d'essentiels points communs de caractère qui, à leur insu, les rapprochaient : l'orgueil et l'égoïsme surtout. L'orgueil de Mme de Chateaubriand ne le cédait en rien à celui de son mari, puisqu'il fut assez fort pour contrebalancer l'effroyable torture de jalousie que lui infligea le plus volage des hommes. Il n'est pas vrai que, comme elle le disait pour se donner une allure détachée et se parer d'une contenance, elle l'abandonnât aisément à ses « Madames ». Elle a écrit aussi à ses « amantes ». Elle a souffert, et rudement, de ses innombrables et retentissantes infidélités ; elle en a été rongée au point de traîner une vie lamentable de maladie et d'être

atteinte dans sa chair. Mais elle a tout enduré pour la satisfaction de porter un nom illustre, de rester la femme du plus grand écrivain de son temps, d'être éclairée par le reflet des titres et des honneurs de M. de Chateaubriand, de « recevoir » pendant dix-huit mois au ministère des Affaires étrangères. Cet orgueil conjugal, superposé au sien, et qui n'avait rien de commun avec le snobisme indéniable de tant d'autres qui couvaient sa carrière pour leur gloire personnelle, cette adoration active de sa réussite devait singulièrement plaire à René, amoureux éperdu de tous les hommages, vinssent-ils de sa femme, et qui percevait la foncière sincérité de ceux-là.

Et cet égoïsme, aussi, proche du sien qu'il ne se dissimulait pas : Mme de Chateaubriand, par exemple, faisait passionnément la charité comme lui-même faisait de la politique, pour s'y grandir et y affirmer sa propre personnalité. Pour l'une la souffrance humaine, pour l'autre les destinées du pays étaient matières à s'exalter soi-même, à se chercher et parfois à se trouver, à échapper surtout à l'ennui par la nouveauté des émotions et les rumeurs de l'orgueil, mais avec plus de grandeur, plus de sens de l'honneur — autre forme de l'égoïsme orgueilleux — plus de souci des idées chez l'homme que chez la femme.

Enfin, pour tout dire, Mme de Chateaubriand amusait certainement son mari. Car il est bien probable — certaines de ses lettres, certaines préoccupations ménagères, notamment lors de l'installation de la rue d'Enfer en font foi — il est bien probable que le dieu, descendant parfois du sublime où il s'était hissé ou émergeant au contraire des

abîmes de désespoir dans lesquels il se complaisait, consentait à redevenir de temps en temps un homme et aimait à être distrait. C'est sur Mme de Chateaubriand qu'il comptait alors, puisque ses amies et ses maîtresses, surchauffées à blanc par lui-même, n'étaient plus capables d'échapper au lyrisme dont il les avait intoxiquées ou à l'ambition passionnée qu'il leur avait inculquée à son profit.

Mme de Chateaubriand avait, elle, cette vertu inappréciable de savoir encore sourire et de n'avoir pas jeté son esprit naturel, pimenté de dix-huitième siècle, en pâture à la grande et malheureuse passion qu'elle nourrissait pour son volage compagnon : elle l'assommait quelquefois sous le poids de ses colères ; jamais elle ne l'agaçait de sa jalousie. Elle avait l'instinct de le ménager sur ce terrain et c'était une suprême habileté, celle, probablement, qu'en lui-même il appréciait le plus, celle surtout qui distinguait pour lui sa femme légitime de ses amies ou amantes trop généreuses en scènes pénibles. Non qu'elle ne souffrît et durement. On n'en doute guère à parcourir les billets où la courageuse femme mêle à son martyre des plaisanteries qui, pour sentir la détresse, n'en sont pas moins assez spirituelles : « ... Venez dîner, je vous en prie : je suis malade et noire à mourir. Je suis seule. M. de Chateaubriand dîne chez une de ses *amantes*... » « Je dîne encore seule aujourd'hui ; mais je reste chez moi à manger une fraise de veau ; venez m'aider à n'en pas laisser. M. de Chateaubriand va à Saint Cloud ; il ne déteste plus que sa maison et ne se conduit plus que par les conseils de Mme de Duras ». La même phrase

revient toujours, refrain de cette douleur qu'on sent profonde, irrémédiable quoique enjouée. » ... Je suis malade et veuve : venez donc dîner avec moi... Je ne vous offre pas le denier mais le dîner de la veuve... Si vous ne criez pas vos reins et ne craignez pas la pluie, venez dîner avec moi. M. de Chateaubriand dîne au Rocher de Cancale... Je suis une pauvre veuve abandonnée. » Elle supplie parfois — avec dignité — effrayée de sa soirée solitaire : « Des pieds de veau et un pigeon, en voulez-vous ?... un melon, une charlotte et une carpe, tout cela à votre service à six heures précises, mais venez !... » M. Levaillant, dans son beau livre, nous a révélé des heures bien pénibles. Il y a là cent soixante billets griffonnés avec un esprit, un choix d'expressions, des trouvailles pittoresque infiniment variées, mais uniformément dramatiques. Le cœur se serre à lire à quelles ruses elle avait recours pour que, durant ces longues soirées de solitude, Le Moine lui fît l'aumône de venir disputer avec elle. Chateaubriand était-il assez dur pour partir d'un cœur léger à des dîners galants ou autres en laissant derrière lui tant de désespoir ? Il est plus probable que, poussant jusqu'au bout son dévouement ... ou sa fierté, sa femme lui dissimulait la violence de son chagrin et les extrêmités où elle était réduite. Et puis, il faut bien le reconnaître, il était inexorablement poussé à la cruauté par les fatalités de sa nature. Si tous les jours, à travers tous les événements grands ou petits, dans toutes les femmes, il poursuivait l'homme insaisissable qu'il sentait évoluer en lui, ce qui explique les variations de son humeur, de ses goûts, et de son cœur, il se fuyait aussi... avant de s'être trouvé, terrifié des

ruines qu'il portait dans son âme et, quelle qu'ait été la magnificence de sa destinée comblée de toutes les griseries, du désert de sa vie qu'il ne pouvait s'empêcher de comparer à celle d'un Bonaparte, surtout à celle, quasi-divine, qu'il avait rêvée. Il faut démêler toutes les nuances dans cet homme prodigieux : le désespoir, l'ivresse du malheur, l'horreur de l'existence, la honte d'être un homme, tout ce sauvage état d'esprit dont Byron et lui, étaient alors les protagonistes, il l'a assurément développé, cultivé, mis en scène, accommodé, exploité avec complaisance et délectation. Mais sous cette pose évidente, sous cette manifeste attitude, il y a réellement un être las et triste, déçu et ennuyé et que son incurable mélancolie empêche égoïstement d'apercevoir le chagrin des autres.

Essayons de comprendre encore mieux : dans les salons, chez ses amies et chez ses « Madames », au milieu de l'admiration éperdue de ses adoratrices d'hier, d'aujourd'hui ou de demain, il s'évade enfin de sa meurtrière neurasthénie, de ce mal congénital du siècle, aggravé par Combourg, par toutes les secousses de sa vie privée et tous les spasmes d'un monde agonisant. Chez lui il se trouvait en tête-à-tête avec lui-même. Et tout en s'adorant, il se redoutait. Cet écrivain qui prétend à la profondeur philosophique et qui ne connaît pas de plus beau sujet de méditation que l'histoire morale de l'humanité, cet aspirant-conducteur de peuples n'a de goût apparemment que pour la frivolité mondaine, les sourires vaincus, les murmures qu'il soulève et qui lui donnent l'illusion de se promener hors de son âme désolée. Centre d'une réunion, appuyé à la cheminée, sa

redingote ouverte et drapé dans ses plis harmonieux, une main à la poche, sa belle tête abandonnée un peu en arrière hors du haut col, sentant monter vers lui un culte d'amour, une vénération, une frénésie d'encens et de dévouements, il déguste l'ivresse salvatrice et apaisante de devenir dieu. C'est à cette heure qu'il savoure les voluptés orgueilleuses du Maître, du grand homme, du Vainqueur. Vingt femmes contemplent et adorent ce René mystérieux, paré de ses triomphes sur les plus grandes dames de son temps, du rayonnement de ses amours secrètes, ce René qui a déchaîné une guerre, qui a approché les plus puissants souverains de la terre, ce René qui a fait un pape, qui a tiré de son génie les plus beaux et les plus enivrants livres du monde, ce René revenu de tout, las d'avoir épuisé toutes les passions, toutes les fortunes, tous les pouvoirs, tous les plaisirs...

Or, pour sa femme, il n'était qu'un grand homme en robe de chambre. Tandis que chez Mme de Duras, chez Mme Récamier, chez Mme de Custine ou chez Mme de Castellane on récitait par cœur chacune de ses phrases et chacune de ses périodes, tandis qu'on s'entretenait avec extase dans les salons de chacun de ses personnages comme de personnes vivantes et aimées, et de lui-même comme d'un Apollon qui avait fécondé des royaumes magnifiques en donnant la vie à ces enfants de son génie, Mme de Chateaubriand l'entretenait des lettres de change qui venaient à échéance, des ennuis domestiques, du prix des logements, des tarifs du boulanger, de la vie courante enfin, de leur vie ! C'est cela qu'il ne lui a jamais pardonné et c'est cela qu'il fuyait le plus souvent possible. Il ne voulait

pas redescendre sur terre. Dans le fameux passage des *Mémoires d'outre-tombe* où il l'a si malmenée, — nous allons y revenir — il a laissé percer le bout de l'oreille, avec une ingénuité mêlée d'ironie et d'impertinence : « D'un esprit original et cultivé, écrivant de la manière la plus piquante, racontant à merveille (Chateaubriand n'a nulle part avoué les emprunts souvent importants qu'il a faits au *Cahier rouge et vert* de sa femme) Mme de Chateaubriand m'admire sans avoir jamais lu deux lignes de mes ouvrages ; elle craindrait d'y rencontrer des idées qui ne sont pas les siennes ou de découvrir qu'on n'a pas assez d'enthousiasme pour ce que je vaux... » Bel éclat d'orgueil que ce dernier membre de phrase ! Quoi qu'il en soit, ceci est fort exagéré. Comment, vivant dans l'ombre de l'écrivain qui a le plus souvent pris son entourage à témoin de son génie, Mme de Chateaubriand n'aurait-elle pas, sinon lu, du moins entendu lire « deux lignes » de ses ouvrages ? Nous savons en tout cas qu'à la Vallée aux Loups, elle organisait elle-même la lecture du *Génie* et des *Martyrs*. Seulement, il est probable que son esprit critique, plus aiguisé que celui de telle autre, et moins aveuglé de passion, présentait des objections, formulait des conseils et que les incomparables périodes de son mari, auxquelles elle ne pouvait pas ne pas mêler les souvenirs de leurs différends et de son caractère difficile, ne l'amenaient pas au degré d'exaltation et d'adoration mystiques que celui-ci exigeait de ses auditrices.

D'ailleurs, dans les quatre pages du livre VII des *Mémoires* qu'il a consacrées à sa femme, ce n'est pas le coup le plus rude qu'il ait asséné à la

malheureuse. Comment, après avoir tant remanié son manuscrit, supprimé ou modifié tant de passages, a-t-il eu le courage de laisser subsister celui-ci ? Comment, surtout, a-t-il osé le lire à l'Abbaye-aux-bois et ailleurs ? Comment, enfin, Mme de Chateaubriand, qui ne l'a pas ignoré sans doute, ne lui en a-t-elle pas gardé rancune ? En ce qui la concerne, on peut supposer qu'elle s'est laissée berner par les commentaires oraux de l'enchanteur et que, d'ailleurs, elle éprouva, malgré tout, un immense orgueil à passer ainsi, en si bonne place, au milieu d'une si brillante galerie, à la postérité. Peut-être avait-elle craint de ne pas être même citée et préférait-elle ce portrait assez vinaigré au silence et à l'oubli.

En fait, on n'a jamais écrit rien de plus perfide sur une femme. Assurément, le morceau contient de vraies louanges. Mais elles sont rares et se terminent toujours par un trait acéré. Exemple : « Je ne sais s'il a jamais existé une intelligence plus fine que celle de ma femme ; elle devine la pensée et la parole à naître sur le front ou sur les lèvres de la personne avec qui elle cause... » Voilà qui est fort bien. Mais, quand on sait ses trahisons sentimentales innombrables, il est assurément cruel d'ajouter... « la tromper en rien est impossible. »

Il faudrait reprendre cette diatribe extrêmement fourbe mot à mot. Ce qu'il accorde à sa femme ce sont ces vertus tranquilles, paisibles, honnêtes que ses belles amies et lui-même devaient, en pleine période romantique de « droit à la passion », tant mépriser. Il la dessine avec ses gestes charitables, sa résignation, sa solitude, son atta-

chement, sa fidélité, toutes ces qualités qui, transposées chez un homme, faisaient alors dire de lui en goguenardant : Bon père, bon époux, bon garde national.

Et lui ? « Somme toute, lorsque je considère l'ensemble et l'imperfection de ma nature, est-il certain que le mariage ait gâté ma destinée ? » On n'est pas plus impertinent. Mais plus loin, il reprend avec nonchalance le mode cinglant à l'égard d'une compagne qui, en fin de compte, l'a adoré : « La contrainte de mes sentiments, le mystère de mes pensées ont peut-être augmenté l'énergie de mes accents, animé mes ouvrages d'une fièvre intense, d'une flamme cachée qui se fût dissipée à l'air libre de l'amour. » Si Mme de Chateaubriand n'a pas compris qu'elle n'avait jamais été aimée... Mais peut-être connaissait-elle le cœur de son mari mieux que lui-même et n'en croyait-elle pas un mot.

Tout cela est parfaitement médité, voulu et dans la ligne générale des *Mémoires*. Ce livre — un des grands de l'humanité, un des sublimes du XIXe siècle, — nous ne nous lasserons pas de le répéter — a été conçu et exécuté pour l'avenir. Chateaubriand y a modelé son effigie et sa légende pour la postérité. Quelle figure aurait fait le héros devant les siècles futurs auxquels il s'adressait s'il s'était montré sage époux, ou bambocheur en tapinois, à la manière des bourgeois voltairiens de Louis-Philippe, s'il avait ravalé ses amours illustres jusqu'à n'en faire plus que quelques farces sournoises de boutiquier en goguette. Il fallait pour son dessein que son ménage revêtît une grandeur tragique et qu'une Mme de Chateaubriand humble, médiocre

et grise ait vécu dans son rayonnement. Puisqu'il avait commis l'erreur de se marier, il ne restait magnifique qu'à condition d'apparaître aussi peu marié que possible, au moins, aussi affranchi que possible de l'amour conjugal et de toutes les petitesses et contingences du vulgaire foyer.

Tel fut le ménage. Il débuta d'assez singulière façon. Il fut consacré en mars 1792 et aussitôt les jeunes mariés s'établirent à Paris, en plein faubourg Saint-Germain, cul de sac Féron, petit hôtel de Villette. A la vérité, ce qu'il avait entendu en Bretagne de son oncle maternel, de ses beaux-frères, des officiers de la marine royale contraints de démissionner et de fuir, ce qu'il avait vu de l'oppression des clubs provinciaux et des excès des paysans libérés avait déjà déclanché en lui une lutte de principes qu'il subira plus ou moins toute sa vie. Libre-penseur et libéral, il méprisait au fond sa caste et ses pairs, mais il n'aimait pas mieux une révolution qui était sortie du domaine des idées et des petits vers avec une impétuosité qui l'effrayait. Il continuait à croire à la monarchie en tant que cadre, que discipline sociale. Il ne croyait pas plus au fond aux monarchistes qu'aux républicains.

Paris le déçoit : ses anciens amis sont morts. L'âge et l'expérience lui révèlent les graves défauts des autres qui avaient échappé à sa jeunesse : Chamfort, Guinguéné, La Harpe ont passé à la Révolution. La vie mondaine, la vie de salon qu'il aime déjà n'existe plus. M. de Malesherbes, qui a toujours sur lui une grande influence, le persuade qu'avant d'entreprendre un second voyage, auquel il pense, et toujours sous le prétexte du passage du nord-ouest, il doit émigrer comme les autres, que l'avenir

appartient à ceux qui se joindront à la coalition qui se forme contre la France. Mais Chateaubriand hésite encore à quitter son pays et à le combattre. Pour la première fois, son intérêt se trouve en conflit avec son désir. Par la suite, il résoudra plus héroïquement et plus noblement les doutes angoissants qui continueront à l'assaillir. Cette fois, il décide enfin, sans enthousiasme, de passer aux ennemis de sa patrie.

Mais, par quels moyens ? La fortune de Mme de Chateaubriand, sur laquelle sa famille avait compté, consistait en rentes sur le clergé et, de plus, celle-ci avait prêté une forte partie de ces rentes à sa sœur, la comtesse du Plessis-Parscau, émigrée. C'est-à-dire qu'elle était ruinée.

Chateaubriand et son frère aîné empruntent six mille francs à un notaire. Mais René, chargé de les rapporter au cul-de-sac Féron, se laisse entraîner au tripot où il perd huit mille cinq cents de ses assignats. Et il oublie les quinze cents autres dans un fiacre. Ainsi, profondément traditionnel, il reste l'homme des deux devises de sa famille. Au moment d'obéir à celle conférée par Saint Louis — « Mon sang teint les bannières de France » — il se rappelle la plus ancienne : « Je sème l'or... »

Enfin, après avoir vu, le 14 juillet, passer dans les jardins de Tivoli la débandade des fédérés qui hurlent : « Pétion ou la mort ! » les deux frères munis de faux passeports prennent, le matin du 15, la diligence pour Lille. Les adieux à sa jeune femme furent assez succincts. Il ne devait revenir vers elle que dix ans plus tard, sur un ordre tombé des lèvres expirantes de Pauline de Beaumont. Le futur ministre est, ce matin-là, mué en marchand de vin et

porte l'uniforme bourgeois de garde national. A Lille, il se lance à pied vers la frontière. Une patrouille de uhlans lui fournit l'occasion qu'il aime tant et qui l'exalte toujours de se griser de Verbe harmonieux ou héroïque, de s'enivrer d'une phrase sonore. On les charge, sabre haut. Il crie en se redressant : « Officiers qui vont rejoindre les Princes ! » Et tout à coup, cet éternel contradicteur de lui-même, en entendant insulter les trois couleurs de son uniforme « que la France allait faire porter à l'Europe vassale » se prend à les aimer.

D'ailleurs, sans attendre, il jettera aux orties cette même livrée bourgeoise et révolutionnaire pour se présenter à Bruxelles dans son uniforme blanc de sous-lieutenant au Royal-Navarre, sorti des coffres en cette occasion.

Bruxelles ! Nouvelle affirmation ou révélation du caractère de Chateaubriand : dès la prise de contact avec la noblesse qui y réside, il s'énerve et s'irrite. Là se prélasssent les millionnaires de l'émigration. Breteuil y tient table ouverte pour « les évêques à croix d'or », prédicateurs de guerre civile, pour des aides-de-camp chamarrés, des généraux sans armée, pour toute la grande aristocratie luxueuse et bien rentée. Chateaubriand a tout juste sur lui de quoi ne pas mourir de faim. Il n'a qu'un goût médiocre pour l'émigration, point de goût du tout pour les émigrés. Déjà il est porté à être libéral avec les ultras et ultra avec les libéraux. Mais il n'a pas quitté la France pour faire bombance et orgie avec ceux qui menacent sa et leur patrie. La coalition n'a qu'une excuse : sauver le régime. Rivarol brille dans cette société. Il l'inonde de son esprit. Il demande à Chateaubriand : « Monsieur

va ?... » — « Où l'on se bat », répond-il. Il part enfin rejoindre ses pairs « des émigrés... à six cents livres de rente », traînant son havre-sac lourd d'un *Homère*, d'un énorme volume de notes d'où sortiront plus tard les *Natchez*, de l'épisode d'*Atala* qui va, contre sa poitrine, arrêter une balle. Il s'en va à pied rejoindre l'armée de Condé.

Elle n'est plus à Coblentz. Il la retrouve à Trêves. Il y reçoit un accueil assez frais et, mal équipé avec un lourd fusil anglais, il vient, dans la compagnie bretonne commandée par M. de Goyon, mettre le siège devant Thionville. Il n'y aurait pas grand chose à dire de cette campagne, s'il n'y avait commencé à « romancer » son voyage d'Amérique. Pour tromper les longs bivouacs, pour en imposer aussi à ses camarades qui se moquent de lui, arrachent les pages manuscrites qui sortent de sa giberne et qui, tout gentilshommes qu'ils sont, lui volent ses chemises, il invente des histoires, il brode sur ses souvenirs, il donne cours à sa magnifique et romantique imagination, mêlant aux réalités les fantasmagories de ses visions intérieures. Il corse ses récits voyageurs d'épisodes de missionnaires et de religion, de martyrs et de saints. « Nous mentions tous, a-t-il écrit, comme un caporal au cabaret, avec un conscrit qui paie l'écot ». Bref, il esquisse verbalement la première ébauche de son œuvre future.

A une affaire commandée par le prince de Waldeck, il reçoit un éclat de boulet dans la cuisse droite.

A Verdun, où il passe ensuite, il est atteint par la petite vérole et, lamentable, souhaitant la mort plus sincèrement qu'il ne le fera plus tard en homme de lettres, sanglant, dévoré de fièvre, séparé de sa compagnie débandée dans la retraite, atten-

dant à chaque tournant de route le paysan jacobin qui massacrera le soldat d'une cause perdue, souffrant de la poitrine, il se couche pour mourir tranquille au bord d'un fossé. C'est dans les fourgons du prince de Ligne qui l'ont recueilli qu'il arrive à Namur.

Revenu à Bruxelles, il accepte de son frère aîné qui rentre en France, vingt-cinq louis pour gagner Jersey. Dans la famille de M. de Bédée, son oncle, tout en se rétablissant lentement, il médite sur l'étrangeté de son sort. Désormais, il est indissolublement enrégimenté dans cette émigration qu'il réprouve et qu'il méprise. Le 17 mai 1793, il débarque à Southampton et, sans tarder, gagne Londres.

Quand on essaye de dessiner un portrait moral de Chateaubriand en le suivant le long des étapes de sa route, il faut s'arrêter longuement à celle-ci. Elle est capitale. A Combourg, l'enfant éclot. En Amérique, le jeune homme se découvre. En Angleterre l'homme s'affirme. Il a vingt-cinq ans quand il se réfugie en Grande-Bretagne. Il a trente-deux ans quand il regagne sa patrie. Sept ans de misère, de souffrances, de méditations, de travail, d'exil enfin ! Il n'est pas de ceux à qui les épreuves n'apprennent rien. Mais tandis qu'à d'autres elles enseignent l'humilité, l'indulgence ou la résignation, elles trempent son orgueil, à lui, en lui révélant la mesure de lui-même. A-t-il ou n'a-t-il pas refusé le shilling quotidien que le Gouvernement anglais accordait aux émigrés nécessiteux ? Ce petit point d'histoire n'est pas encore élucidé. Ce qu'il y a de certain, c'est que les trente louis que sa famille est parvenue à lui faire passer à Jersey et les dix ou douze qu'elle lui fera parvenir une seconde fois, le sauveront

d'autant moins de la misère qu'il en distribue généreusement une part aux Français qui souffrent autour de lui, à Hingant surtout, ce magistrat du Parlement de Bretagne, son compagnon le plus intime qui, un matin, halluciné par la faim, tentera de se suicider de deux coups de rasoir. Il habite un galetas dans New Road près de Maryleborne street. Et, plutôt que de se faire marchand de charbon ou maître de danse, ou courtier ou cocher comme d'autres, aussi et plus nobles que lui, il préfère descendre au fond du plus terrifiant dénuement. Quand il a quelque monnaie en poche, provenant de quelques traductions qu'il a acceptées, il traîne dans une taverne de pauvres, accumulant les notes, les impressions, les chapitres, commençant une *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages* qu'il terminera à Bungay, griffonnant l'ébauche de l'*Essai sur les Révolutions*. Les fonds sont si bas qu'Hingant et lui doivent supprimer le thé et se contenter de pain et d'eau. Viennent même les jours où, après s'être arrêtés longtemps à dévorer des yeux les comestibles exposés dans les boutiques, ils rentrent dans leur bouge pour dîner de... l'herbe qu'ils ont arrachée dans les squares ou de papier trempé dans de l'eau qu'ils mâchent — le menu était varié — ou d'un linge humecté qu'ils sucent. Vingt-six ans après, Chateaubriand, ambassadeur du roi de France, reviendra à Londres escorté d'une garde d'honneur, nimbé de faste, de luxe et de richesse. Pour un romantique amoureux des antithèses de la destinée, il y aura là matière à méditations ! Or, notez que dès cette époque il eût pu se tirer d'affaires. Une carrière s'ouvrait qu'il eût exercée mieux que ses innombrables compatriotes qui

l'avaient embrassée : celle de professeur de français. Elle nourrissait très convenablement son homme. Mais pour un être qui a conscience de porter un univers dans sa tête, qui sent que son génie est le point de jonction du monde ancien dont il condense la sublime substance et du monde moderne qu'il va, — il le sait — dominer, qui entend chanter dans son cerveau toutes les voix de tous les paysages qu'il vient de parcourir et qui fait l'inventaire des expériences déjà longues de sa courte vie, mieux vaut l'atroce cauchemar de la faim que l'humiliation de courir le cachet. Il éprouve une jouissance d'orgueil à mourir lentement de la poitrine et de la misère, méconnu et dédaigneux, sur la litière de paille de sa mansarde. Il se fût senti humilié d'entrer, crotté et humble, à la nursery. L'orgueil gonflé à ce point et quand on le proclame obstinément avec sa chair agonisante, devient une éblouissante splendeur.

Et nous allons assister une fois de plus sans tarder — ce n'est pas la dernière — à une comédie, la même, qui mettait trois ans plus tôt sur le compte du passage du nord-ouest le départ pour l'Amérique, commandé en réalité, nous l'avons vu, par vingt raisons d'intérêt et d'orgueil. Chateaubriand se développe et s'épanouit sans se contredire : une société d'antiquaires allait s'occuper, affirme-t-il, de l'histoire du Suffolk et demandait un Français pour déchiffrer des manuscrits français du XII^e^ siècle. Peltier, l'ancien directeur des *Actes des Apôtres*, un émigré débrouillard et qui avait déjà rendu au vicomte loqueteux assez de services pour que celui-ci traçât plus tard de lui dans ses *Mémoires* un portrait vrai mais des plus méchants, Peltier lui fit obtenir cette situation d'érudit. Telle est

sa version. En réalité, il n'y avait ni société d'antiquaires, ni manuscrits du XIIe siècle. Il y avait une place de professeur de français à prendre à la Brightley's school de Beccles et Chateaubriand dissimulait sous un prétexte pompeux que, la faim l'ayant ramené à des sentiments plus humains, il s'était résolu à l'accepter.

Mais en partant pour ce second exil dans une petite école d'une petite ville provinciale, il laissait une carte de visite à la gloire : l'imprimeur Deboffe avait en main quelques chapitres de l'*Essai sur les Révolutions*.

Pour qui cherche à dégager l'âme de Chateaubriand du spectacle de sa vie, l'*Essai sur les Révolutions* est si révélateur qu'il est impossible de ne pas s'y arrêter. Livre lyrique en somme au même titre que les *Méditations* ou les *Nuits*. René a eu beau appeler à son aide Kreeshna Dioypayen, Veïas, Zaleucus et Charondas, Stobée et Puffendorf, il a eu beau s'évertuer de Lacédémone à la Fontaine de Gargaphie et de Carthage en Scythie, ce n'est pas l'érudition livresque entassée dans ces pages qui nous intéresse, qui a intéressé ses contemporains et tout son siècle : c'est l'état de son cœur et de sa pensée, c'est sa personnalité frémissante et prête à s'élancer sur les chemins des plus hauts sommets et qu'il a étalée sans détour dans ces chapitres désordonnés. Livre chaotique, touffu, nébuleux, trouble comme était le cerveau de l'auteur bouillonnant de souffrances et d'espoirs, de lectures et de souvenirs antiques, de rêves et de problèmes actuels. Livre tout vibrant de sa sensibilité orgueilleuse qui mêle dans ses frémissements l'honneur de la société qui s'écroule aux ambitions

de l'avenir qui vient, la vision des grandes forêts canadiennes d'où il arrive à l'obsession de ce Paris qu'il regrette et qu'il veut conquérir. Homme d'hier et homme de demain à la fois, il est déjà celui qui parera la Vallée aux Loups d'un côté d'un portique grec et de l'autre de ce gothique romantique au goût du jour. Sa fièvre jette sur ces pages tumultueuses les échos et les reflets de la bataille qui se livre en lui, tandis qu'il crève de faim, entre les cadences sereines de Virgile et d'Homère, héros des temps révolus, et l'angoisse ardente de Rousseau, annonciateur des temps nouveaux. Il confond les Athéniens avec les sauvages d'Amérique, le bruit du Niagara avec la chanson des mers grecques, tandis qu'il guette éperdument les événements de France, l'histoire qui s'écrit à Paris et où il va peut-être se tailler une gloire à sa mesure... si un autre ne la lui vole pas. Un nom, en effet, monte à l'horizon de son pays, un nom qu'il connaît à peine. Un homme grandit dont, de loin, il discerne mal le caractère, les desseins et qui a son âge exactement : Bonaparte. En face de toutes ses ambitions qu'il a précisées, fixées pendant des nuits entières, étendu sur son grabat, les yeux grands ouverts, auxquelles il a prêté serment dans les interminables heures de faim et d'agonie nocturne de sa tanière sans feu et sans lumière, surgit une autre ambition et qui se déclare au monde sous le signe éclatant de Lodi et de Rivoli. Pour lui, amoureux du son et de l'allure des mots, quelles fanfares éclatantes que ces noms de victoire ! « Et déjà le bruit de ses pas s'incrustait dans le silence des miens », dira-t-il à peu près, plus tard. Déjà il est — et il restera toujours — en face du conquérant partagé entre la haine et l'amour.

Il y a tout cela dans ce livre. D'ailleurs, l'auteur ne le dissimule pas. La première page de son œuvre est une déclaration qui, écho de la première page des *Confessions*, est tout aussi égotiste et orgueilleuse qu'elle. Il l'avouera par la suite : « Le *moi* se retrouve partout dans l'*Essai* ». Ce qui explique que, quand il ne pensera plus une seule des idées qui y sont exprimées, il conservera pour cette œuvre, témoin de son aurore, une indéfectible tendresse.

Tout ceci, c'est le rythme général de son âme. Bientôt il va reprendre et poursuivre le manuscrit qu'on imprime à Londres, dans la paix et le calme de la province anglaise où, contre toutes les traditions des Chateaubriand, le gentilhomme breton s'est transformé en maître d'école. L'amertume de sa condition, le mal du pays qu'avive cette campagne de collines molles, de cultures vertes, de chemins bordés de haies vives, où le chêne puissant règne sur des pâturages d'ulex épineux semblables aux ajoncs, tout ce paysage qui lui rappelle si profondément sa lointaine province, vont se glisser dans sa première version et l'élargir. Il y ajoutera encore les blessures, la plupart du temps imaginaires, que sa fierté ombrageuse reçoit des riches et des heureux chez lesquels il donne des leçons et les méditations sur la vie qui flottent devant ses yeux au-dessus du cimetière qu'il découvre de sa fenêtre de Beccles, comme il découvrait un cimetière de sa mansarde de Londres — il est décidément voué à la vue des tombes —. Il assaisonnera tout cela enfin de la saveur de ses jours studieux et de ses nuits passionnées, des sursauts de son orgueil sans cesse froissé, des appels de son cœur, des souffrances de l'exil et de la solitude... il enrichira de toute sa vie

intérieure ce livre étonnant qu'il remanie. Écrire est un soulagement à cette confusion ardente qu'il retourne dans sa tête, qui l'enfièvre, assis sur la colline, tandis que s'allument dans le soir les feux de la petite cité, ou installé dans sa chambre de l'Hôtel de la Tête-du-Roi ou de la Rue de La-Porte-au-Sel, ou encore trottinant sur son poney, le long des ruisseaux et des routes ombreuses, serré dans sa petite jaquette verte — sauf aux heures, bien entendu, où il défile dans les rues de Beccles, cramponné à la crinière de son cheval emballé.

Pas plus qu'il ne nous appartient d'entreprendre ici la critique de ce livre, nous ne pouvons en donner des extraits. Pourtant, comment connaîtrait-on Chateaubriand si l'on n'y relisait pas deux ou trois phrases qui révèlent mieux que tous ses ouvrages ultérieurs la mobilité de cette âme véhémente, les frissons de cette sensibilité délicate, les élans et les découragements de ce génie, déjà attaché à chercher dans les inexprimables voluptés de la fièvre sans nom, le moyen de dépasser son humanité... « Je l'ai aussi sentie cette soif vague de quelque chose. Elle m'a traîné dans les solitudes muettes de l'Amérique et dans les villes bruyantes de l'Europe... Homme, si c'est ta destinée de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu, si c'est là ta maladie, une ressource te reste. » Et il conseille l'étude de la science qui guérit de tout. Il n'est d'ailleurs pas toujours aussi optimiste — si tant est qu'il ait pu l'être. C'est à Bungay — même province — qu'il paraphrasa cette phrase écrite à Londres après une visite à la place où fut consommée l'exécution d'un souverain et où sifflaient en travaillant des équarrisseurs de pierres, visite

d'où il revint : « ... plein de philosophie et de tristesse, et plus que jamais convaincu de la vanité de la vie, et du peu, très peu d'importance de ses plus grands événements. »

C'est encore à l'*Essai* qu'il confie ses rancœurs soulevées aussi bien par quelques bévues des maisons où il professait que par des attentions qui révoltaient sa susceptibilité maladive, ses efforts pour éviter toute familiarité et surtout la dure nécessité « où se trouve toujours le malheureux de se rappeler sa dignité d'homme, s'il ne veut que les autres l'oublient. »

Dans ce livre, Chateaubriand a donc tout mis, ses inquiétudes et ses connaissances, ses audaces et ses idées — qu'il reniera en partie dans l'édition de 1826. Il y a révélé encore son scepticisme ou, plus exactement, son anti-christianisme à la Rousseau d'alors. Il n'a pas rapporté la foi, au sens strict du mot, de son tête à tête avec la grande nature américaine. Cela est certain. Il n'est pas athée non plus. Mais il n'appartient plus à l'Église. Il lit certes la Bible, mais pour y trouver le commentaire profane de son propre cœur et l'expression humaine de sa propre personnalité. A ce moment même, où il s'est affranchi du dogme, il prépare par des esquisses et des croquis, en grand peintre qu'il va devenir, l'immense fresque qu'il brossera sans pouvoir l'achever. *Les Natchez*. *Le Génie du Christianisme*, *Les Martyrs*. *L'Itinéraire* en seront les éclatants fragments. Il faut se rappeler leurs origines pour comprendre que, malgré tout et surtout malgré lui, ces œuvres qu'il désirait sincèrement religieuses, conserveront l'empreinte de cette période préparatoire. D'autant que tous ces poèmes sont

déja dessinés ou indiqués ou préparés dans l'*Essai* sur un fond qui, lui, ne variera jamais, sur son anarchisme foncier, sur son nihilisme philosophique qui s'attaquent non seulement à la vie, au monde, au cœur, à la sensibilité, mais encore, au sens slave du mot, à la politique et qui resteront dans la suite la plus grande, la seule sincérité de Chateaubriand. Ils expliquent toute sa conduite à partir de 1814, tout son jeu compliqué et contradictoire comme chef de partis divers et opposés, jeu qui ne relève ni de l'incohérence ni de l'habileté, mais du mépris, de l'orgueil et du sens profond de la vanité universelle.

Son égotisme, son personnalisme, poussés à un degré qui n'a jamais été atteint, pouvaient-ils aboutir à une autre conclusion ? « Indépendance, indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit... tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug... on a beau le torturer, faire des phrases et de l'esprit, le plus grand malheur des hommes c'est d'avoir des lois et un gouvernement ». C'est un aristocrate, un légitimiste qui a écrit ces mots. Il deviendra par la suite ambassadeur et ministre, rien ne pourra effacer ces phrases de l'*Essai*. Elles ont jailli de sa nature, de sa pensée profondes. Elles sont l'explication de toute sa vie privée et publique.

Donc à Beccles, Chateaubriand enseigne le français à la Brightley's school, et vis-à-vis de cette institution, à la Fauconberge school. Il a aussi des élèves particuliers et surtout particulières en ville et aux environs, jusqu'à Bungay où il a loué une chambre pour y réunir une ou deux fois par semaine sa petite classe. Circonstance importante de sa vie

puisqu'elle va lui valoir la révélation de l'amour. Il ne fait pas qu'enseigner. Il médite, il écoute chanter son œuvre future, il s'interroge, il travaille dans les bibliothèques que lui ouvrent généreusement le clergé et la noblesse du pays : à son insu il s'imprègne, lui, l'Affranchi, du grand élan religieux qui secoue à ce moment l'Angleterre et d'où sortent d'innombrables apologies du christianisme. Il se promène dans la campagne, se pénètre de la nature qu'il n'aimera jamais mieux qu'à ce moment de sa vie ; il se livre avec passion, à l'imitation de Rousseau, à la botanique et à la géologie pour lesquelles il se croit des dispositions ; il brille dans les salons mornes de la province où il introduit cette conversation qui a fait la gloire de la société française du XVIII^e^ siècle et qui est inconnue en Angleterre. Il y raconte des anecdotes, il y peint les hommes, il y expose des idées, surtout il est intarissable sur ses souvenirs de voyages qu'au besoin il imagine, invente comme il a commencé à le faire aux bivouacs devant Thionville. Il poursuit, en somme, au fond de son obscurité et de son désarroi moral la construction de son monde imaginaire que bientôt il prendra lui-même pour un monde réel. Il se jette ardemment, mais naïvement, dans ce qu'il croit être la science. Il étudie Levater qu'il ne manque pas d'appeler à la rescousse des thèses de l'*Essai* ; il passe ses dimanches à rédiger les consultations graphologiques qu'il donne à quelques amies tout en formulant les plus prudentes réserves sur ses propres déductions. Enfin il s'abandonne à ses goûts luxueux, ce qui est bien naturel après les rudes épreuves londoniennes. Il vit confortablement et engage un petit domestique, vêtu à ses couleurs,

qu'il dépêche à ses belles élèves. Il est vrai qu'il paye ses gages avec l'argent du Révérend Bence Sparrow qui, en 1802, sera obligé de lui réclamer — avec quel tact et quelle discrétion — la dette probablement assez importante qu'il a oubliée en quittant précipitamment le Suffolk.

De plus en plus, Chateaubriand passe son temps à Bungay plutôt qu'à Beccles. C'est à Bungay qu'est maintenant son principal centre pédagogique et la petite classe qu'il a fondée l'absorbe presque complètement. Il loue une chambre dans la belle maison du Reverend Ives et se lie de plus en plus intimement avec sa famille. Il prend chez les Ives ses repas ; il passe chez eux ses soirées. Chacun s'ingénie à lui rendre mille petits services. Mme Ives, née Sarah Williams, avait dépassé la quarantaine mais était une magnifique créature, jeune, « charmante de figure, d'esprit et de manières », et il n'est pas sûr que ce ne soit d'abord devant son radieux épanouissement que l'exilé ait ressenti son premier trouble. Le père, le Révérend, n'était pas qu'un intrépide buveur. Il possédait une culture étendue et variée et sans de nombreux voyages qui l'avaient un peu déclassé dans le clergé, il aurait sans doute atteint les plus hauts grades de la hiérarchie. Il avait séjourné longtemps en Amérique. Le jeune professeur trouvait donc un intérêt particulier à l'entendre parler, autour d'une bouteille d'Oporto, le soir, après dîner, des pays qu'il avait visités et que lui, Chateaubriand, méditait de décrire sans y être jamais allé. Bien entendu devant lui ses propres récits devenaient mesurés et prudents.

Quant à Charlotte Ives, la fille du couple, elle avait quinze ans. « Sa taille haute, fine et déliée,

tenait à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses grâces presque divines... elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore... Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. » C'est elle qu'il a peinte dans la Celuta des *Natchez*. Il arriva ce qui devait arriver. Comment une pauvre petite provinciale anglaise aurait-elle résisté à ce René qui devait faire capituler plus tard tant de belles aristocrates mieux armées qu'elle pourtant pour lui résister, y compris l'imprenable Juliette Récamier, et qui essayait sur sa jeunesse et sur sa beauté les effets de son audace et de sa séduction.

Les jours de Bungay sont capitaux dans la vie de Chateaubriand : ils lui apprennent l'amour et lui révèlent la puissance de son charme. Enfin, il rencontre la Femme dans la vie ; il s'évade de ce monde étrange où jusque-là il avait promené son cœur, de l'atmosphère de passion malsaine de Lucile aux fantômes fiévreux de Sylphides insaisissables et de Floridiennes imaginaires, en passant par quelques négligeables, faciles et peu glorieuses expériences.

Que l'ombre mélancolique de Charlotte soit heureuse ! Elle seule a eu de Chateaubriand tout ce qu'il était capable de donner. Plus tard, demain quand il caressera sur ses genoux la tête malade de Mme de Beaumont, il n'aimera déjà plus que lui dans les passantes de sa route, il ne cherchera déjà plus, même aux heures d'abandon, que son âme et sa gloire dans leurs yeux. Sa voix mêlera aux tendresses égoïstes qu'il pourra inventer, les préoccupations de son orgueil et de son ambition. Plus que

leurs baisers, il réc.amera leurs démarches et leur appui. Mme Récamier, l'amante du déclin, et peut-être une de celles à qui sa maturité donnera le plus de son cœur parcimonieux, harcelée par lui pour qu'elle arrache à Montmorency son envoi à Vérone, Mme de Duras sans cesse relancée pour qu'elle contraigne Villèle à faire de lui un ministre, peuvent être jalouses de Charlotte Ives, l'amie de l'aurore, de qui il n'a rien attendu. Pas une lettre, pas un jour où il n'ait empoisonné les ferveurs éperdues des autres de ses tactiques et de ses projets politiques. Charlotte seule a eu son cœur vierge, douloureux, désespéré et désintéressé. Elle a bu les larmes de son exil, la pureté de son jeune génie, la foi de ses rêveries, elle a dégusté le goût de déclarations fraîches, neuves, poétiques, sans arrière-pensées et il lui a offert cette occurence sublime de verser à un aimé misérable les consolations de sa beauté, de sa noblesse d'âme et les apaisements des bonheurs qui réparent. Elle lui a révélé la vie qu'elle ne savait pas elle-même, alors que, atteint à mort, croyait-il, il s'était déjà résigné à respirer « l'air calme de la tombe ».

Elle la lui révéla si bien qu'un beau soir, après le repas, Mme Ives s'arrangea pour rester seule avec celui qu'elle considérait comme son futur gendre. Toute la conduite, toute l'attitude de ces jeunes gens et les aveux mêmes de sa fille sur leurs tête-à-tête, l'y autorisaient. Elle offrit triomphalement à Chateaubriand la main de Charlotte. Alors, du fond de son passé, monta devant les yeux de René une brume grise qui, peu à peu, se dessinant, s'amalgamant au milieu d'un paysage rude et noble de sa Bretagne, devint une figure de femme... Voilà cinq

ans qu'il avait oublié... « De toutes les peines que j'ai endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. Je me jetai aux genoux de Mme Ives ; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleurais de bonheur et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit les bras pour tirer le cordon de la sonnette ; elle appela son mari et sa fille : « Arrêtez, m'écriai-je, je suis marié ! » Elle tomba évanouie. »

Sans revoir personne, Chateaubriand sortit de la maison, abattit à pied, dans la nuit, les seize kilomètres qui séparent Bunglay de Beccles, écrivit une lettre à Mme Ives et, ayant liquidé rapidement ses affaires, reprit précipitamment la diligence pour Londres.

Il ne devait revoir Charlotte que deux fois dans son existence. Mais, désormais, elle habite son cerveau. Il sait qu'il lui doit une part, la meilleure peut-être, de son génie et toutes les belles vierges qu'il peindra si prestigieusement porteront quelques-uns de ses traits. Il retouchera à son image *Atala* et la Celuta des *Natchez* ; il l'appellera encore Cymodocée dans les *Martyrs*. Ce fut sa touchante manière de se faire pardonner la lâcheté — si excusable ! — dont il avait abusé la pauvre enfant en lui dissimulant sa vraie situation. Et d'ailleurs la gloire absorbe dans sa lumière bien des ombres et bien des erreurs. Charlotte, nous le verrons, pardonna à cet ami auprès duquel elle avait pensé vivre et mourir, quand la célébrité foudroyante qui l'attendait eût révélé à l'abandonnée de quel génie surhumain elle avait été adorée.

A Londres, Chateaubriand se retrouve tout à coup plongé dans un dénûment dont il avait perdu l'habi-

tude. Mais l'amour et l'œuvre qu'il rapporte dans ses bagages l'ont révélé à lui-même définitivement et lui ont rendu confiance. Il publie enfin (1797) l'*Essai sur les Révolutions*. Ce n'est encore ni la grande renommée ni la fortune, mais c'est au moins « son pain du jour », ce pain que quelques mois auparavant il partageait, quand il en avait, avec son cousin, avec tous les émigrés qui venaient chercher asile dans son taudis, lui qui était obligé par la misère de réduire sa propre portion. Ce pain lui est encore bien compté aujourd'hui. Il en distribue pourtant une part à une famille plus malheureuse que lui, s'il est possible, et qu'il soutient.

Cependant son livre, s'il ne se vend que difficilement, attire l'attention de quelques-uns des plus notoires émigrés. Chateaubriand commence à fréquenter ses compatriotes riches : Christian de Lamoignon, Mme de Lindsay, Malouet, qui devint ministre de Louis XVIII, le comte de Montlosier, le chevalier de Panat et son propre frère, Auguste. Mais en réalité, assez misérable encore, mal remis du grand amour qu'il venait de briser, hanté par la vision immense qui désormais est fixée dans son cerveau, qui maintenant l'habite et ne lui laisse pas une heure de répit, il se sent étranger parmi ces brillants exilés, mal à l'aise. Paris le sollicite plus violemment que jamais, l'hallucine, Paris le seul lieu de la terre où il conquerra sa place et fera éclater son nom, Paris qui seul peut donner cette gloire à laquelle il se sent, il se sait désormais promis, Paris enfin où grandit jour à jour le jeune victorieux qu'il déteste et qui l'attire. Il retrouve sur son chemin Fontanes, proscrit et qu'il avait rencontré quelquefois à Paris en 1789. Les deux hommes se lient

intimement par un quotidien commerce littéraire et par l'échange constant de leurs projets et de leurs espoirs. Il est certain que Fontanes, qui est né « officiel » exerce et exercera sur Chateaubriand une action de pondération et ramènera un peu son romantisme vers la mesure classique.

Surtout, sous l'influence de la religiosité anglaise, de ses lectures pieuses, de son étude de la Bible, de ses souvenirs de jeunesse et de voyages, de ses conversations avec les missionnaires, sous la poussée de toute sa nature et de toute son éducation, un travail obscur s'accomplit en lui. Il écoute et il entend ses morts et ses martyrs : Lucile agonisante, son frère et Malesherbes guillotinés.

Le 18 fructidor avait jeté Fontanes hors de sa patrie, le 18 brumaire l'y rappelle. Chateaubriand se retrouve lamentablement seul et c'est dans la mélancolie d'un nouvel isolement de plus en plus grand qu'il est atteint par le dernier coup et le plus cruel. Une lettre de sa sœur, M^me^ de Farcy, disparue elle-même au moment où l'émigré recevait sa triste missive, lui annonçait que le 31 mai 1798 sa mère était morte. Sa sœur ajoutait : « Si tu savais combien de pleurs tes erreurs lui ont fait répandre, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession non seulement de piété mais de raison, si tu le savais peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire... » Prière d'une morte transmise par une mourante. A cette lecture, l'exilé éclate en sanglots, longuement. Quand il relève la tête, il est moralement transfiguré. La conversion que tout préparait s'est opérée. Il est redevenu chrétien. « Le souvenir de mes égarements, dit-il dans les *Mémoires d'outre-*

tombe, répandit sur ses derniers jours une grande amertume ; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère. Quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus. Elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sortie du cœur. J'ai pleuré et j'ai cru. »

Mais renoncer à écrire !... Il fallait que ses saintes femmes de mère et de sœur ignorassent complètement que leur fils et que leur frère était prédestiné pour le lui demander. Chateaubriand, au contraire, saute sur sa plume. N'a-t-il pas en tête depuis longtemps une œuvre que sa mère n'aurait pas maudite, elle : l'apologie de la religion. Il en a déjà composé des parties entières, *Les Natchez*, des chapitres qu'il a insérés dans l'*Essai*, des fragments qui s'appellent *René*, *Atala*. Il travaille douze et quinze heures sans quitter sa table ; il remanie, développe, retouche, ajuste ses notes et le 19 août (1799), moins d'un mois après la mort de sa sœur, il annonce à ses amis de France qu'il va livrer à l'imprimeur un volume in-8° de 450 pages. Le 25 octobre, il parle non plus d'un volume, mais de deux in-8° de 350 pages chacun.

Le Génie du Christianisme ne sera pas terminé pourtant et ne paraîtra pas en Angleterre.

Étrange religion que celle que Chateaubriand venait de rallier. Si étrange que bientôt, quand

Bonaparte le nommera secrétaire à l'ambassade de Rome, il y sera reçu assez fraîchement par le monde du Vatican, scandalisé qu'on y était qu'il ait transformé la religion en roman. Les docteurs de la Congrégation apostolique avaient d'ailleurs condamné *Le Génie du Christianisme* « hérissé d'hérésies », disaient-ils. Il aura un conflit avec le clergé qui refusera d'enregistrer une de ses filleules sous le nom d'Atala.

Et de fait, le christianisme de Chateaubriand est bien spécial. Était-ce vraiment aux pompes, aux décors, à la mise en scène du christianisme que la mourante lui avait demandé de revenir et à ses pompes orgueilleuses ou à son humilité résignée, à sa lettre et à son esprit ? Cette couleur moderne dont il entourait le dogme, cette source d'émotions littéraires qu'il y cherchait, cette assimilation des mystères du culte et des mystères de la nature, fournisseurs l'un et l'autre, non d'actes de foi, mais de rêveries romantiques, le profit glorieux qu'il en tirait, était-ce vraiment la conversion qu'avait souhaitée M^me^ de Chateaubriand en fermant les yeux ? D'ailleurs si la plume en main l'écrivain se faisait le champion de la cause chrétienne qu'il estimait indissolublement liée à celle de l'État et qui lui suggérait d'émouvants souvenirs personnels, dans les salons, oralement, il ne se faisait pas faute de proclamer le rationalisme de son esprit et de prédire à ses propres autels le plus sinistre avenir. Il dit un jour chez M^me^ Récamier, à propos de singulières expériences d'occultisme qu'il n'était jamais parvenu à vérifier lui-même : « Peut-être, au reste, cela tient-il à ce que toute ma foi est occupée ailleurs, vers un but déterminé. Je crois en

Dieu aussi fermement qu'en ma propre existence, je crois au christianisme — comme grande vérité toujours — comme religion divine *tant que je puis.* J'y crois vingt-quatre heures ; puis le Diable vient qui me replonge dans un grand doute que je suis tout occupé à débrouiller. Il en résulte du moins que toutes mes puissances de foi étant tendues de ce côté je n'en ai pas à perdre sur les objets de crédulité secondaire. »

L'aveu est net. Il l'aggrava souvent à sa manière, dans le privé, en condamnant à mort cette religion que sa mère lui avait léguée en mourant et dont il avait voulu célébrer publiquement la gloire et la pérennité dans la *Génie du Christianisme.* Devant l'historien de Sismondi qui l'a consigné dans son journal, chez Mme de Duras, il souligna les signes de décadence universelle des religions et les compara aux symptômes qui annoncèrent la fin du polythéisme, sous Julien. Il prophétisait l'écroulement des nations et des religions, y compris la sienne. Un autre jour — le 25 mars 1813 — dans le même salon et devant les mêmes hôtes, il précisa sa pensée. De Sismondi a noté : « Chateaubriand a parlé de Religion chez Mme de Duras... il s'attache à celle qui a existé autrefois dans son pays, mais il sent fort bien que les rites auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre ; il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire ; il s'en fait une loi et il n'obéit pas. Il y a dans tout cela beaucoup d'inconséquence, et beaucoup moins de mauvaise foi que je ne l'aurais supposé. Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment, et il écoute les deux mais il suit bien plus la première lorsqu'il parle et le second lorsqu'il écrit. »

Oui, c'est bien là la clé des apparentes contradictions du grand homme. Il faut ne rien comprendre à sa sensibilité ni à son intelligence, qui tour à tour prennent la direction de sa vie, pour douter de la sincérité du *Génie du Christianisme* conçu et commencé au moment où, dans l'enthousiasme, il se constituait sa foi à lui. Mais son âme ardente était diverse et son génie complexe, avide de saisir tous les aspects du monde. Il obéissait tantôt à des mobiles, tantôt à des motifs. Il sentait avec une force et il comprenait avec une profondeur qui rompaient souvent la cohésion de sa personnalité et l'unité de son œuvre. L'affinement de ses sens alimentait d'abord son imagination de mille nuances subtiles en même temps que son cerveau poétique le poussait à entreprendre la critique supérieure des données de sa sensibilité. C'est là encore, soit dit en passant, l'origine du véritable don prophétique dont il fut doué.

Veut-on un autre exemple de la double face de sa force créatrice, ou, plus exactement, de sa double sincérité ? Sous l'Empire, un jeune homme saisi à la lecture de *René* du même mal que le héros du livre, lui écrivit pour qu'il lui répétât les mots qui consolent. Chateaubriand lui répondit longuement en réfutant point par point les conclusions de son roman.

Je ne puis m'empêcher en considérant les étonnantes dualités de son caractère de penser aux termes de la lettre sur les chats qu'il écrivit à son secrétaire, le comte de Marcellus : « J'aime dans le chat ce caractère indépendant qui le fait ne s'attacher à personne et cette indifférence avec laquelle il passe des salons à ses gouttières natales. » Nous

allons bientôt voir qu'il se connaissait bien encore quand il ajoutait : « On le caresse, il fait le gros dos, c'est un plaisir physique qu'il éprouve et non, comme le chien, une niaise satisfaction d'aimer et d'être fidèle à son maître qui le remercie à coups de pied. » Marcellus a bien fait de ne pas communiquer ces lignes aux « Madames » de son maître.

Que Chateaubriand soit revenu à la foi, à *sa* foi, dans un moment d'exaltation qui n'a rien de commun avec l'élan mystique des grands convertis de l'Histoire, c'est fort possible. C'est même fort probable. Mais qu'il ait « pleuré » et qu'il ait « cru », nul ne peut le contester, même en rapprochant de cette prière jaillie de son âme la lucidité terrible avec laquelle il envisagea par la suite l'avenir de la Religion. Une lettre privée à Fontanes du 25 octobre 1799, publiée pour la première fois par Sainte-Beuve, constitue son éclatante justification.

Cependant l'ordre que le Consulat ramène en France achève de convaincre les émigrés, las de leur exil. De toutes parts, on rentre, on accepte les faits accomplis. Fontanes, l'ami fidèle, vient en signe de grâce d'être chargé de prononcer aux Invalides le discours officiel sur la mort récente de Washington. Son influence et sa protection sont puissantes. Dans sa chambre de Londres, Chateaubriand attend impatiemment qu'il l'appelle, frémissant de n'être encore que l'auteur inconnu de l'*Essai sur les Révolutions* quand Bonaparte, né la même année que lui, remplit maintenant la France et le monde de sa gloire. Il songe un instant à partir pour les Indes. Puis, quand Fontanes lui adresse enfin le signe tant attendu, il hésite... Ce qu'il tient l'intéresse moins que ce qu'il souhaite.

En juillet 1793, un marchand de vin quittait Paris dans la diligence de Lille. C'était Chateaubriand en route vers les huit années abominables que le Destin lui avait imposées avant de le conduire sur les cimes de la grandeur et de la gloire. En mai 1800 débarque à Calais un commerçant neuchâtélois, portant passeport prussien, le citoyen La Sagne... C'est encore Chateaubriand qui, après l'épreuve, a entendu sonner son heure et qui entre en scène.

QUATRIÈME PARTIE

LE DIEU ET LES LETTRES

N'étant pas encore rayé de la liste des émigrés, il se cacha d'abord, un peu pour la forme, dans le quartier des Ternes. Mais très vite Fontanes l'installe ouvertement rue Saint-Honoré, à l'Hôtel d'Étampes et le présente à son intime : Joubert. Loin de le condamner à une vie de proscrit, le « sanglier d'Erymanthe », comme Chateaubriand appelait son corpulent ami, le lance dans la société de Lucien Bonaparte. Quant à Joubert, il fait mieux encore et assez ingénument : il l'emmène à deux pas de l'hôtel d'Etampes, rue Neuve-du-Luxembourg, chez sa grande amie, Pauline. Pauvre Joubert ! C'en est fait désormais de cette tendre amitié qui le lie à la fille du ministre Montmorin, à l'épouse divorcée du comte de Beaumont dont elle n'a peut-être jamais été la femme. Celle-ci est le parfum, la lumière de sa vie mélancolique, l'âme de son âme. Quelle idée, puisqu'il l'aime, de lui présenter le plus irrésistible des vicomtes ! Il ne lui restera bientôt plus, tandis que sa compagne sentimentale, platoniquement et passionnément adorée, fuira dans la berline de l'en-

chanteur, qu'à se répéter sans grande conviction « qu'il a gardé la meilleure part ». D'ailleurs, Chateaubriand lui-même va se charger bientôt de le venger de l'inconstance de ce noble cœur qui a été longtemps toute sa raison d'être. René paraît et son souffle brûlant déchaîne la tempête chez cette femme très libre, très affranchie qui, se sachant condamnée à brève échéance, défie quotidiennement la mort.

L'écrivain a essayé ses moyens de conquête sur Charlotte. Mais Charlotte ce n'est encore que l'idylle. Pauline, c'est l'amour. Du moins, en ce qui le concerne, pendant quelques mois. Il trouvait tout en celle que ses amies avaient surnommée « l'Hirondelle » : la grâce et la noblesse, l'intelligence et le culte de l'art, la finesse de goûts, la délicatesse de sentiments. Déjà presque hors de la vie, sa gracilité, sa fragilité l'idéalisaient et pouvaient lui donner l'illusion qu'il tenait enfin sa Sylphide entre ses bras. Rue Neuve-du-Luxembourg, Chateaubriand va comprendre tout à fait quels moyens son charme met à la disposition de son génie. Peut-être son corps est-il un peu petit pour son énorme tête... Mais comme cette tête, légèrement engoncée dans les épaules, convient bien au haut collet romantique ! Et qu'elle est belle cette tête avec ses cheveux en ouragan qui déferlent sur le plus beau front du monde, avec ces yeux qui, probablement et bien qu'il ait prétendu aux yeux bleus, ont toujours été « si noirs de mélancolie indifférente », avec ce nez de femme, avec cette bouche sensuelle et ironique, avec ces rides légères, suffisantes pour dénoncer ses infortunes, ses rêveries et ses passions. A ce moment, l'habitude de trahir en amour n'a pas encore mis

dans son regard le léger reflet de dissimulation qu'ils auront plus tard.

Il fut accueilli avec enthousiasme dans le petit salon de Mme de Beaumont qui n'avait point la prétention de rivaliser avec ceux de Mme de Staël, de Mme Joseph Bonaparte, de Mme Récamier, de Mme d'Houdetot, de la princesse de Poix. Chez elle, autour d'une lampe, se réunissent presque quotidiennement des amis intimes, tous gens de haute culture, de talent et soulevés de la même ferveur pour les lettres, les arts, le théâtre : Mme de Krüdener, Fontanes, Gueneau de Mussy, Mme de Vintimille, Chênedollé, Mme de Levis, Joubert, quelquefois Mme de Staël. Du Mont-Dore où elle se soigne, Mme de Beaumont, avec sa finesse charmante et sa plume subtile, écrit à Pasquier : « Pourvu que je ne sois pas forcée de vivre en société, c'est tout ce que je désire. Après la société que je quitte il n'y a de bon que la solitude, parce que c'est une manière de la retrouver ! »

Chateaubriand y paraît... et y triomphe. Mme de Beaumont est si heureuse qu'elle écrit à Fontanes : « Il me semble que ma santé est moins mauvaise. » Elle écoute à la fois battre le cœur de son amant et palpiter ses premiers coups d'ailes.

Au mois d'avril 1801, il lance *Atala* dans le monde et c'est immédiatement, en France et à l'étranger, un succès éclatant. On traduit, on commente, on critique, on loue, on s'extasie. Le petit cénacle est tout frémissant de la réussite éclatante d'un de ses membres. Pauline défaille de bonheur. Etre aimée dans la gloire ! Elle n'avait jamais rêvé pareil paradis, même, surtout au temps où elle vivait dans le somptueux hôtel Montmorin, servie par

soixante domestiques, avec vingt-quatre chevaux dans les écuries.

Mais son instinct lui révèle que pour Chateaubriand la gloire est avant tout un moyen de séduction, une arme d'amour. Elle flaire le danger. Elle devine que son cœur mouvant doit vite se lasser aussi bien des sentiments que des honneurs et qu'il opposera sans cesse à sa douleur intérieure et à son dégoût des êtres et des choses la véhémence de ses désirs et l'illusion de trouver la paix dans ce qu'il ne possède pas encore. Elle sent, plutôt qu'elle ne comprend, toutes ces subtilités et le 22 mai 1801, elle parvient à l'arracher à Paris, aux salons et aux femmes qui le guettent, à l'emmener à Savigny-sur-Orge, dans une petite maison qu'ils ont louée. Ce n'est pas du tout comme invité que Chateaubriand s'installe en cette campagne retirée, ainsi qu'il l'écrira plus tard. C'est comme locataire et comme amant. Pauline est au comble du bonheur : « J'entendrai le son de sa voix, chaque matin, et je le verrai travailler », écrit-elle à Mme de Vintimille et elle lance à Fontanes un hymne de joie.

Ils passèrent sept mois à Savigny, sept mois enchantés pour Pauline qui savait bien qu'elle épuisait là tout ce que la vie pouvait encore lui réserver et qui rêvait, le long de jours merveilleux, le roman devenu le grisant dénouement de sa destinée. Sept mois de travail... et, hélas, de graduel refroidissement sentimental du côté de Chateaubriand. Mais Pauline s'enivrait sans deviner : à côté d'elle, devant elle, sous son influence, grâce à son inspiration, elle voyait naître le *Génie du Christianisme* dans sa forme définitive. Cette œuvre

tant annoncée et tant attendue devenait *son livre*.

Entre temps, et un peu vivement peut-être, Chateaubriand dans un article retentissant du *Mercure*, se rangeait auprès de Fontanes dans la querelle que celui-ci avait avec Mme de Staël à propos de l'ouvrage de cette dernière sur la *Littérature*. Il n'est pas certain qu'il n'avait pas vu dans cette attitude, assez maladroite étant donné ses relations avec l'illustre Corinne, un moyen de publicité.

Pourtant, il devenait impossible de le retenir plus longtemps aux champs. Rentré à Paris, il se livre de nouveau et avec délices au monde qui sollicite de tous côtés l'auteur, déjà connu, et qui allait devenir illustre. Bravement, Pauline tient à l'accompagner malgré sa santé, à affirmer, à proclamer, à déclarer son amour à la face de tous. Peut-être espère-t-elle ainsi le fixer et l'enchaîner. Mais René, comme un écolier, est habile à inventer des prétextes, à trouver des raisons pour lui échapper souvent... Le poison de l'ennui commence à filtrer dans leur vie commune et la nostalgie qu'il ne peut secouer enfante, dès sa première liaison sérieuse, ces chimères magnifiques qu'il croira toujours atteindre dans celle qu'il convoite et qu'il n'a pas encore possédée.

Au printemps de 1802, en mai exactement, *Le Génie du Christianisme* parut enfin. Il fit immédiatement fureur. Peu de livres ont connu une pareille vogue et bénéficié d'un tel enthousiasme. Il venait à une heure exceptionnellement favorable : le déisme rousseauiste de la Révolution arrivait à la fin de son règne ; celui du voltairianisme bourgeois n'avait pas encore commencé. Napoléon avait profité pour se réconcilier avec Rome de cette renaissance momen-

tanée et transitoire de l'esprit chrétien. C'est dans cette atmosphère mystico-romantique et concordataire que Chateaubriand livra au public cette œuvre étrange et, par beaucoup de côtés, magnifique, où il avait entassé son érudition, ses rêves, ses élans néo-chrétiens, ses aspirations épiques et légendaires de Celte, où il étalait sa double inspiration antique et moderne et où, contrairement à ce que craignait d'abord Napoléon, il n'hésita pas à contredire et à renier ses thèses et ses idées de l'*Essai*. Le tout était enveloppé dans les reflets de la grâce, de la tendresse, de la délicatesse de Pauline, imprégné de leurs rêves d'amour et surtout balancé dans des rythmes, dans des périodes, dans une somptuosité de forme que le monde n'avait encore jamais connue.

Mais ce nouveau succès, Pauline le découvrait à cent détails, aux heures de silence, aux yeux vagues, à l'âme lointaine de son amant, était gros de périls pour elle. Il avait repris cette attitude de « conspirateur qui descend par la cheminée », comme disait Napoléon en contemplant son portrait peint par Girodet. Il demeurait des heures et des heures sans dire un mot, décevant ceux qui venaient le voir. Il était ailleurs. Il s'enfermait dans cet air énigmatique qui fera remarquer plus tard à sa femme, point sotte, loin de là : « Il est si bête que si je n'étais pas là, il ne dirait jamais de mal de personne. » En vérité, il ronge son frein, hanté de nouveaux fantômes qui, peu à peu, de leurs mains de brouillard, pousseront Pauline vers l'oubli. Il habite pourtant toujours à deux pas de l'hôtel de Beaumont. Ce qu'il néglige d'avouer au charmant créancier du Suffolk qui lui réclamait sa dette et à qui il répondait : « Je suis si peu riche que je ne puis même faire

venir ma femme à Paris. » S'il la laissait au fond de sa Bretagne, ce n'était pas par économie. Il ajoutait dans la même lettre qu'on parlait de lui donner une « place fort agréable à Rome ». En effet, Fontanes, inlassable à le servir, l'avait introduit chez Lucien Bonaparte à qui son frère n'avait plus rien à refuser depuis le 18 brumaire, et chez Elisa Bacchioci, sœur du dictateur. Il ne s'agit point tant de le faire rayer de la liste des émigrés — sa célébrité l'en a fait effacer de fait — que de sceller son ralliement encore incertain au nouveau pouvoir pour qu'on puisse le pourvoir d'un poste.

En automne 1802, il fait un rapide voyage à Avignon dans le but d'y saisir une contrefaçon du *Génie du Christianisme*, qui menace de le ruiner. Parmi l'enivrement de la vieille cité papale, il suit la piste du libraire coupable, finit par le rejoindre et, grand seigneur à son habitude, même, surtout, quand il n'en a pas les moyens, finit, en faveur du texte qui est excellent, par ne lui réclamer... que ses frais de déplacement.

Il est déjà l'infatigable voyageur que nous allons bientôt suivre sur toutes les routes d'Europe, courant la poste trois fois en un mois entre Paris et Neuchâtel, roulant vers Prague et, à peine de retour à Paris, repartant pour l'Italie, poussé par la neurasthénie, toujours en avant et toujours vers les horisons où il espère, sans se lasser, se découvrir enfin lui-même et se saisir. D'Avignon, il décide de revenir par Bordeaux et par la Bretagne. Il n'a pas vu sa femme ni sa sœur depuis dix ans ! Il a, bien entendu, caché ce voyage à M^me^ de Beaumont que Chênedollé est chargé d'abreuver de fables... Mais de qui ou de quoi eût-elle pu être jalouse ? Après cette

longue séparation. Chateaubriand passe tout juste auprès de sa femme... douze heures. Il a trop peur, s'il s'attarde, qu'on ne le retienne !

Sa fortune, d'ailleurs, le rappelait en hâte à Paris. Napoléon est fort satisfait du *Génie du Christianisme* qui seconde sa politique religieuse et appuie le Concordat. Ce livre, au fond, bat le rappel de tout ce qu'il a l'intention de reprendre et de continuer dans la tradition française et combat tout ce qui, précisément, paraît dangereux et nuisible à ses plans ambitieux. Quel plus beau succès pourrait-il remporter que d'attacher à son gouvernement ce jeune homme célèbre, lui qui cherche à attirer tout ce qui reste de l'ancienne noblesse et les nouvelles gloires ? A une fête chez Lucien, il cherche l'écrivain dans la foule, l'aborde brusquement et en quelques phrases... le conquiert. Quelle différence avec le mutisme de Louis XVI ! Napoléon vient de nommer ambassadeur auprès du pape son oncle, le cardinal Fiesch. Ce serait une aubaine de lui adjoindre un premier secrétaire de la valeur et du nom de Chateaubriand, érudit dans l'histoire chrétienne.

Chateaubriand était aux anges. Mais comme on le verra faire quand Louis XVIII le nommera ambassadeur, quand Charles X l'appellera au ministère, il se donne l'attitude d'hésiter, se fait prier, se laisse solliciter par l'abbé Emery, supérieur de Saint-Sulpice. Il prétendra plus tard qu'il n'accepta ce poste que pour conduire en Italie Mme de Beaumont atteinte de la poitrine. « Je me sacrifiai à l'espoir de la sauver. » Pure imagination, puisque Pauline de Beaumont ne partit pas, ne dut jamais partir en mai avec lui et qu'elle ne le rejoignit qu'en septembre au moment de mourir. Il se peut bien

qu'il ait pleuré en la quittant puisqu'il fut toujours plus fidèle au souvenir de ses amies qu'à ses amies elles-mêmes, il n'en est pas moins vrai qu'il considérait dès ce moment Pauline « comme le comble du malheur ».

D'ailleurs, si la pauvre femme s'éteignait à vue d'œil, ce n'était pas uniquement parce qu'elle était rongée de tuberculose. Elle n'avait pas tardé à apprendre que l'homme en qui elle avait mis son dernier bonheur, son dernier orgueil et sa dernière foi, était éperduement amoureux de Delphine de Custine. Il venait de la retrouver (1803) dans le salon des Rosambo, après être probablement déjà entré en relations avec elle dès 1802, au moment de l'apparition du *Génie du Christianisme*. Amoureux au point d'en perdre la tête, de renoncer momentanément à l'enivrement des honneurs, de vouloir démissionner avant d'être entré en fonction. Comment rejoindrait-il son poste à Rome quand l'adorable Delphine, célèbre dans la société pour l'épanouissement de sa beauté de trente-cinq ans, pour sa mélancolie mêlée à des mutineries exquises, surnommée « la reine des roses », quand l'intrépide Delphine qui avait osé braver l'échafaud du tribunal révolutionnaire et lui avait échappé, quand l'aristocratique Delphine de Custine, née de Sabran, vient de se donner à lui dans sa chambre de l'hôtel d'Étampes! Partir alors qu'il est en pleine folie d'amour et jaloux au surplus du précepteur qui instruit le fils de sa maîtresse, M. Berstacher ! Ah ! M. de Chateaubriand doit être en ces jours souvent cloué chez lui par ces « coliques d'entrailles » qui le prennent quand il éprouve une émotion trop violente ou que son orgueil est contrarié ! Il fait des démarches pres-

santes pour obtenir un sursis de départ : « Vous ne pouvez pas concevoir ce que je souffre depuis hier ; on voulait me faire partir aujourd'hui. J'ai obtenu, par faveur spéciale, qu'on m'accorderait au moins jusqu'à mercredi. Je suis, je vous assure, à moitié fou et je crois que je finirai par donner ma démission. L'idée de vous quitter me tue. Je ne pourrai, pour comble de malheur, vous voir avant deux heures, cet après-midi. Au nom du ciel, ne partez pas ! que je vous voie encore une fois ! Etes-vous malade ? »... « L'idée de vous quitter me tue !... » C'est à Delphine qu'il écrit ces mots alors que Pauline meurt pour lui. Pour lui, d'ailleurs, l'une et l'autre se rejoindront dans la tombe... « Promettez-moi de venir à Rome... » « ... Vous ne sauriez croire combien je suis malheureux de ne pas vous voir ce matin... » Lettres affolées de passion bouillante et bouillonnante. Comme les histoires de cœur de Chateaubriand ne sont jamais simples, il faut bien remarquer qu'il avait demandé à la fois à Mme de Beaumont, à Mme de Custine et même à sa femme de le rejoindre en Italie. De quelle manière s'en fût-il tiré si toutes trois avaient tenu leurs promesses ?

Mais aussitôt qu'il est en route, le voyage, le spectacle mouvant, complexe qui berce, accapare, endort l'âme et reçoit complaisamment de l'âme toutes ses nuances et toutes ses fantaisies, le prend tout entier. Longues lettres descriptives, alertes et amusées de Lyon à Chênedollé, à Joubert, à Guéneau de Mussy. Chateaubriand qui n'a jamais aimé la nature que pour ce qu'il y projetait de lui-même, fait une promenade magnifique le long des routes de son cerveau, à travers les plus beaux décors

de son cœur. Lettre d'affaire à Migneret, lettre d'orgueil à Fontanes, à Joubert encore : « Le plaisir le plus vif que j'ai éprouvé dans ma vie, c'est d'avoir été honoré en France et chez l'étranger des marques d'un intérêt inattendu. Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je me reposais dans une méchante auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenaient, disaient-ils, leur enfant pour me remercier. »

Pauline, Delphine !... Fantômes déjà lointains pour lui, lancé sur de nouvelles pistes passionnées et dont le cœur changeant laisse avec volupté fuir la réalité pour ne garder qu'une goutte de souvenir !

Le 27 juin au soir, il arrive à Rome. Le 29, il adresse à Fontanes une lettre étonnante : ... « Je reçois compliments sur compliments de tous les grands du monde... Au reste la place que j'occupe est charmante, rien à faire, *maître de Rome*, choyé, prôné, caressé. La seule chose qui va me manquer, c'est l'argent. Il me faut une voiture. Mon prédécesseur en (a) une ; c'est l'usage. Je vais employer l'argent de ma quatrième édition ; puis j'aurai recours à votre protectrice. Le ministre va recevoir ma première dépêche. J'ai trouvé une lettre de lui qui m'était *directement adressée*, ce qui m'a fait un *immortel bonheur*, vu que toutes les dépêches sont envoyées à l'ambassadeur. »

Il se gonfle, il se pavane, il s'épanouit dans sa nouvelle dignité. Il court partout aussi, enivré de contempler les vestiges de cette histoire sur laquelle il a tant médité et tant écrit. Il découvre Rome — et en cela il ne se vante pas trop — il a la « tête troublée » de tout ce qu'il voit. Il se grise des nuits de la Ville éternelle : « ... L'astre de la nuit, ce globe

que l'on suppose un monde fini, promenait ses pâles déserts au-dessus des déserts de Rome ; il éclairait des rues sans habitants, des enclos, des places, des jardins où ne passait personne, des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites, des cloîtres aussi muets et aussi dépeuplés que les portiques du Colisée. Qu'arriva-t-il il y a dix-huit siècles à pareille heure et aux mêmes lieux ? Quels hommes ont ici traversé l'ombre de ces obélisques après que cette ombre eut cessé de tomber sur les sables d'Égypte ?» C'est toutes ses œuvres, c'est tout son génie qu'illustrent les ruines sur lesquelles il s'accoude pour méditer. Il vient de trouver sa vraie patrie, lui qui aime tant à considérer les destinées historiques révolues, lui, l'amoureux des empires et des temples écroulés. En effet, le tête-à-tête de cet homme, de cette imagination ardente, animée par une prodigieuse sensibilité avec ces pierres qui avaient vu passer la grandeur de Rome et entendu murmurer les premiers Verbes chrétiens fut formidable.

Mais bientôt l'Histoire, les souvenirs, les rêves sont relégués au second plan. C'en est fait de la première exaltation du premier contact. Il faut déchanter. Sans doute prétend-il toujours moissonner dans la Ville éternelle les satisfactions littéraires les plus extraordinaires. A le lire, personne n'aurait été accueilli comme il l'a été : « Mon ouvrage est traduit, et le Pape va, dit-on, le faire retraduire et réimprimer au Vatican. Mais qu'est-ce que tout cela, quand le cœur est serré, triste ? Si vous saviez ce que serait ce pays s'il n'avait pas ses ruines? » Cette dernière phrase ouvre de nouveaux horizons sur l'attrait que les tombes exercent sur Chateaubriand et explique son étrange douleur

pompeuse, mais presque satisfaite, quand, quelques mois plus tard, il laissera pleurer son romantisme désespéré sur une fosse toute fraîche.

En réalité, tout conspirait contre lui. Lui-même d'abord qui, comme toujours et partout, avait en quelques semaines, pour ne pas dire en quelques jours, épuisé toutes les joies intellectuelles et tout le prestige des souvenirs de Rome. Déjà blasé, il aspirait à autre chose.

Puis il était profondément déçu, quoi qu'il pût dire, que le monde religieux — celui qui n'était pas foncièrement hostile au *Génie du Christianisme* — n'en fût pas non plus uniquement préoccupé : « Vous n'avez pas l'idée du scandale des mœurs et de l'incrédulité de ce pays : cardinaux, prélats, moines, c'est à qui sera le plus débauché, le plus insouciant sur *la grande affaire*. » (Lettre à Fontanes, 16 août 1803.)

Enfin il était dans les plus mauvais termes, un mois après son installation, avec tout le personnel de l'ambassade et avec l'ambassadeur lui-même. Il subissait, affirmait-il, « les parcimonieuses tracasseries du cardinal, les rodomontades gentilhommières de l'évêque de Châlons et les incroyables menteries du futur évêque de Maroc. » Il s'était imaginé, en partant pour Rome, que le cardinal Fiesch n'était, ne devait être qu'un mannequin représentatif, que le vrai maître de l'ambassade ce serait lui, Chateaubriand, et qu'on continuerait de Paris à lui expédier dépêches et courrier. Il pensait être le personnage essentiel de la mission. Encore le 16 août, alors qu'il n'eût plus dû avoir d'illusions, il écrivait à Fontanes : « Le secrétaire d'État Consalvi est entré dans la cabale. Son plus grand désir est de m'écarter à

cause de l'autorité que j'emporte malgré eux avec moi... ne manquez pas de m'écrire ; j'ai besoin de recevoir de vos nouvelles. Je sais ici beaucoup de choses, et vous pouvez aussi m'apprendre des secrets que je ne dois pas ignorer. J'ai un assez grand crédit ici dans tout ce qui n'est pas directement le parti ministériel. Je sais *tout* ; tout m'est rapporté fidèlement parce que je suis le seul point d'appui des honnêtes gens. »

Il n'y avait pas là que de l'orgueil mégalomane : la politique qu'il eût voulu imposer eût été certes plus noble, plus grande, surtout plus logique que celle que poursuivait Fiesch qui tendait à faire reconnaître par le pape la validité de tout ce qu'avaient fait pendant la Révolution les prêtres constitutionnels dans l'administration des sacrements et l'excommunication des évêques démissionnaires.

On le relégua dans les combles du palais Lancelotti où les puces réveillées transformaient son pantalon blanc en pantalon noir. Il avait bien quelques raisons de se dire l'objet de persécutions odieuses, ordonnées à Paris et la victime de l'envie de son chef. Mais probablement s'était-il rendu intolérable par sa froideur, son orgueil et sa prétention. Il faut bien le croire aux termes à peine voilés, tout au plus étudiés de façon à ménager sa susceptibilité que son ami dévoué, l'habile Fontanes, renseigné à Paris et à bonne source, employait dans sa lettre du 3 octobre 1803 : « Je crois qu'avec une circonspection soutenue, vous détruirez les fausses idées qui vous ont nui ; mais, de grâce, consultez plus désormais votre intérêt que votre sensibilité... La franchise d'un ancien gentilhomme breton ne vaut rien

au Vatican... On vous a reproché le bruit et l'envie de paraître. Eh bien ! il vous en coûtera si peu de vous taire, puisque la renommée parle pour vous ! *Les hommes qui écrivent*, dit-on, *ceux qui ont obtenu de la réputation littéraire sont tentés de se croire le centre de tout.* Montrez que cette ridicule manie ne vous a jamais atteint... » Et Fontanes rapportait que Talleyrand conseillait au secrétaire de ne pas se décourager et de persévérer.

Au vrai, Chateaubriand se connaissait bien. Il avait une personnalité trop puissante pour agir en sous-ordre : « Je suis toujours résolu à demander mon remplacement au printemps prochain. Je n'ai promis que d'être une année... » (16 oct.) En juillet, il avait déjà écrit à Chênedollé : « Au bout de cette année, si je ne suis placé d'une manière indépendante, je fais un saut à Athènes, puis je reviens au mois d'octobre m'ensevelir dans une chaumière aux environs de Paris... » D'ailleurs, en octobre, brusque revirement. Il se réconcilie publiquement avec le cardinal Fiesch sans que sa situation s'en trouve beaucoup améliorée à Rome.

Toute la correspondance à la fois désabusée et agressive de cette époque, est entremêlée de considérations privées qui ne manquent pas d'intérêt : « Je me repentirai toute ma vie d'être entré dans cette bagarre, écrit-il en août à Fontanes. J'ai taché une vie qui était pure. Voilà où m'ont conduit des chagrins domestiques. La crainte de me réunir à ma femme m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie... » Ce n'est donc pas la santé de Pauline de Beaumont ? En ce même mois, le grand égoïste qu'il est s'affole pourtant dans son cœur et dans sa sensibilité en recevant de celle-ci, datées du Mont-Dore, des lignes

où elle lui murmure « qu'elle sent qu'elle s'éteint, qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe. » Il pousse un cri de souffrance, un des rares cris de sa vie : « Si je perds cette amie, je deviendrai fou ! » Pauline partage avec Nathalie de Noailles l'honneur de lui avoir arraché une minute de sincère désespoir.

Pour terminer sa destinée terrestre auprès de son amant, Pauline mourante, contre tous, se mit en route pour le rejoindre. C'est en septembre qu'à Florence où il était allé l'attendre, il recueillit dans le creux de ses mains « l'Hirondelle blessée ». Ils s'acheminèrent au pas des chevaux — tant elle était douloureuse et faible — vers Rome. Le bonheur rendait un peu de vie à la jeune femme, mais Chateaubriand avait été terrifié de la retrouver aussi ravagée ! « Elle n'avait plus que la force de sourire. »

A Rome pourtant, se sentant un peu plus forte, elle voulut, dès les premiers jours, faire quelques promenades dans la campagne, visiter quelques monuments en sa compagnie. Au Colisée, elle s'assit sur une pierre : « Elle leva les yeux ; elle les promena lentement sur ces portiques morts eux-mêmes depuis tant d'années, et qui avaient vu tant mourir... » Puis elle frissonna. Chateaubriand la reconduisit chez elle. Elle se coucha.

L'agonie fut lente. Ne marchandons pas à Chateaubriand son noble dévouement. Terriblement secoué par sa funèbre garde, atteint lui-même de cette fièvre romaine qui est souvent mortelle — son successeur à l'ambassade en fut victime — il ne quitta pas le chevet de Pauline. Quels atroces silences entre eux durant ces soirées où le soleil doré envahissait la maison du Pincio et caressait dans la chambre muette le lit de la malade ! Lui, se berçait de l'illu-

sion qu'elle mourait soulagée et ravie de son attachement et qu'elle croyait enfin à son affection. Elle !... Elle se rappelait les lettres délirantes de gaîté, folles ou maussades qu'il lui écrivait, hier encore, comme s'ils ne s'étaient pas aimés et comme si elle n'allait pas le quitter à jamais. Elle, elle savait qu'à ce pèlerin de l'amour, elle était devenue depuis longtemps importune et qu'il avait déjà autre part promené son cœur errant. Elle lui était reconnaissante pourtant de fleurir d'illusion et d'enchantements ses dernières heures.

Elle mourut le 4 novembre. Chateaubriand la fit enterrer dans l'église Saint-Louis des Français le 5 au soir, à la lueur des torches. Sur sa tombe, il fit élever un monument magnifique, un bas-relief en marbre blanc qui la représentait sur son lit de mort. Il lui coûta neuf mille francs dont il n'avait pas le premier sou, ayant pris à sa charge tous les frais de la maladie et du séjour. Il vendit tout ce qu'il avait, objets, vêtements, livres, pour en payer une partie. Tel est l'homme.

Il se mit à rêver : un monument funéraire, des temples écroulés, des colonnes détruites... il était dans un milieu et dans des circonstances propices aux hautes réflexions. « L'amour, a-t-il écrit quelque part, a été le grand drame de ma vie... » De la vie des femmes que j'ai aimées, aurait-il dit plus justement. Il a sa part dans la mort de Pauline de Beaumont, de Mme de Custine, de Mme de Duras et dans la folie de Mme de Noailles. Il fut un amant terrible mais, pourtant, moins coupable qu'on ne serait tenté de le supposer. Faut-il le rendre complètement responsable de ce charme impitoyable qui affolait et enchaînait, du mirage qu'exerçaient

sa gloire, son nom, son allure et son rôle ? Il est, bien entendu, difficile de l'absoudre purement et simplement des souffrances qu'il a semées sur sa route. Mais on peut plaider qu'à chaque amour nouveau il a loyalement et véhémentement apporté tout son espoir, tous ses songes et tout le don de lui-même. Son égoïsme, qu'on ne peut nier, n'entre qu'à peine en jeu dans la sincérité du début. Il ne lui sert qu'à réagir sans trop de dommage contre la prompte, contre l'éternelle déception. S'il est exact, tristement exact qu'il ait toujours fini — et assez rapidement — par envoyer à toutes ses maîtresses les mêmes mots d'amour, qu'il ait conçu des phrases passionnées interchangeables, pour ainsi dire, ce n'est jamais dans la jeune ardeur de ses liaisons, dans l'exaltation des premières tendresses. Mais l'amour, comme le pouvoir qu'il a tant désiré, comme la gloire littéraire qu'il a si ardemment recherchée, n'était pour lui qu'une manière de fuir ce désenchantement, cette tristesse, cette terreur de l'universelle vanité qui le rongeait, de se purifier du goût d'amertume et de cendre qui empoisonnait ses lèvres. Les plus belles réalités et les plus chéries l'écœuraient infailliblement aussitôt qu'un retour de son mal intérieur lui faisait découvrir l'inefficacité du remède. Se fuir soi-même, s'évader dans une sorte de surhumanité enfin apaisée, tel est le secret de son instabilité de sentiments, comme aussi de son goût pour les belles attitudes et les harmonies verbales, comme surtout de l'effort qu'il dédia à la postérité en composant ses *Mémoires*. Cette malheureuse aptitude à ne s'attacher durablement à rien n'était pas que morale. Elle tuait aussi chez lui le désir. Ne pouvant supporter la vie telle qu'elle se

présentait à lui, il chercha toujours à la costumer, à l'ennoblir par des gestes, à la transformer par des décors, à la pimenter par des amours sans cesse nouvelles.

Cependant la mort de Pauline le laissait malgré tout singulièrement désemparé. Les commentaires de la Bible qu'il entreprit l'occupèrent mal. C'est alors qu'il conçut pour la première fois le projet d'écrire l'histoire de sa vie et il versa le trop plein de son lyrisme en deuil dans une admirable prière « *Pour la perte d'une personne qui nous était chère* ». Mais plusieurs années plus tard, affirme-t-on, il passa cette oraison poétique à Mme Récamier qui venait d'être bouleversée par la mort de Mathieu de Montmorency, comme si cette œuvre ne contenait plus rien de son passé intime ni de lui-même.

C'est dans ce désarroi et tandis qu'il expédiait à Paris force lettres magnifiques où il pleurait sur lui-même plus que sur la disparue, d'ailleurs, qu'il reçut la grande nouvelle : le Premier Consul, comprenant qu'il était « de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan », l'avait nommé ministre dans le Valais. C'était dans le pays de Vaud qu'il comptait être envoyé et il avait même tout préparé pour marchander et faire désirer son acceptation. Ses plans se trouvaient un peu bouleversés. Il ne voulut pas quitter l'Italie sans voir Naples et Pompéi. Puis il revint à Rome prier encore une fois sur la tombe de Saint-Louis des Français et le 21 janvier 1804, il prit la route de Paris.

Il se logea à l'hôtel de France, rue de Beaune. En mourant, Pauline avait voulu se donner la fallacieuse sécurité de fixer après elle ce grand vagabond. Elle lui avait arraché la promesse d'un

rapprochement avec sa femme. Il appela donc Mme de Chateaubriand. Sa présence ne l'empêcha pas de renouer immédiatement avec Mme de Custine. Il l'avait connue trop peu de temps avant son départ pour en être déjà las. Reprise d'un ton assez aigre tout d'abord. S'étant ruiné pour Mme de Beaumont et n'ayant rien voulu réclamer sur son héritage — malgré les intentions très nettes de la morte — mais se trouvant sans un sou à son retour en France, il fit appel à Mme de Custine. Elle lui refusa tout emprunt. Non qu'elle ne fût prête à voler au secours de son ami désargenté, mais Delphine « à la longue chevelure » ne voulait pas payer une note dont le montant avait servi à sa rivale. Désintéressé, généreux, assez peu jaloux de nature, René comprit mal cette nuance. Et, très ombrageux, il ne put retenir son indignation que sa demande de prêt, connue d'eux seuls, eût été divulguée au public. Leur correspondance aboutit pourtant assez vite à cette phrase délicieuse, comme il savait en trouver : « Adieu, j'ai encore bien de la peine à vous dire quelques mots aimables, mais ce n'est pas faute d'envie. » Ils se réconcilièrent définitivement le 22 août au château de Fervacques qui appartenait à Delphine et où il eut la satisfaction, longtemps sollicitée, de coucher dans le lit de Henri IV. Leur liaison reprit avec cette fièvre, cette ardeur obstinée, cette exaltation que Mme de Custine apportait à toutes choses. Joubert avait eu bien raison de dire à Chênedollé : « Chateaubriand regrette sûrement Mme de Beaumont autant que moi, mais elle lui manquera moins ou moins longtemps. »

Cependant, le nouveau plénipotentiaire préparait son départ — occupé de démarches et de visites offi-

cielles. Il recevait les instructions du ministre des Relations extérieures, M. de Talleyrand, et prenait congé du Premier Consul le 19 mars, aux Tuileries, en audience publique. Ce jour-là, les traits du Maître étaient singulièrement altérés. Il avait un masque de fatigue et de souci. Le diplomate qui savait, comme tout le monde, que Bonaparte marchait à l'Empire, mit sa mine sur le compte de ses graves préoccupations.

Mais le 21, entre onze heures et midi, vers le Pavillon de Marsan, à la grille qui s'ouvre sur la rue de Rivoli, il comprit tout à coup la vérité. Un homme et une femme criaient une nouvelle officielle : *Jugement de la Commission militaire spéciale convoquée à Vincennes qui condamne à la peine de mort le nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, né le 2 août 1772 à Chantilly.*

Ici deux versions : Chateaubriand bouleversé, rentre précipitamment chez lui, comprenant que sa vie allait changer et, séance tenante, devant sa femme, ne voulant plus servir le responsable d'un tel crime, écrit au ministre des Relations extérieures.

Autre version : c'est chez Mme de Custine qu'il aurait couru et c'est elle qui, la première, aurait eu connaissance de ce document fameux.

Peu importe ! Que ce soit à un endroit ou à un autre qu'il ait jailli de sa plume, saisissons sur le vif ce qu'on a — injustement à notre sens — appelé : les mensonges de Chateaubriand. Et d'abord voici cette lettre de démission :

« Citoyen ministre,

« Les médecins viennent de me déclarer que Mme de Chateaubriand est dans un état de santé qui fait craindre pour sa vie. Ne pouvant absolument quitter ma femme dans une pareille circonstance, ni l'exposer au danger d'un voyage, je supplie Votre Excellence de trouver bon que je lui remette les lettres de créance et les instructions qu'elle m'avait adressées pour le Valais. Je me confie encore à son extrême bienveillance pour faire agréer au Premier Consul les motifs douloureux qui m'empêchent de me charger aujourd'hui de la mission dont il avait bien voulu m'honorer. Comme j'ignore si ma position exige quelque autre démarche, j'ose espérer de votre indulgence ordinaire, citoyen ministre, des ordres et des conseils ; je les recevrai avec la reconnaissance que je ne cesserai d'avoir pour vos bontés passées.

J'ai l'honneur de vous saluer respectueusement.

CHATEAUBRIAND.

Paris, rue de Beaune, Hôtel de France.

Ier germinal, an XII

En somme, cette lettre était respectueuse, déférente et fournissait officiellement un motif qui n'avait rien à voir avec la politique ni avec la fusillade de Vincennes. M. Clausel de Coussergues, arrivant pendant sa rédaction, en a-t-il vraiment fait supprimer « des phrases de colère » comme l'affirme son auteur dans les *Mémoires* ? Il est difficile de le croire. Chateaubriand n'eût pas manqué de les citer vingt-quatre ans plus tard en con-

tant sa vie, de reconstituer le texte complet dont il eût été fier et qui servait sa thèse. Or il n'en fait rien — et pour cause. Le seul courage consistait donc, non dans les termes, mais dans le fait d'envoyer sa démission le jour même de l'exécution du duc d'Enghien à des hommes parfaitement capables d'établir le rapprochement. C'était déjà beaucoup quand on songe à l'état d'esprit de Napoléon à cette époque et à la répression impitoyable des moindres velléités d'indépendance.

Mais est-ce, au moins, cette exécution qui a vraiment inspiré cette lettre ? Pas le moins du monde. Toute la correspondance de Rome avec Fontanes, Chênedollé et autres prouve qu'il était, depuis plusieurs mois, décidé non seulement à quitter une carrière qui ne lui avait pas d'emblée conféré le titre d'ambassadeur, qui ne l'avait pas sans coup férir envoyé à un poste de premier ordre et où il se croyait condamné à piétiner, mais encore à abandonner un régime où il ne pourrait jamais être le premier. Que pouvait-on espérer — sinon une situation subalterne — auprès de Napoléon et de Talleyrand ? Nous savons déjà qu'il exprimait le contraire de la vérité, exactement, quand il écrivait : « Je ne sache pas dans l'Histoire une renommée qui me tente. Fallût-il me baisser pour ramasser à mes pieds et à mon profit la plus grande renommée du monde, je ne m'en donnerais pas la peine. » Le jour où « la griffe » de Mirabeau s'était posée sur son épaule et où le tribun lui avait dit : « Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité »... il avait résolu de fuir la Révolution qui ne lui offrirait jamais sa mesure. L'Empire n'annonçait pas non plus une carrière à son ambition.

Tel est son état d'esprit général le 20 mars. Un certain nombre de circonstances particulières l'aggravent. Il peste et il rage de partir dans le Valais dans « ce trou » comme il dit, scène bien minuscule et bien obscure pour y jouer les grands ambassadeurs ; d'y partir avec sa femme aussi, que, quelques mois auparavant, il fuyait en vingt-quatre heures après l'avoir abandonnée pendant dix ans. Et d'y partir enfin avec de très petits émoluments. Il souffre surtout d'abandonner Delphine dont il est encore ardemment amoureux.

Toutes ces raisons étaient, en somme, bien mesquines et, les eût-il invoquées seules, qu'il serait sorti sans grand éclat de la diplomatie et du service du futur Empereur. Quelle aubaine que le cadavre du duc d'Enghien !

Seulement, chez Chateaubriand, le jeu de l'imagination, vraiment créatrice de réalités irréelles, n'est que très rarement contrôlé par la raison pure et par la réalité vraie. Il est poète, c'est à dire enfanteur de rêves. On l'a bien vu à propos de ses amours avec la Sylphide. Il est extrêmement sensible aux suggestions de tous genres, à l'autosuggestion d'abord, à l'hétérosuggestion ensuite, non des autres hommes, étant donné son orgueil, mais des événements : quelques personnes, aussitôt qu'elle fût connue, commentent sa démission dans le sens où il désirait qu'on l'interprétât. Non pas Fontanes d'ailleurs, non pas Joubert, non pas les plus intimes ni les plus grands comme il le soutiendra plus tard pour donner plus d'autorité et plus de majesté à son défi. Non pas Napoléon, non plus, dont la rancune, si rancune il y eut, ne fut pas aussi tenace

qu'il le prétend puisque, en 1811, après le fameux article du *Mercure* pourtant, l'Empereur s'efforça de lui faire attribuer un des prix décennaux de l'Institut ou encore favorisa sa candidature à l'Académie et songea même à créer pour lui un poste de directeur général des Bibliothèques de l'Empire. Mais Chateaubriand est parti. Il galope. Les causes réelles s'effacent. Il ne reste plus pour lui, amoureux passionné du geste et prompt, quand il s'agit de lui, à authentifier ses illusions, il ne reste plus que Chateaubriand dressé en face de l'Empire, que le tête à tête énorme de l'Empereur et de Chateaubriand ! Pendant des années, lui qui aime à vivre de souvenirs et de passé, il remâchera cette démission, l'arrangeant, la drapant, la fignolant, et c'est en parfaite bonne foi qu'il écrira le fameux passage des *Mémoires d'Outre Tombe*, si différent d'ailleurs du récit que Mme de Chateaubriand a laissé de son côté de cette mémorable journée du 21 mars. A ce moment-là, quand il se met à se raconter, la magie avait opéré. Il était en train, comme a dit François de Curel, de « danser devant le miroir », de dresser pour la postérité la statue de l'homme qu'il aurait voulu être et d'orchestrer sa vie déjà belle par elle-même avec les plus magnifiques harmonies qui soient sorties de plume humaine. Quel thème que celui du drame de Vincennes !

Désormais, à l'écart de la vie active, sans être pourtant complètement brouillé avec l'entourage du Premier Consul, Chateaubriand organise sa retraite. Avec sa femme, il vient habiter un petit hôtel, rue de Mirosmenil. Il rêve dans son minuscule jardin, s'entretenant avec « quelques sapins »

ou causant « du duc d'Enghien avec trois corbeaux ». C'est dans ce parc en miniature que l'image de Cymodocée, qui allait l'accaparer tout entier et devenir *Les Martyrs*, lui apparut pour la première fois.

Il retrouve quelques anciens amis et lie quelques nouvelles relations que, plus tard, il attribuera à l'acte de courage qui aurait accru sa renommée. Il fréquente les salons des Rosambo, de Mme de Mézy, de Mme de Vintimille, et c'est probablement à cette époque qu'il fit connaissance, à Méréville, qui avait appartenu à Jean-Joseph de la Borde, de la comtesse de Noailles, plus tard duchesse de Mouchy, fille du grand financier. C'est dans les salons de Méréville, au retour d'Espagne, alors que Mme de Noailles était promue au rang de divinité du moment, qu'il lut « devant d'élégantes générations » les *Aventures du dernier Abencérage*.

Au printemps de 1805, Chateaubriand et sa femme s'installent dans l'appartement d'une maison qui appartenait à la Marquise de Coislin, place Louis XV. Mme de Chateaubriand s'en va ensuite avec sa propriétaire prendre les eaux à Vichy où son mari la rejoignit. De là, ils gagnèrent Genève et l'écrivain s'en alla à Coppet visiter Mme de Staël, victime bien plus et bien autrement que lui, de Bonaparte, avec qui il avait fait depuis longtemps la paix. L'excursion de « Chamony » le trouve assez amer : il n'aimait pas que quelqu'un ou même qu'un spectacle de la nature le dépassât. Les montagnes étaient trop grandes pour lui, trop démesurées pour qu'il y pût contempler la seule chose qu'il cherchait sur la terre et

dans ses splendeurs : lui-même. Il est le premier — avec Rousseau en quelque mesure, mais d'une façon moins nette —, à avoir conçu le paysage comme un état d'âme. Mais, comme son génie se complaisait surtout à méditer sur les destinées des peuples, des religions, sur ses propres amours ensevelies, hors les grèves, les forêts et les parcs où il a aimé, il ne comprend la nature que par et dans l'histoire et ce sont presque exclusivement les paysages historiques qui l'ont, en pleine carrière, séduit.

Au retour, arrêté sur la route de Lyon, au Fort de l'Ecluse, il passe une nuit de fièvre, hantée par le souvenir de sa jeunesse, de ses années d'apprentissage, de sa gloire naissante, par le fantôme de Mme de Beaumont, surtout par ces ombres encore indécises qui habitent depuis quelque temps son cerveau et qui allaient devenir, quelques jours plus tard, les personnages des *Martyrs*. Ayant ensuite musé en Dauphiné, il se rapproche enfin de Paris. A l'automne de 1804 il s'établit à Villeneuve-sur-Yonne, chez son ami Joubert. Et là, il travaille à sa nouvelle épopée.

Bientôt, un malheur épouvantable vient l'y atteindre. Il apprend que Lucile, retirée d'abord aux dames Saint-Michel, rue du faubourg Saint-Jacques, venait de mourir rue d'Orléans, dans le quartier du Marais, seule, abandonnée des siens qui ignoraient son état, à demi-démente. Elle avait été enterrée, malgré les efforts du vieux domestique Saint-Germain qui l'avait assistée jusqu'au dernier moment, dans une fosse commune d'un cimetière ignoré. Chateaubriand avait vu sa sœur pour la dernière fois avant son départ pour Vichy

et avait constaté que sa raison s'éteignait peu à peu. Singulière fin de vie que celle de cette fille bien digne par l'étrangeté, la mobilité et la véhémence de ses passions d'être la sœur de l'auteur d'*Atala !* Il n'est pas douteux, quand on relit les dernières lettres qu'elle lui adressa — et dont profita l'édition séparée de *René* qui parut en 1806 en un volume avec *Atala*, — il n'est pas douteux qu'elle n'ait aimé son frère au sens le moins platonique du mot. Or, c'est elle qui l'avait marié, on s'en souvient. Bien que sa belle-sœur tînt son mari de sa main, elle se mit à la détester, vaincue probablement par la jalousie qu'elle avait en vain cru pouvoir dompter. A tel point qu'elle approuva de tout son cœur l'aventure de René avec Mme de Beaumont et qu'à la mort de celle-ci, le rapprochement de Chateaubriand et de sa femme déclanchèrent chez elle la crise où devait sombrer son cerveau.

Chateaubriand, on le pense bien, ne resta pas sagement à Villeneuve entre sa femme et ses amis. A peine y avait-il pris gîte qu'il sautait en chaise de poste et courait à bride abattue rejoindre Mme de Custine à Fervacques. Il n'avait jamais cessé de correspondre avec elle. Mais cette fois, aussitôt qu'il l'eût retrouvée, on peut enregistrer dans sa passion une sorte de fléchissement. Bien qu'il travaillât chez elle aux *Martyrs*, qu'il lui lût en particulier le chant de Velleda, qu'il fît des lectures plus étendues à ses amis, il était désabusé. Habitué à plus recevoir en amour qu'il ne donnait, il avait maintenant une sorte de lassitude de l'adulation. Il soupçonnait le snobisme de sa gloire en celles qui lui témoignaient les sentiments les

plus sincèrement passionnés et il en arrivait envers son hôtesse à de cruelles duretés. D'ailleurs, il empoisonnait de plus en plus son amour avec son ennui, l'assaisonnant de ses caprices, le tourmentant par l'impatience de ne pouvoir atteindre cette possession destructive et anarchique vers laquelle il avait toujours tendu.

Le processus de son cœur est toujours le même. Quand il s'est mis en tête de conquérir une femme, il devient immédiatement dangereux : tout dans sa voix, dans son regard, dans ses gestes se fait grâce, charme, séduction. Mais aussitôt qu'il a vaincu, aussitôt que ses désirs sont calmés, il ne tarde pas à exprimer de l'amour, comme le jus d'un fruit, ce qu'il lui demande et ce qu'il en attend : les souvenirs, les regrets, la souffrance, la vanité des plaisirs et des affections, des considérations désolées sur la jeunesse et sur la vie. Cet égoïsme l'amène, quand sa maîtresse se prête à son jeu, soit par instinct, soit par calcul, quand elle consent à l'aduler comme il l'entend, à exalter sa personnalité, à alimenter sa mélancolie, cet égoïsme l'amène alors au point culminant de sa passion, à cette nostalgie de l'anéantissement de l'amour dans un bouleversement universel, puisque l'amour se heurte toujours à l'impossible, au fini, à l'humain. Combien de fois, par la bouche des nombreux personnages qu'il a chargés dans son œuvre d'exprimer ses idées, n'a-t-il pas formulé son désir de catastrophes ! « Tantôt j'aurais voulu, dit Atala à Chactas, être avec toi la seule créature vivante sur la terre ; tantôt, sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu

que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ! » Le mélancolique René, qui lui ressemble comme un frère, n'écrit-il pas à Celuta : « Je vous ai tenue sur ma poitrine au milieu du désert... J'aurais voulu vous poignarder pour fixer le bonheur dans votre sein, et pour me punir de vous avoir donné ce bonheur ! » C'est dans les confessions encloses au milieu de ses pages qu'il faut aller le chercher, lui, ses idées, ses aspirations, ses tempêtes et ses conceptions, puisque les *Mémoires*, écrits sous l'œil attentif de Mme Récamier et lus dans son salon, passent sous silence la plus grande partie de l'Itinéraire sentimental de son existence. Toujours cet appétit de surhumanité, de divinité, cet effort pour imprégner la vie d'infini et d'absolu : « Mêlons des voluptés à la mort » criera René à Celuta. Quand, à chacune de ses expériences, Chateaubriand constate la limite de sa volonté romanesque, il recule... Aussitôt le geste qui participe au moins de l'Éternel, lui, prend la place du sentiment passager et, quittant le domaine du cœur, il se réfugie dans celui de l'imagination où la présence réelle n'est plus nécesaire. Avec ses désirs physiques et sa conception métaphysique de l'amour, il est le contraire d'un amoureux. C'est le fascinateur et l'homme à caprices. Il ne devient adorable que quand, ayant cessé d'être amant, il reste l'ami.

Delphine de Custine qui, contrairement à ce que prétendait Schopenhauer était, malgré ses célèbres cheveux, très fine et très avisée, avait vite compris ou, tout au moins, senti, ce qui se se passait dans le cœur de son amant. Elle écrivait à Chênedollé : « Je ne suis pas heureuse, mais je

suis un peu moins malheureuse... » ou encore : « Je suis plus folle que jamais, je l'aime plus que jamais et je suis plus malheureuse que je ne peux dire... » Enfin, plus tard, en 1826, à la veille de mourir, après que Chateaubriand lui eût donné les plus belles preuves d'amitié en patronant les débuts de son fils dans la diplomatie et en épuisant son crédit à faire nommer pair ce jeune homme qui devait sombrer dans un scandale, elle faisait visiter ses salons à un ami. Ouvrant une porte, elle prononça d'une voix qui venait du monde des rêves :

— Voilà le cabinet où je le recevais...

— C'est donc ici qu'il a été à vos genoux !

— C'était peut-être moi qui étais aux siens.

Puis elle partit pour la Suisse. L'homme qui avait consumé sa vie étant, en ce juillet, à Lausanne, elle ne voulait pas s'en aller sans l'avoir revu.

Ce qui, à l'époque où il était le héros de Fervacques, tourmentait le plus Delphine, c'est que Chateaubriand n'en était pas resté avec l'hôtesse de Méréville aux relations strictement mondaines de 1804. Il n'avait pas tardé à désirer éperdument Nathalie-Luce-Léontine-Joséphine de Laborde de Méréville, comtesse de Noailles par son mariage avec Arthur-Tristan-Charles Languedoc, et qui devint en 1819 duchesse de Mouchy. C'est elle qu'il a décrite dans cette nouvelle conçue, composée auprès d'elle et pour lui plaire, *Aventures du Dernier Abencérage*, sous le nom de Blanca, tandis qu'il se peignait lui-même sous les traits d'Aben-Hamet.... « Aben-Hamet monte sur un vaisseau et fait tourner la proue vers Malaga. Avec quel transport, avec quelle joie mêlée de

crainte, il aperçoit les premiers promontoires de l'Espagne. Blanca l'attend-elle sur ces bords ? Se souvient-elle encore d'un pauvre Arabe qui ne cessa de l'adorer sous le palmier du désert ! »

Nathalie de Noailles, qu'on appelait communément « la belle Nathalie », n'avait plus la fraîcheur qui l'avait rendue célèbre dans sa première jeunesse. Mais Thyde de Neuville, qui la rencontra en Espagne quand elle y attendait Chateaubriand, dit qu'elle « avait conservé sa grâce, ses traits charmants et cette physionomie expressive et touchante qui ajoute tant à la beauté... elle avait la distinction, l'instruction et tous les talents qui sont de tradition dans cette famille et, ce qui vaut mieux encore, beaucoup de bonté. » Elle était grande, brune, mince, son cou était très blanc, ses jambes très fines et elle dansait avec une grâce souveraine. Elle avait aimé son mari de toute son âme. Mais celui-ci, homme du XVIII^e^ siècle encore, pour se délivrer de la servitude que comportait une telle passion, l'avait jetée dans les bras d'un de ses amis, et dès lors Nathalie, déçue et blessée, avait mené une vie désordonnée. Elle-même se vantait de la brièveté de ses amours. Elle disait à M^me^ de Boigne : « Je suis bien malheureuse. Aussitôt que j'en aime un, il s'en trouve un autre qui me plaît davantage. »

Céda-t-elle à l'impétueux Chateaubriand avant de le retrouver en Espagne ? N'est-ce pas, peut-être, pour la conquérir en rajeunissant sa renommée par ce voyage poétique aux lieux de l'histoire divine, qu'il entreprit cette randonnée dans le Levant ? On peut le supposer ; « Mais ai-je tout dit dans l'*Itinéraire* sur ce voyage commencé au port

de Desdemona et d'Othello ? Allais-je au tombeau du Christ dans les dispositions du repentir ? Une seule pensée m'absorbait, je comptais avec impatience les moments. Du bord de mon navire, les regards attachés à l'Etoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer.* »

En vérité, il était hanté par ce voyage depuis le jour où l'abbé qui le relevait, encore enfant, du vœu fait pour lui, avait évoqué le champ de bataille de Palestine où son ancêtre avait ramassé la devise de sa famille. Depuis, tous ses travaux, toutes ses méditations, toutes ses œuvres l'avaient obstinément ramené à ce berceau du christianisme. Delphine ne se faisait guère d'illusion sur la rupture sentimentale que comportait son départ. Elle savait bien qu'il n'achèverait pas son périple seul, que son amour, que la présence même ne préservait pas de l'infidélité, n'était pas d'une trempe à résister longtemps à l'absence. « Le Génie, écrivait-elle à Chênedollé le 24 juin 1806, est ici depuis quinze jours ; il part dans deux jours, et ce n'est pas un départ ordinaire... Cette chimère de Grèce est enfin réalisée... Il sera de retour au mois de novembre, à ce qu'il assure. Je ne puis le croire... Tout a été parfait depuis quinze jours, mais aussi tout est fini. »

Dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, il affirme que pour achever et étoffer les *Martyrs*, il allait en Terre sainte chercher des « images ». Des images héroïques, profondes, nobles, belles de couleur et d'attitude... quel magnifique raison de poète !

Il faut ajouter encore que, sentant les yeux du monde fixés sur lui, gêné par son inaction, dégoûté

de voir triompher Napoléon, de constater qu'autour du Maître se constituait une nouvelle société dont il n'était pas, mal à l'aise dans une Europe courbée sous une main de fer, il éprouvait le besoin, comme on dit, de changer d'air.

En juillet, Mme de Chateaubriand et lui vont faire leurs adieux à leurs familles, en Bretagne. Revenus à Paris, en une série de dîners il prend congé de ses amis, des Joubert, des Molé, avec qui il vient de se réconcilier, de Clausel, de Guéneau, de Bonnevie, de Bonald, de Pasquier, de Fontanes. Les autres étaient absents. Il recommande à Molé son oraison funèbre en cas de malheur. Le dimanche 13 — il ne doit partir qu'au soir — il recommence la tournée des adieux... et pour 800 francs fait achat d'un arsenal complet de pistolets — dont deux partiront tout seuls sur la place Bellecourt, à Lyon — d'espingoles, de carabines. Mais, à sa grande contrariété, Mme de Chateaubriand ayant peur des armes, on enfouit cet appareil héroïque dans les coffres de la voiture. Le grand homme doit se contenter de sortir de Paris avec, sur le siège de sa berline, Julien, son domestique et le postillon, vêtus et turbannés de bleu et de galons d'or.

Le voici donc qui court les routes en compagnie de Mme de Chateaubriand. Avait-il convenu avec elle qu'elle n'irait que jusqu'à Venise ? Ou s'arrangea-t-il pour que, au bord du Grand Canal, on l'effrayât sur les dangers du voyage au point qu'elle ne voulût plus continuer ? Ce n'est pas très clair. Mais il est certain qu'ayant en Espagne un rendez-vous galant, il était décidé à se séparer d'elle au plus vite.

Les voyageurs touchent Lyon le 15 juillet à sept heures du matin et en repartent à sept heures du soir. Par Suse, Turin, Milan — d'où René pris subitement d'un accès de désespoir envoie à Joubert une lettre fort triste — ils arrivent à Venise le 23. Le Maître est loin d'être soulevé d'enthousiasme par la cité des Doges. D'un air lointain, il écoute un poète, improvisateur local, qui va devenir le chevalier servant de Mme de Chateaubriand quand son mari l'aura abandonnée.

Il se rencontre avec son domestique pour déclarer que « ces fameuses gondoles toutes noires ont l'air de bateaux qui portent des cercueils. J'ai pris la première que j'ai vue pour un mort qu'on portait en terre. » Cette déception témoigne du peu de snobisme de Chateaubriand. Quand il la visita et exprima à son propos une opinion aussi catégorique et aussi peu flatteuse, l'époque était déjà si fort entichée de Venise que Joubert écrivait, en parlant du « passage des gondoles » : « Je meurs moi-même, je meurs de peur que le *Publiciste* ne s'empare de cette phrase et que l'étoile du pauvre Chateaubriand ne soit battue dans cette petite occasion. »

En vérité, bien qu'il le cache, il est vaguement troublé, inquiet de laisser sa femme seule — Ballanche qui doit la venir chercher n'est pas encore arrivé — si loin de ses amis. Mais il découvre en se promenant une nouvelle traduction du *Génie du Christianisme*, ce qui suffit à le rendre tout glorieux et à faire évaporer les pensées noires.

Ayant trouvé un bateau qui traversait sur Trieste, il s'embarqua le lundi 28 juillet à dix heures du soir avec Julien qui allait, lui aussi, comme on le sait, écrire son *Itinéraire*. Le 1er août, celui-ci

fait voile vers Smyrne tandis qu'avec un domestique d'occasion, Joseph, l'écrivain s'arrête en Grèce.

Notons dès le début que, naturellement, le récit du Maître et celui du valet diffèrent essentiellement. Presque toujours — pas toujours cependant — ils racontent les mêmes épisodes et les mêmes incidents, l'un d'une plume plus magnifique, l'autre d'un crayon plus sincère. Si, bien entendu, Julien est loin, très loin de la somptueuse mise en scène, de la forme éblouissante, des trouvailles d'attitude de son maître, n'en concluez pas qu'il soit sans vie et sans pittoresque. Chateaubriand a connu et approuvé le récit de son valet de chambre. Il en a même cité de longs passages en regard de ses propres pages dans les *Mémoires*. Il y a dans ce geste de la désinvolture... ou beaucoup de dédain.

Il s'attarde en Grèce et n'arrive à Smyrne que le 2 septembre ; le 4 il part avec Julien pour Constantinople, par terre. A signaler sur la route l'épisode des caravanes où l'on saisit sur le vif, en les comparant, l'intérêt des deux récits. Les lumières des trois ou quatre boutiques de fruits qu'on rencontre sur cette route et que Julien a décrites, semblent au magicien « une multitude de lumières éparses ». « C'était, dit-il, le repos d'une caravane. » Ainsi le chevalier à la Triste Figure prenait les troupeaux de moutons pour des guerriers. Il y a un don Quichotte dans tout idéaliste et dans tout poète.

Même désaccrod entre maître et domestique à propos du différend de Chateaubriand et de son guide et de la comparution devant « le consul »

Julien ne rapporte nulle part que l'illustre voyageur « armé, botté, éperonné » ait cravaché « les esclaves », comme le soutient le héros.

Enfin le dimanche 14, arrivée à Constantinople. Après avoir touché Rhodes et avoir, selon lui, joué le rôle de pilote devant Jaffa, vêtu d'un habit bleu, il prend terre en Palestine, le 1er octobre. Visite obligatoire à Bethléem et le vendredi 3, la caravane s'avance sur la route de Jérusalem. Pourquoi les domestiques du pèlerin sont-ils vêtus de sayons en poils de chèvre ? Pourquoi Chateaubriand lui-même passe-t-il une tunique semblable par dessus son habit ? Il fallait bien sacrifier au pittoresque. L'arrêt à Jérusalem ne fut que de quelques heures. Monté sur un petit cheval, pistolet au poing, suivi d'un interprète, armé d'un fusil à deux coups, Chateaubriand se remet aussitôt en route vers la mer Morte et le Jourdain, l'œil aux aguets, croyant voir partout brigands et assassins. Retour le 6 à Jérusalem et le 11 à Jaffa. On voit que Chateaubriand mène le pèlerinage tambour battant et que, pour rêveur qu'il pût être, il ne s'attarde guère à méditer. D'ailleurs, encore une fois, n'était-ce pas en lui que s'étendaient les plus beaux paysages ? N'était-ce pas en lui qu'il contemplait les plus belles ruines ? Qu'était l'histoire inscrite sur les pierres écroulées et le long des pistes sablonneuses à côté de celle qu'il ressuscitait dans son cerveau ? Au fond, un génie imaginatif comme le sien ne devait éprouver que déception à contempler le Jourdain, la vallée de Josaphat, le Saint-Sépulcre, en admettant qu'il les ait vus avec ses yeux de chair comme ils étaient dans leur réalité.

Mais surtout l'émotion des souvenirs sacrés ne

parvient pas à l'arracher à l'idée que Nathalie doit être arrivée en Espagne, qu'elle l'y attend pour offrir à sa nouvelle gloire la plus belle des récompenses, mais qu'elle est volage et peut bien s'il s'attarde... Quel qu'ait été son orgueil et son opinion de lui-même, comment se serait-il douté que cette nouvelle maîtresse l'aimait jusqu'à la folie... inclusivement !

Alexandrie, le Caire sont expédiés en un tourne-main. Le voyageur trépigne d'impatience, arme un bâtiment à son compte pour ne pas perdre de temps à en chercher un qui l'emportât là où il veut aller, ne laisse même pas le loisir au capitaine de chercher pour Tunis, où il doit toucher, un chargement suffisant pour assurer la stabilité du bateau et donne l'ordre le 23 novembre de reprendre la mer. Ainsi, depuis le 1er août où il a quitté Trieste pour Smyrne, quatre mois à peine se sont écoulés. Y compris le voyage à voile et le trajet en caravane qui sont longs, il a consacré vingt trois jours à la Grèce, deux jours à Smyrne, quatre jours à Constantinople, quinze jours à la Terre sainte, trente-trois jours à l'Egypte. Jusqu'à Tunis la navigation fut interminable et Chateaubriand, bouillant d'impatience, harcelé de désirs, ne cesse de faire pleuvoir son mécontentement sur le capitaine. Mais il ne peut rien contre les éléments. Force lui est de visiter la Tunisie, de se promener distraitement dans les ruines de Carthage et de ne reprendre sa navigation que le 9 mars 1807 sur un brick américain. Il approche enfin des côtes d'Espagne ! Il passa seul sur le pont les nuits qui le rapprochent de Nathalie. Accoudé au bastingage, les cheveux et la cape au vent, il écoute le grince-

ment des cordages, soupire aux brises contraires, s'énerve du calme plat, tend son orgueil et ses convoitises au même rythme que l'effort des voiles, se demande s'il est désormais assez glorieux pour mériter enfin cette femme qu'il désire, croit-il, comme il n'en a encore désiré aucune.

« ... Les regards attachés à l'Etoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer... »

Mais, débarqué à Algésiras le 30 mars, il semble soudain envahi par une crise d'apathie, de désespoir, d'inaction. Peut-être attend-il des nouvelles ? Peut-être les premiers bruits fâcheux parviennent-ils jusqu'à lui ? Peut-être, qui sait ! est-il sur le point d'oublier Nathalie pour quelque Espagnole... C'est d'Algésiras qu'il envoie à sa femme la première lettre qu'il lui ait adressée depuis onze mois, alors qu'il a prodigué sa prose à tous ses amis. C'est toujours un mauvais symptôme pour ses maîtresses quand il se rapproche de Mme de Chateaubriand. Ce n'est que le 4 avril, après avoir allégé son bagage par divers cadeaux, qu'il se met en route à cheval pour Cadix. Deux jours pénibles. Mais, parvenu dans cette ville, il est tout à coup saisi d'une réaction frénétique. A tout prix il faut que Julien lui achète sur l'heure un bon cabriolet de poste. Il fait marché à mille francs. Et quand tout est prêt... Chateaubriand temporise encore trois jours ! Ici une explication : il vient de rencontrer Hyde de Neuville qui correspond beaucoup avec la haute société de Paris, et qui, dans son idée, se fera le premier annonciateur bénévole et sympathique de ses enthousiasmes, le premier metteur en scène de ses aventures. Il

essaye sur lui les récits qu'il prépare pour ses auditeurs. Il consent pour lui à réchauffer cet « abord froid et presque raide qui lui était habituel ». Le 9 il couche à Eudouca, le 10 dans l'après-midi, il entre dans Grenade. Il est donc complètement faux de dire qu'il ait traversé l'Espagne à bride abattue, sans se déshabiller.

Il avait donné rendez-vous à Mme de Noailles dans la cour des Lions, à l'Alhambra. Il la retrouva près de cette fontaine soutenue par des animaux fantastiques, dans la fraîcheur de l'eau qui, le long des rigoles de marbre, va chanter dans un jeu de vasques. Quel décor pour cette entrevue d'amour tant attendue que ces murs en dentelle de pierre et que ces tapis multicolores ! Elle était donc là, près de lui, celle qui avait hanté sa pensée sans cesse au milieu des dangers qu'il avait courus, devant les splendeurs qu'il avait contemplées, dans le monde de grandeurs anéanties et de beautés mortes qu'il venait d'habiter... car déjà pour ses yeux les réalités s'étaient effacées devant les fictions. Il lui apportait un front plus lourd, un génie plus mûr, un cœur plus frissonnant, le rayonnement enfin d'une nouvelle gloire conquise pour elle et par elle puisque c'était en son honneur qu'il s'était croisé. Il lui offrait ce prestige, un peu mystérieux, de ceux qui ont contemplé la majesté des choses éternelles et qui ont suivi les routes qui vont vers les horizons inconnus..... Elle était là, mais en deuil et en larmes !... Elle pleurait la mort d'un beau colonel avec qui elle avait trompé les énervements de l'attente.

Chateaubriand eut vite fait de la consoler et, si l'on peut dire, de la ramener à la vertu. Il n'eut

qu'à paraître pour qu'elle se reprît à sourire et ce sourire, désormais, ne fut plus adressé qu'à lui seul jusqu'à ce que l'abandon de l'infidèle le changeât en rictus de démence.

Ils retournèrent voir l'Alhambra la nuit, mêler leurs serments et leurs rêves aux arabesques de lune découpées par les pierres ciselées. Ils allèrent prier aux églises et présenter leur trouble d'amour aux pieuses extases des moines en prière. Le hautain René ne dédaigna pas, comme les moins bien nés des romantiques, de graver ses initiales entrelacées avec celles de sa maîtresse sur les pierres de la vieille cité. Enfin, comme il était encore homme de lettres, entraîné par les terreurs et les exaltations dont les Maures, leurs mœurs et leur histoire inondaient sa maîtresse, il conçut auprès d'elle les *Aventures du dernier Abencerage* et prit des notes pour cette nouvelle.

Puis il l'emmène jusqu'à Madrid, où leur passion impure se rafraîchit aux vierges jeunes de Murillo. Mais l'amant est de nouveau la proie d'un accès d'impatience. Paris l'attend et les salons et l'opposition à l'Empire et le rôle à jouer et — car peut-être commence-t-il déjà à trouver un peu long le tête-à-tête avec Nathalie — les fruits d'amour que son nouveau prestige va récolter ! D'ailleurs les triomphes de Napoléon, qui éblouissent et absorbent le début du siècle, l'horripilent et l'empêchent de dormir. Il arrive à Madrid le 21 avril, en repart le 23, s'arrête ce même jour à l'Escurial et retrouve la France le 5 mai, un mardi, à Bayonne. Le 24, le 25 et le 26, pris de fièvre il s'arrête à Bordeaux où il reçoit quelques notabilités littéraires locales. On lui trouve « un air d'avance

et de franche cordialité... quelque chose de grave, de religieux et de doucement passionné » dans la figure, une « attitude modeste », un « sourire presque mélancolique... Le son de sa voix est harmonieux. Il parle peu de lui et avec simplicité, comme s'il n'était qu'un homme ordinaire... » « Il n'aspire, nous a-t-il dit, qu'à posséder un coin de terre où il y ait un peu d'ombre. »

Le 5 de juin, à trois heures de l'après-midi, il entre à Paris. Il descend chez lui, place Louis XV, puis repart pour Villeneuve rejoindre sa femme qui a été se consoler de son « veuvage » chez leurs amis Joubert.

Mais bien qu'il affiche, nous l'allons voir, une lassitude plus grande que jamais de la vie littéraire, il ne se repose pas longtemps et décide d'annoncer immédiatement son retour par un grand coup. Sans tarder, il achète pour 20.000 francs à Fontanes, le *Mercure*. Et dès le mois de juillet, à propos du *Voyage en Espagne* que publiait M. de Laborde, un parent de Nathalie, il se dresse hardiment, une fois de plus, en face de « Bonaparte » dont « les prospérités loin de me soumettre m'avaient révolté. » Et il éclate tout entier tel qu'il est, magnifiquement, dans ces quinze mots : « Si Napoléon en avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi. »

Malgré sa démission retentissante et théâtrale le jour de l'exécution du duc d'Enghien, l'Empereur — et de sa part le fait est assez surprenant — n'en voulait pas à Chateaubriand, pas assez probablement au gré de l'orgueil de celui-ci. Peut-être eût-il désiré la lutte à fracas. Dans son mépris des écrivains, le Souverain jugeait-il sans danger cette

opposition idéologique ? Ou, au contraire, estimant à sa valeur l'auteur du *Génie du Christianisme* était-il flatté que son règne fût illustré, comme un règne royal, par une grande gloire littéraire ? Toujours est-il qu'il témoignait à son ennemi plus que de la mansuétude, une réelle bienveillance. Quand le bruit courut à Paris pendant le voyage en Terre sainte, que le pèlerin avait péri dans une tempête, Napoléon avait interdit qu'on le répandît pour ne pas alarmer la vicomtesse sans certitude. L'année suivante, en 1808, Armand de Chateaubriand, authentique agent des Princes en France, fut pris dans une conspiration et condamné à mort, *Les Martyrs* venaient de paraître où la peinture de Dioclétien et de sa cour contenait plus d'une allusion virulente aux Tuileries. Il plaît à Chateaubriand de rapprocher l'arrêt qui frappa son cousin et l'allure de quelques passages de son œuvre. Rien n'est moins certain. Le Maître eût fait grâce assurément si la lettre de Chateaubriand, que lui remit Mme de Remusat, n'eût pas contenu des mots blessants, parfaitement déplacés quand on vient solliciter une faveur. Malgré tout, Napoléon voulut laisser au vicomte hostile un moyen de lui arracher le pardon : « M. de Chateaubriand, s'écria-t-il, veut la grâce de son cousin ! Que ne la demande-t-il lui-même ! » Mais il comptait sans l'indomptable orgueil de son adversaire, incapable de capituler même pour sauver la vie d'un homme.

Donc l'Empereur avait pour Chateaubriand des faiblesses dont il n'était pas coutumier. Au fond, cette attitude devait exaspérer l'écrivain. Sa gloire européenne eût largement gagné à une persécution qui l'eût posé dans le monde de la Sainte Alliance en

formation. Ces indulgences étaient un peu insultantes. Le souci constant de sa renommée et sa passion de l'attitude eussent exigé que, encore une fois, sur l'Europe asservie et courbée, deux hommes se dressassent face à face : Lui et l'Empereur. En le frappant, Napoléon l'eût mis de plain pied avec lui. En le protégeant, il le diminuait. Dès qu'il fut en possession du *Mercure*, il lança donc une provocation à laquelle, pensait-il, le Maître ne pouvait pas ne pas répondre. Le 5 juillet, il publia son fameux article qui commençait par ces phrases : « Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave, et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien parait chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère. Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du Maître du monde. »

On ne pouvait pas être plus clair. Il appelait sur lui la persécution triomphale en terminant le couplet : « Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux. Il ne suffit pas toujours pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère : il faut encore trouver en soi un caractère intrépide ; il faut être préparé à tous les malheurs et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie... »

Napoléon, qui était à Tilsitt quand l'article parut, fit d'abord supprimer le *Mercure*. Puis, de retour

à St-Cloud le 27 juillet il donna l'ordre d'arrêter Chateaubriand. Il se ravisa, peut-être en remarquant la joie que cette décision procurait au cardinal Fiesch qui n'avait pas oublié les froissements de Rome. Il fit simplement transmettre au coupable par le préfet de police, M. Pasquier, l'ordre de s'exiler hors Paris...

Le couple se trouva assommé par cette décision. Où aller s'installer pour l'hiver, dans quel mauvais village, dans quelle pitoyable auberge ? Chateaubriand avait tout prévu, sauf qu'on l'enterrerait vivant. Quant à sa femme, qui d'ailleurs, selon lui « admirait Bonaparte sans restriction » elle eut un instant de découragement de se voir liée à un homme aussi inconstant, aussi voyageur et aussi turbulent. Elle n'avait pour se consoler de tant de traverses que la gloire de porter son nom.

CHATEAUBRIAND (1768-1848).

CINQUIÈME PARTIE

LE CRÉPUSCULE DE L'ÉCRIVAIN L'AURORE DE L'HOMME POLITIQUE

Exilé, Chateaubriand s'occupe de réaliser un rêve. Comme tous les mélancoliques, à cette frénésie de déplacements où alternativement il se fuyait et se cherchait partout, il a toujours mêlé le désir plus tranquille d'une chaumière et d'un coin de terre. Seulement, il était somptueux. Il ne concevait la vie qu'en grand. Un jour, un de ses amis le trouve effondré : « Imaginez-vous, lui dit-il, que le médecin m'ordonne un régime lacté et je suis si pauvre que je n'ai pas même de quoi acheter des vaches ! » Ne prenez au pied de la lettre ni la « chaumière » ni le « coin de terre ». Il entre en possession d'une maison et de quinze arpents moyennant quelques billets de mille francs. Mais bien vite les embellissements le conduisent à trente mille : il trouve le logis trop nu avec sa muraille de briques. Il construit donc une annexe. Il affirme sur ses deux façades son double génie : sur le parc il ajoute un portique grec soutenu par deux cariatides de marbre blanc ; sur la forêt il la pare d'ornements et de

créneaux gothiques. Il dresse une tour pour contempler les vastes horizons ; il édifie un pavillon pour y travailler dans la solitude. Un homme tel que lui ne va pas bonnement se coucher comme tout le monde : il s'offre donc un escalier à double évolution. Il plante des arbres qui lui rappelent sa jeunesse et ses voyages : des magnolias comme en Floride, des cèdres comme dans le Liban, des platanes comme en Grèce, des lauriers comme à Grenade, des chênes comme en Bretagne... D'ailleurs, les parcs de ses amantes et admiratrices se dépouillent en sa faveur de leurs plus beaux spécimens, transplantés à grands frais. Méréville, Verneuil, Le Mesnil, Le Marais, Champlâtreux sont représentés à la Vallée aux Loups par des essences rares.

Bref, il fait de ce coin de terre qui, aujourd'hui encore ravit quand on le visite sous la conduite du charmant et érudit docteur Le Savoureux, un enchantement. Mais il l'hypothèque aussi pour la somme de cinquante mille francs et quand, en 1817, contraint par sa déplorable situation financière, il aura la singulière idée de mettre sa propriété en loterie, il émettra quatre-vingt dix billets de mille francs. A cette époque il l'estimait ce prix. Il vendit quatre billets. Après cet échec, il écrivait en effet à M. Le Moine, son dévoué « ministre des finances : « Vendez, vendez la Vallée quatre-vingt mille francs et plus... » Mathieu de Montmorency — et Mme Récamier — l'acquirent pour cinquante mille cent francs en commun.

A la Vallée aux Loups qu'il va habiter pendant dix années, il vivra simultanément plusieurs vies, toutes passionnées et véhémentes, naturellement,

Comment d'ailleurs eût-il pu vivre autrement ? Il promènera dans ces paysages conçus par lui son ordinaire lassitude, son inguérissable tristesse : « Il n'y a pas de jour, où, rêvant à ce que j'ai été, je ne revoie en pensée le rocher sur lequel je suis né, la chambre où ma mère m'infligea la vie, la tempête dont le bruit berça mon premier sommeil, le père infortuné qui me donna un nom que j'ai toujours traîné dans le malheur... Heureux l'homme expiré en ouvrant les yeux ! Il meurt aux bras de ces femmes du berceau, qui ne sont dans le monde qu'un sourire... J'ai erré de naufrage en naufrage. Je sens une malédiction sur ma vie, poids trop pesant pour cette cahute de roseaux... Tout me lasse ; je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie... Heureux ceux sur qui l'âge fait l'effet du vin, et qui perdent la mémoire quand ils sont rassasiés de jours. Par le poids dont je me sens, je devine le fardeau que je dois être pour les autres... » Tout me lasse ? Non pas la Vallée aux Loups précisément, le seul bonheur terrestre dont il n'ait pas été rapidement rassasié. Même les incidents d'une arrivée pénible, en novembre, par les chemins de la côte d'Aulnay, impraticables sous ce temps diluvien, même le saut par la portière du buste d'Homère que la vicomtesse tenait précieusement entre ses bras, même la voiture qui verse dans les terres détrempées, même le chaos de platras au milieu duquel s'agitaient les ouvriers, même l'ivresse du vieux cuisinier qui met un pain de sucre dans la soupe au lieu de bœuf, même les odeurs insupportables, rien ne peut étouffer la joie du grand homme de se trouver enfin chez lui, après l'hôtel meublé de la rue des Saints-

Pères où, généreusement, Napoléon lui avait permis d'attendre que la maison d'exil fût prête.

Bien souvent, à la Vallée aux Loups, le romantique désespéré n'a été, si j'ose dire, que le Chateaubriand — toile de fond devant lequel évoluaient des personnages moins lugubres. Peut-être cette pensée date-t-elle de cette époque ! « Quelquefois on oublie un moment ses douleurs, puis on les reprend comme un fardeau qu'on aurait déposé un moment pour se délasser. » Sa femme — qui dans ses lettres et mémoires ne prodigue pas ces déclarations et pour cause — et lui-même ont pourtant connu dans ce domaine arrangé par eux et fourni de splendeurs végétales par tous leurs amis, même par l'impératrice Joséphine, des jours et des mois de bonheur. « Nous passions ainsi très heureusement notre vie » écrit Mme de Chateaubriand. Et lui : « ... Je travaillais avec délices... j'étais dans des enchantements sans fin... » Il travaillait avec délices et il rêvait avec douceur et quand il était las d'avoir été trop longtemps homme de lettres et poète, il se faisait jardinier : « Sans être Mme de Sévigné, j'allais, muni d'une paire de sabots, planter mes arbres dans la boue, passer et repasser dans les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins, me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir... » Quelquefois, le matin, une compagnie de ses amis et amies venait le surprendre au travail. Alors, comme un gosse qui a fini son pensum ou qui se laisse avec joie distraire de son devoir, il enfouissait sa plume sous son papier ou sous les coussins du canapé et tout le jour, gai, animé, détendu, abandonné et entraînant tout

le monde, il se promenait aux environs avec la bande joyeuse. Tous ceux qui l'ont approché emploient pour le dépeindre à ces moments les mots de « bon garçon ». On n'est pas habitué à lui attribuer cette épithète.

Les réunions au jardin le réjouissaient surtout et il n'était pas alors avare de sourires. Molé prétendait que les sourires de Napoléon et de Chateaubriand étaient les plus fins, les plus distingués qu'il eût jamais vus. Seulement ils étaient rares.

On recevait beaucoup à la Vallée, soit que le couple lançât des invitations, soit que les hôtes s'y trouvassent spontanément réunis : Fontanes, Clausel, les Tocqueville, Molé, Bertin, Boissonnade, Lamoignon, Laborde, Malte-Brun, Talarue y étaient assidus avec Mme de Vintimille, Mme de Bérenger, Mme d'Aguesseau, la princesse de Drago, Mmes de Pastoret, de Las Cases, de Roquefeuille, de Rohan, de Chatillon, de Fezenzac, de Levis. Il est certain que quelques unes de ces nobles visiteuses poussèrent leur dévotion au grand homme jusqu'aux frontières de l'amour. Il est difficile de préciser les relations de cette époque qui, si elles ne demeurèrent pas toujours platoniques, ne jouèrent pourtant aucun rôle dans la vie ni dans l'œuvre de l'homme.

Au sortir de son pavillon isolé, en quittant ses manuscrits, il courait à la maison. Il trouvait toujours autour de la table servie quelque ami qui s'était invité. Et le repas frétillait d'ardeur et d'esprit. Aux veillées ou, en été, au crépuscule, dans le jardin où on tenait cercle, quelqu'un des hôtes récitait des passages des livres du Maître ou lui-même, qui ne pouvait se passer longtemps

d'applaudissements, allait chercher un des chants des *Martyrs* qu'il venait de terminer et le lisait de sa voix chaude et triste. Mme de Chateaubriand lançait des billets dans ce goût : « Soyez assez aimable pour venir dîner aujourd'hui avec nous en petit comité. Nous lirons la *Druidesse* ». A ces appels, on ne résistait pas, car leur faveur était très recherchée. Mais ce n'étaient pas seulement des approbations que l'écrivain sollicitait et recueillait. La première manière de l'épisode de *Velleda*, quand il en donna connaissance à ses amis, ne produisit sur l'auditoire aucun effet et Fontanes, au nom de tous, le jugea assez sévèrement. Remis sur le chantier avec une soumission et une condescendance qui étonnent chez cet homme hautain, il fut acclamé huit jours après.

La lecture terminée, il priait quelques uns de ses hôtes de passer la nuit dans sa maison, leur offrant dans la paix nocturne, le concert émouvant du rossignol.

Vie quasi-idyllique, vie paisible — en apparence du moins car nous allons voir ce qui, en réalité, bouillonnait au fond du calme et du détachement de ce tempêtueux génie. Ce fut à cette époque, ce fut à la Vallée aux Loups qu'il se rapprocha de sa femme, non pas dans un élan d'amour irrésistible, non pas dans une illumination soudaine de tendresse, mais, au seuil de la maturité, poussés par un instinct d'appui et d'entr'aide mutuels et aussi, comme nous l'avons vu, elle, par un véhément et orgueilleux sentiment, lui, par une affection obscure, un besoin d'elle inéluctable qu'il ne découvrira complètement que quand elle l'aura par deux fois abandonné. La Vallée aux Loups fut le trait

d'union entre les deux adversaires. Ils se trouvèrent côte à côte dans leur amour pour ce coin de terre, dans leur commune passion pour cet asile. Un témoin de leur vie a écrit cette phrase qui commente bien ce raccommodage psychologique : « Ces gens-là sont absorbés par leur Vallée aux Loups ; ils en perdent la tête, et moi aussi. » Ce n'est pas impunément qu'on communie dans le même décor.

Rapprochement ? C'est beaucoup dire. Il ne faut pas prendre dans son sens absolu la phrase de René où il explique l'état d'esprit qui depuis plusieurs années le poussait à se retirer à la campagne : « Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever, dans un exil champêtre, une carrière à peine commencée et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles. J'embrassai ce projet et avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins. » Il était alors au comble de la gloire et cueillait à pleines brassées l'amour et les lauriers. Son pèlerinage et son rendez-vous à l'Alhambra, ses attaques courageuses contre l'Empereur triomphant, son dégoût de la vie et sa lassitude, ses gestes, ses attitudes, ses passions faisaient de lui un héros que la société s'arrachait. Son prestige mondain était éblouissant. Les salons et les châteaux se disputaient sa personne ; il courait de Méréville au château de Fervacques, de Fervacques chez Mme de Duras, au château d'Ussé. Il épuisait toutes les ivresses de la flatterie et toutes les joies de l'orgueil, mêlant aux conquêtes nouvelles que lui valait sa renommée, le souvenir flatteur de ses anciennes liaisons. Il était

devenu si grand, si puissant, si glorieux qu'il se permettait tout : de cueillir des femmes pour les respirer un instant et les rejeter fanées ; de lire à Fervacques, chez Nathalie de Noailles, devant son mari, ces *Aventures du dernier Abencerage* écrites à la Vallée aux Loups et qui racontaient si clairement l'histoire intime de ses amours avec la comtesse, qu'il attendit, malgré son peu de pudeur, jusqu'en 1826 avant de se décider, pressé d'argent, à remettre cette œuvre à un éditeur. Il était l'homme, non seulement de la France, mais de l'Europe, célèbre de l'Atlantique à l'Oural, de la Méditerranée à la mer du Nord. Vraiment, comme l'Autre, il avait fondé l'Empire... intellectuel.

1807-1817, les dix années de la Vallée aux Loups ne sont pas exclusivement dix années de modestie, de recueillement, de silence, d'intimité ! Mais nous n'avons pas encore fait le tour de toutes les âmes de René.

C'est dans l'intervalle de ces dix années que tombe le crépuscule de sa vie littéraire. A parler vrai, c'est un crépuscule qui se prolonge longtemps dans l'éblouissement d'un des plus beaux et des plus grands livres de l'humanité ! Un homme qui s'occupe à écrire les *Mémoires d'outre tombe* n'est pas, littérairement parlant, au seuil de la nuit. Mais les *Mémoires* conçus pendant le secrétariat de Rome, esquissés, abandonnés, vraiment commencés en 1811, poursuivis presque jusqu'à l'extrême vieillesse, ne doivent pas être livrés au public leur auteur vivant. Ils ne seront exploités qu'oralement et devant un tout petit cercle. Et puis, tout en étant de la littérature au premier chef — et de la plus haute littérature — ce n'est plus un

livre d'homme de lettres proprement dit. Quand Chateaubriand s'établit à la Vallée aux loups, il a déjà publié *Le Génie du Christianisme*, *Atala*, *René*, et écrit *Les Natchez* qui dorment dans une malle à Londres et qu'il éditera plus tard. A la Vallée il compose *Les Aventures du dernier Abencérage*, *Les Martyrs*, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Après il n'écrira plus que de politique car des livres d'essais, d'histoire, de critique, comme les *Etudes Historiques*, l'*Essai sur la Littérature anglaise*, sa traduction du *Paradis Perdu* n'ajoutent rien à sa gloire littéraire.

Chateaubriand posait sa plume dans le fracas des triomphes et à l'épanouissement de son génie... Il s'était lassé de cette maîtresse, la littérature, comme des autres, mais du moins fournissait-il les preuves éclatantes qu'au moment de l'adieu il se retirait dans tout son éclat et dans toute sa vigueur. Avec les *Martyrs* il apportait à la France et au monde quelque chose de nouveau où tous les siècles, à l'exception de celui de Milton, s'étaient essayés sans réussir : l'Epopée chrétienne. A la vérité, le paganisme en lutte avec le christianisme primitif y était peint avec une secrète et confuse prédilection et sous des couleurs qui révélaient l'inconsciente tendresse du poète. Mais la parole de Jésus était quand même la triomphatrice de l'œuvre. Son grand intérêt résidait pourtant ailleurs : d'abord dans ces mariages si nouveaux de l'histoire et de la poésie, de l'histoire et du pittoresque. Telle description de bataille, tel tableau de nature, tel récit patriarcal et biblique sont, par leur couleur et leur vérité, une des premières et des plus importantes conquêtes du

romantisme naissant. Mais surtout, suivant un procédé cher à Chateaubriand, il a réussi à amalgamer dans ces chapitres à ses fresques antiques des préoccupations actuelles, des problèmes de son époque, même des confessions personnelles qui ne pouvaient que soulever d'enthousiasme ses contemporains. Incontestablement, la cour de Dioclétien, c'est la cour de Napoléon et Eudore, issu d'un pays marin, perdu dans l'armée de la triste Batavie, naufragé, converti, c'est Chateaubriand lui-même. L'Empereur d'ailleurs ne s'y trompa pas : non seulement la censure impériale exigea des modifications préalables, mais Fouché, amoureux fervent de Mme de Custine et qui détestait son heureux rival, eut la joie d'exécuter des ordres venus de haut. Sur ces ordres, le *Journal de l'Empire*, *Le Mercure*, devenu officiel, toute la presse asservie chargèrent à fond l'œuvre nouvelle. Outre les journalistes-fonctionnaires, des critiques véhémentes sortirent de divers partis et même des parodies. L'amertume de ces attaques fut compensée pour Chateaubriand par le succès de vente. En un mois s'écoulèrent plus d'exemplaires des *Martyrs* qu'en plusieurs années d'exemplaires du *Génie du Christianisme*. Consolation d'amour-propre, mais aussi résultat matériel des plus intéressants au moment où l'écrivain se débattait dans des difficultés financières inextricables et se voyait submergé sous un flot de traites imprudentes.

Aussitôt la bataille des *Martyrs* livrée — et gagnée malgré le gouvernement impérial — Chateaubriand se mit à l'*Itinéraire*. Il y travailla fin 1809 et 1810, interrompant souvent son labeur pour mener cette vie de société qu'il aimait tant

et qui a été si brillante sous l'empire, à côté et en dehors de la cour. Il ne se lassait pas, malgré sa disposition à épuiser rapidement les joies et à vider de leur substance les satisfactions, d'y gonfler son orgueil, d'y savourer les régals tangibles de sa gloire et de se délecter à troubler, à affoler — souvent à conquérir — ses admiratrices. 1809 est une date importante de sa vie. Nous allons y revenir tout à l'heure car il faut étudier de près sa rencontre avec la femme qu'il cherchait depuis longtemps, capable par son dévouement, par son cœur, [illegible] sa compréhension de lui ouvrir la destinée neuve qu'il appelait ardemment : la duchesse de Duras. Écrivant ses *Mémoires* comme nous l'avons dit, sous l'œil vigilant et sous la critique susceptible de Mme Récamier, il ne lui accorde que quelques pages. En réalité, depuis 1809 jusqu'à sa mort, elle les occupe toutes. Ce fut par elle qu'il connut une seconde grandeur.

L'Itinéraire, ce livre débordant, surtout dans la première partie, de pages magnifiques, d'observations spirituelles, d'entrain, de visions hautes en couleur, de vie, de mouvement, ce livre original, simple et charmant, obtint encore un succès. Il suscita partout des parodies qui s'enlevèrent autant et plus que l'œuvre, comme autrefois *Atala*, comme hier les Martyrs : *Itinéraire de Pantin au Mont Calvaire, en passant par la rue Mouffetard et le faubourg Saint Marceau...* ou *Lettres inédites de Chactas à Atala, ouvrage écrit en style brillant et traduit pour la première fois du breton sur la 9e édition par M. de Chateaubriand.* Ou encore, par Cadet de Gassicourt, *Itinéraire de Lutèce au mont Valérien en suivant le fleuve séquanien et en revenant par le Mont des Mar-*

tyrs. Pendant des mois et des mois, les demandes affluent chez l'éditeur. Douze presses suffisaient à peine à y répondre. On traduit l'ouvrage en Italie, en Allemagne.

A cette époque se place un incident assez obscur et assez compliqué qui devait se terminer de manière inattendue : autour de l'œuvre de Chateaubriand, plus spécialement autour du *Génie du Christianisme*, à propos des prix décennaux que l'Empereur avait fondés à l'Institut, se livre une lutte étrange. La commission de l'Institut, probablement dans l'intention de plaire au Maître, écarte de la liste des candidatures celle de l'illustre écrivain. Mais le Directeur de la classe de la Langue et de la Littérature françaises reçoit du ministère de l'Intérieur un avis qu'aux Tuileries on n'apprécie pas du tout cette basse flatterie, bien au contraire. On négocie, discute, finasse longtemps quand, tout à coup le 10 janvier 1811, Marie-Joseph Chénier meurt à quarante-six ans.

Pour la première fois M^me^ de Duras manifeste son influence et de quel poids elle peut peser dans la destinée de son ami. Elle décide Chateaubriand — qui en mourait d'envie — à réclamer pour lui ce fauteuil vacant ou, plutôt, à obéir à l'ordre du duc de Rovigo qui lui intimait la volonté du trône de le voir entrer à l'Académie. Hommage à la fois d'un souverain qui savait bien qu'un tel écrivain demeurerait la parure de son règne et qui tentait de domestiquer son génie en le rendant officiel. Les relations de Chateaubriand et de Napoléon ont toujours évolué entre la haine admirative et l'admiration haineuse. Ces deux hommes ont passé leur vie à se montrer le poing et à regret-

ter de se détester. Il faut ajouter que partout, en France et en Europe, à l'annonce de la mort de Chénier, le nom de Chateaubriand avait volé sur toutes les lèvres pour occuper un siège prématurément vide. Il fallait un candidat de cette envergure pour rehausser un peu le prestige de la Compagnie encombrée de Morellet, de Nepomucène Lemercier, de Sicard et de Lacretelle.

Chateaubriand fit ses visites... à cheval, ne descendant de sa monture que chez les hommes de premier plan, se contentant, chez les autres, de déposer sa carte. Il fut élu à la presque unanimité des vingt cinq membres présents le 20 février 1811. Il y eut un grand nombre d'abstentions. Il s'agissait maintenant de prendre séance et de prononcer le discours d'usage. Napoléon se trompait fort s'il avait cru ajouter à l'éclat de sa dictature la soumission de son ennemi. Quelque avide qu'il fût des honneurs, il ne voulait pas — et c'est une de ses grandeurs — leur sacrifier l'honneur tout court. Pour tout dire, peut-être estimait-il qu'une nouvelle affirmation d'indépendance et d'opposition le servirait mieux qu'une réconciliation avec le pouvoir. Doué, comme il l'était certainement, — nous le verrons plus loin — du don de prescience politique, les fissures de l'Empire ne lui échappaient pas. Ce n'était pas le moment d'abdiquer.

Son discours de réception bouleversa la commission qui l'entendit à ce point qu'elle en demanda une lecture devant l'Académie réunie en séance secrète et plènière. Celle-ci n'eut pas d'ailleurs la honte de trembler devant l'éventuelle colère du Maître, Napoléon, sur certaines rumeurs, s'étant

fait communiquer le manuscrit. Il le sabra de coups de crayons furibonds et même de coups de griffes : « L'ongle du lion, dit Chateaubriand, était enfoncé partout et j'avais une espèce de plaisir d'irritation à croire le sentir dans mon flanc... »

Sans prononcer son discours, puisqu'il refusait d'accepter les corrections qu'on lui proposait en haut lieu ou d'en écrire un autre, il regagne le 29 avril la Vallée aux Loups. Le 3 juin, il est financièrement si bas qu'il se voit contraint de signer un billet d'emprunt de mille francs à fin novembre 1812.

Ce nouveau séjour à Aulnay fut loin d'être aussi gai que celui des années précédentes : « ... je l'avoue à vous seulement, écrit Mme de Chateaubriand à Joubert, car comment oser dire que je m'ennuie à Val de Loup avec M. de Chateaubriand ? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes, et le cœur même si, après un tel aveu, elles me soupçonnaient d'en avoir un. Le Chat ramage des vers par le mauvais temps ; quand la pluie cesse il vole à ses chers arbres, qu'il plante et déplante tant qu'il peut... »

Quels vers ? *Le Moïse* était terminé. En réalité il rimait comme on siffle, en pensant à autre chose : à la politique. Napoléon s'enlise en Russie dans la neige et dans l'immensité. L'Empire trébuche et Chateaubriand est au premier rang de ceux appelés à prendre en main une éventuelle succession. Mais à ce moment de ses méditations une grave inquiétude fond sur lui. Il s'est à peine installé pour l'hiver rue de Rivoli, dans un appartement que lui loue un parent de Nathalie, qu'il se sent pris de palpitations et de douleurs au cœur. Il

avait rencontré chez Mme de Duras un familier de la maison atteint d'anévrisme cardiaque. Plus de doute il est victime de la même maladie et il se prépare à mourir. Mme de Chateaubriand est affolée et tous ses amis. Mais on le supplie en vain de consulter Laennec. Comment, après l'avoir tant appelée, repousserait-il la mort qui l'a enfin entendu ?... Il l'accueille avec d'autant plus de bonne grâce qu'au fond de lui-même il sait bien qu'elle ne songe pas encore à lui. Enfin, un soir, il se laisse persuader et s'en va chez l'illustre savant dans la voiture de Mme de Levis. Sa femme, morte d'inquiétudes, court derrière lui et se cache à côté du cabinet de consultation. Le médecin, après un instant, en sort :

— Votre mari n'a rien du tout, lui dit-il, une simple douleur rhumatismale.

Cinq minutes après le grand docteur, elle entend son malade qui descend l'escalier en chantant.

Il ne revint chez lui que vers onze heures du soir et raconta à sa femme que Laënnec avait trouvé son mal si alarmant qu'il n'avait même pas jugé bon de lui ordonner des sangsues.

L'épouse renseignée, souriait.

Notons ce trait. Il révèle les détours de l'âme de Chateaubriand.

Le voilà rassuré — si tant est qu'il ait jamais été réellement inquiet et qu'il n'ait pas cherché seulement à soulever l'inquiétude de sa femme et à ajouter une touche à son portrait : le tête-à-tête avec la mort après le tête-à-tête avec l'Empereur.

La politique le ressaisit tout entier : scruter l'histoire des peuples, la reconstituer, la raconter,

c'est bien... l'écrire, la faire, la bâtir, c'est mieux. Pourquoi, au moment prochain où s'écroulera l'Homme à l'Etoile, ne surgirait-il pas, lui ? Pourquoi ne pétrirait-il pas à son tour de la matière humaine de ses mains aristocrates ? Pourquoi ne conduirait-il pas sa nation sur la voie choisie par son génie ? Pourquoi ne serait-il pas le Monk de la Monarchie française ? Le Sort, Dieu ne lui a-t-il pas assigné ce rôle de restaurer ses rois ? Et puis, il est las des rêves, las des phrases, las des rythmes. L'action, qui toujours a frémi sourdement dans ses œuvres, doit se dégager, passer au premier plan, lui apporter de nouvelles jouissances, lui offrir de nouvelles voluptés. Il en est au même point, exactement, que lord Byron jetant un regard désabusé sur la Grèce en bataille. Il a épuisé tout ce que la gloire littéraire peut réserver à ses élus. Il n'a plus rien à en attendre. Il est au sommet. Il a quarante-six ans. Il ne lui reste à espérer des amours rajeunies et des flatteries inédites que d'une nouvelle activité. Il sera le premier ministre des Bourbons ressuscités. Il annonce les temps nouveaux — dont il se voit le prophète — à la jeunesse qui le visite. Il dit à Genoude, parlant de l'Empereur qui entre en Russie : « Il aura le sort de Crassus. Les Russes vont se retirer devant lui comme les Parthes, et cette expédition sera l'écueil de sa puissance. » Il prophétise si bien et si publiquement qu'en l'absence de Napoléon le préfet de police, Pasquier, lui envoie un nouvel ordre d'exil le 4 septembre 1812. Exil court d'ailleurs. Il passe à Dieppe septembre et octobre, avec plusieurs ruptures de ban sur lesquelles on ferme les yeux. En tout cas, en novembre, il est réinstallé rue de Rivoli.

Mais Chateaubriand ne s'avançait pas seul sur les voies de la politique. Si son évolution est la résultante inévitable de son génie et de son caractère, elle avait été déterminée, arrivée à son point de maturité, par la rencontre d'une nouvelle muse, qui, depuis 1809, occupait toute sa vie. Nous l'avons déjà nommée : la duchesse de Duras. Elle a joué un tel rôle — et si spécial — dans la carrière de René qu'il faut s'arrêter à sa personnalité et à l'histoire de leur liaison. Nous allons saisir dans son développement Chateaubriand tout entier épanoui dans l'éclat de son bel été. On comprendrait mal sa vie politique si on ne la replaçait pas au milieu de cette affaire de cœur.

En 1809, Nathalie de Noailles, qui déjà n'a plus pour se consoler que le souvenir de l'Alhambra, présente, sur la demande de celle-ci, l'illustre écrivain à Mme de Duras. L'entrevue a lieu à Méréville. Dix jours plus tard, Chateaubriand qui veut poser sa carte chez celle qui va lui vouer une amitié passionnée et que lui-même vénérera jusqu'à ce qu'elle meure — un peu pour lui — se trompe d'hôtel, s'adresse au domicile de Mme de Duras douairière et écrit sa première lettre sur un mode indirect où il demande « si elle se souvient encore de son nom et si elle veut lui permettre d'aller lui présenter ses respectueux hommages. » Déjà il joue avec la pauvre duchesse — c'est son instinct aussitôt qu'il sent autour de lui un sentiment féminin : il refuse de se rendre chez elle parce qu'il redoute d'y rencontrer des inconnus, puis il lui demande de l'inviter à déjeuner d'une tasse de lait. Ils se retrouvent enfin au théâtre dans la loge de Mme de Noailles, décidément... bonne comtesse.

Il s'introduit pour la première fois dans la correspondance très suivie d'Amédée de Duras avec Rosalie de Constant qu'il va singulièrement bouleverser et enfiévrer, dans la lettre que celle-là écrit le 21 avril à son amie de Lausanne : « Les nouvelles d'Espagne sont si mystérieuses qu'on n'y comprend rien. L'Empereur lui donnera, dit-on, un roi, mais on ne sait pas lequel. J'ai entendu parler de ce beau pays l'autre jour d'une manière à donner le regret de n'y avoir point été lorsqu'il était encore l'Espagne. C'était par M. de Chateaubriand. Je ne sais si nous avons parlé ensemble de cet homme extraordinaire qui unit à un si beau génie la simplicité d'un enfant. Je ne le connaissais point. Je l'ai rencontré puis il est venu chez moi et j'espère que ce premier rapport amènera une connaissance plus solide ; il est si simple et si indulgent qu'on se sent à l'aise avec lui. On voit qu'il n'apprécie que les qualités de l'âme. On doit moins avoir besoin de l'esprit des autres lorsqu'on en possède tant soi-même. »

Cet homme « simple et indulgent » devait lui arracher de terribles cris de souffrance. En mourant, le laissant en tête-à-tête avec Mme Récamier dont elle avait vu le charme et la beauté submerger peu à peu ce cœur changeant et malade, c'est à lui qu'elle adressera son dernier regret : « Je ne le verrai plus ici-bas ! »

Cette présentation mondaine qui prit très rapidement, en quelques jours, l'allure d'une amitié passionnée, eut sur la destinée de René une influence considérable. Avec une abnégation et un dévouement sans bornes, sachant bien qu'elle travaillait contre son propre bonheur, que les charges et les

honneurs qu'elle briguait pour lui, auxquels elle le poussait adroitement de toute son influence et de toutes ses relations, l'éloigneraient physiquement et moralement d'elle, elle se mit au service de son ambition, occupée seulement de satisfaire sa frénésie de jouer un rôle. C'est elle qui vit ou qui fit éclore l'homme politique, au moment où l'écrivain, fatigué de récolter les lauriers littéraires, aspirait, pour tromper son immortel ennui, à d'autres et nouvelles moissons. Elle y eut d'autant plus de mérite qu'elle ne partageait pas ses opinions et qu'elle se rattachait par tous ses liens personnels et familiaux aux monarchistes libéraux tandis que son « cher frère » s'affirmait comme le plus « ultra » des « ultras ». Mais elle avait une telle foi dans son génie, elle était si fermement convaincue que « l'auteur d'*Atala* entend la politique » qu'elle estimait, en poussant son idole au pouvoir, rendre malgré tout un grand service à la France. En vain s'affrontaient-ils à chaque occasion, à propos de ses articles véhéments du *Conservateur*, à propos de la mort du duc de Richelieu, rien n'entamait son admiration, ou, pour mieux dire, sa dévotion. Il lui apparaissait, il avait su lui apparaître comme une sorte de sur-homme (avant Nietzsche) qui, en dépit de ses opinions terrestres, planait au dessus de toutes les questions, dominait tous les problèmes et appliquait à leur solution un sens quasi-divin des destinées humaines. Ce fut elle, très probablement, qui en 1814 détermina sa brusque irruption dans la politique. Ce qui est certain, c'est qu'il lui doit l'ambassade de Stockholm (où il ne se rendit pas) et surtout sa mission très importante au Congrès de Vérone où il se jugeait lui-même « capi-

tal », et enfin son arrivée au ministère. Ce sont là des étapes dans la vie d'un homme !

Pendant six ans encore après leur première rencontre, à ses côtés, mûrissant quotidiennement leur affection, Chateaubriand va s'attarder dans la littérature, y épuiser les suprêmes, les ultimes jouissances du succès et y engraisser sa gloire. Mais en 1809, il est déjà marqué pour une autre destinée. Il a rencontré la femme qui a compris la secrète ambition qu'il entretient depuis toujours, qui la cultive, qui l'alimente, qui la développe, qui le prépare enfin à l'action dont il espère, tout le reste ayant échoué, qu'elle sera le bon remède à sa vie malade. Ah ! qui saura jamais les projets conquérants qui se sont ébauchés dans les tête-à-tête des matins qu'il passait chaque jour avec son amie tant que les charges et les honneurs n'enchaînèrent pas sa liberté! Et les stratégies qui furent élaborées au cours de ces promenades le long des boulevards qui firent jaser Paris — ce dont ils se moquaient — et qu'ils se rappelaient plus tard avec attendrissement !

Qu'il n'eût pas rencontré Mme de Duras, et il y avait autant de raisons pour que René répondît aux appels de son ambition nouvelle ou qu'au contraire, par nonchalance, par inconstance, par paresse ou par dédain, il restât sourd à ses sollicitations. Ce qu'il y a de plus beau dans l'aventure, c'est que Mme de Duras se fit l'Égérie du futur ministre sans arrière-pensée de vanité personnelle, sans rechercher, comme tant d'autres, la fatuité d'avoir fait de ses mains un homme d'État, uniquement pour la joie d'offrir du bonheur à son idole. La preuve en est que quand, en 1816, Chateaubriand fit paraître la *Monarchie selon la Charte* où il se montrait si dur

pour Richelieu, pour Decaze et pour le roi lui-même, bien qu'elle n'approuvât pas ce pamphlet dirigé contre ses « amis ministériels » elle en prit la défense sans trembler aux Tuileries mêmes où elle avait un appartement, au point que le ministre-président dut la faire prier de se modérer. Non qu'elle flattât le moins du monde son grand homme. Bien au contraire. Dans le privé, elle fut peut-être la seule de ses amies qui osa lui dire de dures vérités. Sa franchise amena souvent dans leurs relations un ralentissement dont elle souffrait. Il rugissait comme un fauve, et méchamment, quand elle lui écrivait à Londres de malicieux reproches qu'il prenait parfois fort mal. Par exemple : « Vos lettres sont très bien pour un gentilhomme breton », ou quand elle terminait un cours de morale par ces mots qui blessaient profondément ses prétentions : « Vous êtes assez vieux pour être sage », ou, enfin, quand, après ce qu'elle estime être une erreur de tactique, elle lui mande, à lui qui ne rêve que de pouvoir : « Vous mourrez à la peine de vous arranger à l'étoffe d'un ministre. » Jamais elle ne le flagorna ni n'atténua ses opinions en face des siennes, ni n'accommoda sa pensée et sa volonté. Mais elle l'aimait et le comprenait mieux que personne, ayant plus souffert que quiconque de son caractère tourmenté, des contraintes de son égoïsme, des orages de son humeur, de l'inconstance de ses sentiments, des monstruosités de son orgueil. A travers les ans et sans qu'il y eût jamais de rupture entre eux, elle continua, en dépit de ses instabilités déconcertantes, à le servir et à l'adorer... sans illusions. Il la consolait de tout, elle qui n'était pas insensible à la gloire littéraire, en lui promet-

tant l'immortalité qui, selon lui — et il n'avait pas tort — s'attacherait à tout ce qui l'avait approché ou aimé : « Oui, vous prendrez place parmi les ombres de femmes qui naissent autour du poète lorsqu'il rêve au son de sa lyre... » Et elle comptait plus sur son amour que sur ses deux romans, *Edouard*, précurseur de *Dominique*, et *Ourika*, pourtant gonflés d'une passion noble et enrichis d'une poésie psychologique très subtile, pour passer à la postérité.

C'est que son amour très spécial avait toute la beauté, toute la loyauté, toute la grandeur de son caractère. Oui, il faut bien appeler son sentiment de l'amour, comme elle le fit elle-même ingénument, simplement, courageusement encore que, malgré les potins et les ironies de Mme de Boigne, malgré les malveillances de Sainte-Beuve, cet amour, selon nous, n'ait jamais été jusqu'au don de soi-même et soit demeuré toujours dans les teintes mal définies, et aux fontières indécises d'une amitié passionnée. Quiconque lira la correspondance du « cher frère » et de la « chère sœur » ne conservera pas un instant de doute. Elle est claire, nette, décisive. Que son sang tropical — par sa mère — et aventurier — par le grand de Kersain, son père — ait embrasé ses sentiments les plus purs jusqu'à leur donner ces reflets d'incendie, qui chez les créatures de climat moyen révèlent l'amour, c'est hors de doute. Elle-même le savait et le proclamait : « Une amitié comme la mienne n'admet pas de partage : elle a les inconvénients de l'amour, et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits ; mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres ce que vous me dites, que vous les

associez à vos affaires, à vos sentiments, m'est insupportable ; et ce sera éternellement ainsi. Laissons ces pensées ; elles me font mal ; et je n'ai pas besoin d'ajouter de l'amertume au chagrin de votre absence. » « ... Pas de partage ! » Et c'est René l'inconstance même, que Mme de Duras ose aimer !

Mais, quelle que soit la valeur morale d'une femme qui trompe son mari, il faut toujours apporter à ce genre d'aventure une duplicité plus ou moins légitimée. Cette duplicité était complètement, totalement incompatible avec la nature d'Amédée de Duras, la plus franche, la plus loyale, la plus élevée qui fût. Elle était incapable de mener une double vie, en tout cas de n'en rien laisser paraître dans une correspondance où elle s'abandonne, où elle se livre tout entière. Eût-elle fini par s'offrir au grand homme, au grand conquérant de cœurs qu'on y lirait —au moins entre les lignes — des traces de ses luttes et de ses angoisses. Rien de pareil dans ces billets pourtant directs, sans apprêts, sans fards. Dès la première rencontre, elle l'aime d'autant plus et d'autant mieux qu'elle l'admirait déjà, avec sa véhémence coutumière, avant de le connaître. Pourtant, le sentiment indéfinissable qui l'envahit ne trouble ni n'inquiète la chrétienne ni l'épouse. Cette sécurité vis-à-vis d'elle-même, sans remords et sans compromission, persiste dans toutes ces nombreuses lettres sereines et claires. Oui, on y sent la passion, le culte de Chateaubriand : ce n'est pas une simple amitié qui peut faire que d'une absence de son idole « elle en est triste à mourir ». D'ailleurs n'y a-t-il pas entre elle et lui une sorte de traité tacite? N'est-il pas l'amant — et encore amoureux — de Nathalie de Noailles-Mouchy ? Il est vrai que René ne crai-

gnait pas le « sérail », comme disait Mme de la Tour du Pin, ayant toujours été dans les choses du cœur d'une terrible duplicité. Mais Mme de Duras répondait : « A Nathalie l'amour, à moi l'amitié. » Et ce témoignage est irréfutable. Son caractère était trop franc, trop ouvert, trop sincère et en même temps trop ardemment direct et primesautier pour qu'elle ait pu dissimuler dans sa correspondance intime un changement qui serait intervenu dans cette situation. Il y avait déjà longtemps qu'ils se connaissaient quand elle lui écrivit : « Mon cœur a beaucoup souffert et il en reste malade... Pensez à me dire quelquefois que je suis votre première amie. » Or, on n'employait pas encore ce mot au sens déformé qu'on lui donne aujourd'hui. Dans cette passion il y a d'ailleurs des nuances qui, psychologiquement, attestent qu'elle est demeurée platonique : d'abord les préoccupations ambitieuses qui remplissent dans une notable proportion la correspondance de Chateaubriand *depuis le début*, ce qui n'a jamais été sa manière avec ses maîtresses, même avec Mme Récamier qui l'a pourtant servi aussi ; ensuite la surabondance de tendresse, mais le manque complet de frémissement, dans les lettres de Mme de Duras. Non, la plus grande dame, la plus adroite, la plus dissimulée — et ce n'est pas le cas de celle-ci, répétons-le, — la plus soucieuse de ne pas se compromettre ne parvient pas — lisez les plus illustres correspondances d'amantes — à enlever aux mots cette espèce de rayonnement spécial, d'arrière-plan très particulier qui s'imposent malgré elles quand il y a derrière les phrases des souvenirs de joies charnelles. Enfin, Mme de Duras n'eut jamais, malgré son implacable franchise, risqué de perdre

en le froissant souvent, comme nous l'avons vu, ce Chateaubriand si adulé, si flatté, si sollicité par d'autres.

De son côté, ce n'est que d'une amie, exclusivement amicale, que son orgueil pouvait accepter ce ton parfois protecteur, trop protecteur, qui le faisait piaffer. Il aimait bien qu'on le poussât et qu'on le protégeât. Il avait horreur qu'on le lui fît savoir.

Il y a enfin contre la thèse de la liaison physique toute l'attitude de M. de Duras. Lui aussi était doué d'une nature haute et d'une propreté morale insoupçonnable. Or ses efforts pour conduire Chateaubriand aux honneurs et aux prébendes deviendraient, si son protégé avait été l'amant de sa femme, une monstruosité que ni lui, ni elle n'étaient capables de commettre. Il pouvait bien arracher à Talleyrand une ambassade pour l'ami de la maison oublié dans la distribution des places ; il pouvait bien lui en faire envoyer le traitement encore que son protégé n'eût pas rejoint le poste, sous la condition qu'il n'intervenait qu'en faveur d'un familier du ménage et non d'un don Juan attaché à un autre rôle.

Heureusement pour M^me^ de Duras que, malgré quelques périodes de luttes, de souffrances et d'hésitations, elle ne céda pas aux inévitables assauts que le grand homme dut lui livrer, au début de leur amitié tout au moins. — Très vite en effet, sa correspondance intime prend un ton assez décevant de sérénité sentimentale à mesure qu'il y parle plus de lui-même, de ses ambitions effrénées — reniées plus tard — à mesure qu'il y étale son orgueil et son égoïsme. M^me^ de Duras était trop fine, et

d'ailleurs trop éprise amicalement de son illustre ami, pour ne pas à la fois remarquer et absoudre ce « moi » débordant, quasi-monstrueux qui s'étalait sur ce papier dont le seul contact lui donnait la fièvre. Elle savait bien que ce personnalisme démesuré et dont on ne connaît peut-être pas d'autre exemple, qui exige tout pour soi, ne vit que de soi et absorbe le monde en soi, était une partie de sa grandeur. C'est au fond une tradition morale sans base très solide que la beauté soit l'apanage du seul altruisme. Elle comprenait bien que cet égo-centrisme — pour employer un mot philosophique mais atroce — était la manifestation d'une angoisse profondément chateaubriandesque : l'impossibilité douloureuse d'exprimer l'absolu et l'infini qui le soulevait, de réaliser complètement le génie qu'il sentait palpiter et qui l'étouffait. Sans sourciller, elle recevait de Londres des lettres dans ce goût : « Me voilà dans cette ville où j'ai passé il y a vingt-deux ans. Vous ne sauriez croire ce que j'éprouve en songeant à cette destinée qui me renvoie ambassadeur dans un pays d'où je suis sorti pauvre émigré, bien obscur, bien malheureux. Pourtant, je ne suis pas sans quelque vanité d'avoir fait moi-même ma destinée. Je ne l'ai dû qu'à ce que je portais au-dedans de moi lorsque j'ai passé ici. » Il écrivait, il osait écrire, cette phrase prodigieuse à Mme de Duras à qui, politiquement, il devait presque tout. Qui donc, sinon elle, avait arraché à Louis XVIII, à propos du célèbre factum *De Buonaparte et des Bourbons*, que Chateaubriand lança en 1814, les paroles fameuses : « Cette brochure m'a valu plus qu'une armée de cent mille hommes » ? Qui donc, avant que le roi, retour d'exil, ait mis

pied à terre, lui avait signalé l'article que son ami venait d'écrire sur l'*Arrivée à Compiègne* ? Qui donc, sinon Mme de Duras, entretenait continuellement le souverain des projets et des œuvres de l'auteur d'*Atala*, d'un article de lui aux *Débats* sur les funérailles de Mlle Raucourt, de ses *Réflexions politiques* ? Qui donc, sinon cette adorable « chère sœur », quand Louis XVIII oubliait délibérément le vicomte dans la distribution de postes, de faveurs, de missions et de prébendes, quand M. de Blacas invitait froidement Chateaubriand à émigrer au moment même où les émigrés rentraient en France, arracha à la protection de Talleyrand l'ambassade de Suède et, service inestimable, lui fit verser l'acompte de douze mille francs sur les appointements d'une mission qu'il n'avait pas remplie, le jour même où, l'empereur débarquant au golfe Juan, il devenait urgent pour Chateaubriand, plus impécunieux que jamais, de passer la frontière ? Qui donc le fit nommer — ce sont les lettres de l'ingrat lui-même qui en font foi — représentant de la France à Vérone ? Qui le hissa enfin aux Affaires étrangères ? Qui donc, pendant les Cent jours, à Gand, lui prodigua les conseils de la clairvoyance en l'orientant vers le Prince de Bénévent et en parlant au prince pour lui ? Qui encore, chaque jour, pendant la promenade du roi en carrosse ne cessait, stylé par la duchesse, d'entretenir de lui le souverain, si ce n'est le premier gentilhomme de la Chambre, duc de Duras ? Et cette persévérance avait valu à l'oublieux son premier ministère d'État ! Tels étaient, pêle-mêle, les services que Chateaubriand oubliait.

Il est vrai que dans les *Mémoires d'outre-tombe*,

Chateaubriand a fait effort pour que, lui disparu, on connût enfin, en partie, le rôle exact que son amie avait joué dans l'éclat de sa destinée. Mais en quels termes le fait-il ! Il est ainsi bâti que l'hommage qu'il veut rendre à la plus dévouée, à la plus noble, à la meilleure des créatures, tourne encore à sa gloire... « Mme de Duras était ambitieuse pour moi. Elle seule a connu d'abord ce que je pouvais valoir en politique ; elle s'est toujours désolée de l'envie et de l'aveuglement qui m'écartaient des Conseils du Roi ; mais elle se désolait encore bien davantage des obstacles que mon caractère apportait à ma fortune ; elle me grondait, elle me voulait corriger de mon insouciance, de ma franchise, de mes naïvetés et me faire prendre des habitudes de courtisanerie qu'elle-même ne pouvait souffrir. Rien ne porte plus à l'attachement et à la reconnaissance que de se sentir sous le patronage d'une amitié supérieure qui, en vertu de son ascendant sur la société, fait passer vos défauts pour des qualités, vos imperfections pour un charme. » Sans doute, le mot de « patronage » y est quoiqu'il ait dû coûter à la plume altière de l'orgueilleux gentilhomme. Mais comme il est présenté, entouré, encadré par de subtiles touches pour ne pas déparer le tableau que Chateaubriand peignait de lui !

Mme de Duras d'ailleurs, loin de souffrir de cet égotisme exaspéré, seule peut-être parmi ses contemporaines et même parmi la postérité, a compris la magnificence de cet orgueil par qui son héros aspirait à s'élever au-dessus de sa condition humaine. Loin de le calmer, elle l'exaspérait à plaisir. Quel effet, on le devine, pouvait faire sur un homme de cette trempe les lignes qu'elle lui écrivait à Berlin :

« Je me sens bien plus en disposition de causer avec vous à cœur ouvert en votre absence qu'en votre présence. Quand je vous vois cela me distrait. Et puis j'ai peur que ce que je vous dis ne vous plaise pas. Je ne vous vois pas bâiller, me faire cette mine renfrognée qui m'épouvante, ni faire de grandes promenades dans ma chambre. Et pourtant, ce sont les bons jours. » On découvre dans cette phrase que l'intimité n'était pas toujours des plus charmantes et que parfois le promeneur morose et terrifiant de la grande salle de Combourg revivait dans son fils. Mais qu'importait à Mme de Duras envoûtée par un charme que nous ne pouvons que supposer et qui avait vraiment hurlé de souffrance quand, grâce à elle encore qui s'était sacrifiée, le vicomte était parti pour la capitale prussienne !

Elle avait d'autant plus de mérite à faire fumer en encens aux pieds du grand homme cette amitié exaltée qu'elle avait percé à jour son caractère, sa vraie nature et qu'elle le connaissait mieux qu'aucune de ses autres maîtresses. Nous avons vu qu'elle ne se gênait pas pour lui dire ses vérités. Il essayait parfois de tourner ses reproches loyaux, ses critiques sincères et, souvent, ses indignations véhémentes, en plaisanteries : « ... Vous radotez... ne me grondez plus... ne recommencez pas vos tracasseries... votre billet était un chef-d'œuvre de déraison et d'injustice... » Sous leurs phrases de gens bien élevés, ils s'envoyaient même des choses plus aigres encore. Il minaudait, à moitié rancunier, après une de ses révoltes : « Vous écrivez les choses les plus injustes tout rondement et sans vous en apercevoir. Il faut vous aimer comme vous êtes... N'espérez pas quand vous m'avez grondé, que je

puisse vous écrire immédiatement de bonnes et longues lettres comme vous le voudriez. Ce mouvement dure ; il faut quelque temps pour me remettre. »

Il se promène dans son cabinet les mains au dos, repris par la paternelle manie ambulatoire. Assurément, il ne porte plus la tenue de forban somptueux dans laquelle il s'est avancé au devant du roi à son retour à Paris, ni le grand sabre turc accroché à un cordon de soie rouge passé en bandoulière. Mais une chevelure à peine assagie, un front plus olympien que jamais, un nez et un menton qui se font chaque jour plus aristocrates émergent du haut col raide de sa redingote, à revers et à collet doublés de velours. La cuisse, le mollet qui sont beaux, se tendent dans le drap gris perle d'un pantalon demi-collant et à sous-pied. Il grogne : il est maussade, Il sourit : il est moqueur. Il soupire : il est désespéré. Il halète : il souffle en lui un ouragan de désirs, d'ambitions, de regrets, d'efforts, de tristesses, de rages, de passions... Il se frotte les mains : il a aiguisé à l'adresse de Mme de Duras une de ses lettres où le lyrisme le plus magnifique enveloppe si bien sa mauvaise humeur, son amertume, ses soucis et ses déceptions qu'elles transportent au loin son charme irrésistible et qu'on les pleure autant qu'on les lit, mais qu'on les pleure à genoux.

D'ailleurs cette pauvre femme, déjà si torturée à maintenir son cœur dans les limites de l'amitié, sent bien qu'autour de son fraternel héros s'agite tout un harem libéré de ses scrupules à elle et qui triomphe d'elle. Elle se lasse à espérer une phrase, une seule, qui ne soit pas un cri d'ambition, une tactique politique, une manœuvre diplomatique.

Les yeux fixés sur son grand destin, son René combat toujours en écrivant au lieu d'aimer. Il n'est plus que cerveau et désirs. Et dans ce cerveau elle sait bien que s'agitent les futures batailles contre les idées et les hommes qui lui sont chers — le libéralisme et Villèle — que se construit cette guerre d'Espagne qu'elle abomine, que se fortifie cet esprit « ultra, » vers lequel, avec sa patience d'ange et son obstination, Mme de Chateaubriand entraîne irrésistiblement son mari. Et dans ces désirs, qu'elle lui a interdit de lui dédier, c'est encore Nathalie de Noailles, c'est déjà Mme de Castellane qui passent, données et ardentes ; c'est cette équivoque et inquiétante Mme Bail qu'il a installée chez lui à journées faites, qu'il y maintient encore que sa femme l'ait en exécration, qui s'y occupe de mille détails intimes, à l'ordinaire réservés à l'épouse, qui entre dans son cabinet à toute heure et quand il est fermé à tout le monde, même à la maîtresse du logis. C'est enfin Mme Récamier à qui il a été présenté bien des années auparavant par Lamoignon, qu'il a revue une ou deux fois et qu'il retrouvera en novembre 1817 à propos de la vente de la Vallée aux Loups et qu'il va se mettre bientôt et brusquement à aimer.

Ah ! Mme de Duras souffre : « Vous ne savez pas ce que c'est que l'amitié ; et puisque je ne vous l'ai pas appris vous ne le saurez jamais... si j'avais un peu de fierté, c'en serait fait de notre amitié ; mais aimer sincèrement donne les vices et les vertus de l'esclavage... »

Et lui ne songe qu'à Vérone, qu'au Congrès qui doit asseoir sa fortune politique. Il répond durement : « Depuis que vous êtes sûre que M. de

Ranzau ira au Congrès sans moi, vous n'avez pas pris plus de souci de mon affaire que du grand Turc. Vous avez mis huit jours à parler à Villèle sur une demande de la dernière importance. Qu'importe après tout ! » Elle est sur le point de s'effondrer : « Je suis découragée, je vous l'avoue; et puisque je ne vous parais pas une amie dévouée, il faut que je renonce à ce métier qui m'a très mal réussi. »

Peut-être Mme de Duras eût-elle trouvé une douceur à constater que la correspondance avec cette Mme Récamier dont elle était si noblement jalouse, était, elle aussi, imprégnée avant tout autre chose de ce dégoût inépuisable des hommes et des choses, de cet égoïsme sans limite, de cette fiévreuse ambition du pouvoir, de cette même et obsédante préoccupation de Vérone. Qui sait pourtant ? Peut-être aurait-elle encore malgré tout réclamé pour elle seule les souffrances venues de lui ? « Quand je sens tant de sincérité, tant de dévouement dans mon cœur pour vous, que je pense que depuis quinze ans, je préfère ce qui est à vous à ce qui est à moi, que vos intérêts et vos affaires passent mille fois avant les miennes et cela tout naturellement sans que j'y aie le moindre mérite, et que je pense que vous ne feriez pas le plus léger sacrifice pour moi, je m'indigne contre moi-même de ma folie... Il n'y a pas une ligne de vos lettres qui ne me dise : « Je vous cache quelque chose ». Je vous connais comme moi-même et tout vous est possible hors de me tromper. » Ce que Chateaubriand cachait, nous l'allons voir bientôt. Il avait toutes les mauvaises raisons du monde pour accumuler ces « cachotteries » que sa « sœur » passionnée lui reprochait si amèrement et dont elle a tant souffert.

Pauline de Beaumont était morte à temps et Mme de Duras était entrée dans l'existence de l'écrivain au plus mauvais moment pour son bonheur. D'abord il allait débuter dans cette vie politique qui devait l'accaparer tout entier et qui ne favorise jamais l'intimité. Elle se mit à l'adorer au moment précis où, obsédé par une ambition qui, partout, dans ses conversations et dans ses lettres, dévore jusqu'aux sentiments, il se prodigue aux réunions, dans les salons qui font les ministres, dans les partis. De plus, ses ambassades l'éloignent souvent de ses amies. C'est d'ailleurs, sans qu'elles appréciant exactement cette trêve, un repos pour elles, car la passion politique déchaîne en lui des ouragans terribles et ses visées longtemps déçues, des mépris homériques. Les meilleures, dont Mme de Duras, en sont éclaboussées. Quand tout ne plie pas devant son essor prédestiné, il ne connaît plus ni affection, ni tendresse, ni même désirs. Il éclate comme une tempête et déverse sur quiconque l'approche des torrents de colère et de sarcasmes. Se doute-t-il qu'à ces moments-là, il apparaît comme un géant magnifique isolé au-dessus de l'humanité ? Les originalités de son caractère s'accentuent dans les complications publiques et privées, qu'il déchaîne lui-même la plupart du temps, s'exaspèrent dans l'atmosphère de maladie et de pauvreté qu'il respire pendant la plus grande partie de sa liaison sentimentale avec Mme de Duras : sa femme est sérieusement atteinte à plusieurs reprises, entre autres par une rougeole mal soignée ; lui-même, épuisé et dévoré d'amour, d'intrigues, d'orgueil, d'élans brisés, de mépris, de mélancolie, du désespoir de n'être pas un dieu, vomissant sa bile et ses billets

doux, remâchant les souffrances de son génie et l'énervement des grandes choses que l'envie et les préventions royales l'empêchent d'accomplir, il est souvent cloué chez lui, malade, couvert de sangsues, demi-aveugle, avec un rhumatisme dans la poitrine. Enfin, il se casse à moitié la jambe au moment où il faudrait qu'il agît.

Quant à la misère !... elle est son état normal, depuis les mois où, à la cavalière et sans tarder, il a liquidé le modique héritage de son père ! Il est vraiment, à certains moments, aux abois. Il en est réduit à fournir en tout et pour tout à Frédéric, le fils de son frère fusillé par Napoléon à Grenelle, une pension mensuelle de... 63 francs. C'est péniblement aussi qu'il paye la demi-pension d'un jeune Anglais, le fils de Mme Fallon, qu'il entretient à Amiens. Le jeune homme a dix-sept ans... et dix-sept années auparavant, exactement, Chateaubriand était en Angleterre... A Mme Bail, qu'il aurait toutes raisons de combler, il fait remettre par Le Moine... 100 francs ! A une autre femme, en revanche, il accorde tout ce qu'elle demande. Il est vrai qu'elle détient peut-être des confidences et qu'il redoute une trahison. Ces pensions qu'il sert religieusement, ces dons qu'il distribue sans sourciller, proclament la générosité de ce profond égoïste qui veut que personne autour de lui ne souffre de sa propre misère : contradiction et complexité de cette innombrable nature ! Il y a tout dans Chateaubriand. Toutes les oppositions et toutes les versatilités. Il en est réduit à vendre (1817) cette Vallée aux Loups qu'il a achetée dix ans auparavant, sa joie, son asile et sa fierté. La vendre... après avoir échoué dans sa bizarre tentative de la mettre en loterie !

Réfugié à Montgraham — château hospitalier — il jure qu'il ne remettra plus les pieds dans cette Babylone de Paris, ruiné qu'il est, et tout à coup... il ne se tient plus de venir s'y rétablir. Dans quelles conditions ! Écoutez Mme de Chateaubriand qui se désole de retourner dans la capitale et qui donne une idée de l'état de leurs fonds : « Voilà le plaintif Le Moine qui m'écrit pour me dire qu'il ne peut pas trouver de maisons à moins de trois ou quatre mille francs. S'il faut en prendre une à ce prix et payer la voiture du pair du reste, nous irons dîner chez nos amis, et pour le vêtement, nous ferons ce que l'honnête Breton recommandait à sa fille qui lui demandait des chemises... » Le Moine découvre un appartement moins onéreux dans un hôtel, médiocre logis pour un homme de génie, pour un pair de France. Pour l'installation d'ailleurs, celui-ci plane superbement au-dessus des contingences, il abandonne audit Le Moine le soin de se débrouiller dans sa situation financière inextricable où les dettes nouvelles s'ajoutent à celles si vieilles qu'elles « avaient de la barbe ». C'est son affaire puisqu'il l'a nommé son « ministre des finances » et Mme de Chateaubriand son « gentilhomme de la Chambre ». Ministre des Finances d'un homme dont la maison a eu autrefois cette devise : « Je sème l'or », ce n'est pas une sinécure et tout le monde ne prête pas comme Mme de Duras, à fonds perdus. Lui, est accoutumé à sa pauvreté et décide de ne rien changer à sa somptuosité, de persévérer dans sa prodigalité. Il a pris une fois pour toutes la résolution d'être superbe, de se griser de richesses qu'il n'a pas, de se faire un destin en dehors des petitesses humaines. Il ne faut pas le croire sur parole quand il dit : « Je

suis gueux comme un rat... quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital, s'il y en a un je dors sur mes deux oreilles : le vivre et le couvert, en faut-il davantage ? » Il est plus sincère quand (*Mémoires d'outre-tombe*) il répond au roi qui lui demande à quelles conditions il se trouverait riche :

— Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard ce soir.

Ah ! ce diable de grand seigneur a le geste et le mot !... Il a aussi la chance de vivre en un temps — le dernier — où le panache est encore une fortune. Aucun roi ne se risquerait plus de nos jours à poser à personne la question ci-dessus. Il lui en coûterait trop cher. A cette époque on savait encore être magnifique, surtout quand on n'avait pas un sou. Tout va de pair et tout s'est en même temps rapetissé, enlaidi : le geste est mort. Aujourd'hui on envoie un « petit bleu » sec et bref à sa maîtresse... Où est le siècle où M. de Chateaubriand, ambassadeur du roi de France, commençait ainsi quelques-unes de ses immortelles missives : « Madame, j'apprends qu'un courrier spécial de M. de Talleyrand part dans une heure... » Quelle autre allure !

Il n'en est pas moins vrai que Mme de Duras supportait le contre-coup de ces grandioses vicissitudes de cœur, de santé, de politique et de fortune... Elle était envoûtée par ce grand charmeur au point de le soutenir, de le défendre à la cour — jusqu'à s'en trouver mal un jour — contre ses propres opinions. Elle trahissait son libéralisme au profit de René qui, malgré ses mystères et ses précau-

tions, l'abreuvait, en remerciements, de vingt déceptions sentimentales. Elle n'ignorait rien de ses divertissements passagers, de ses abdications devant une Mme Bail ; il lui avait bien fallu admettre que Mme Récamier s'installât à côté d'elle dans sa vie, qu'en sortant de chez elle il courût au 32 de la rue Basse-du-Rempart lire à Juliette ses pages frémissantes du plus beau lyrisme de toutes les époques et des plus belles harmonies de toutes les langues. Elle ne tarde pas à apprendre que fin août, commencement septembre, il a passé huit jours à Paris, du vendredi 29 août au vendredi 5 septembre exactement — alors qu'il ne lui en avoue que trois. Elle remarque bien qu'il a recommencé à jouer de toutes ses séductions qui ne sont plus pour elle, qu'il est en pleine action de conquête, qu'il affiche ces orages romantiques qui emportent les femmes après que sa mélancolie les a apitoyées, que les plus idéales mélodies sorties d'une plume ou de lèvres humaines les ont troublées. Comme elle l'a connu jadis quand, follement épris de Nathalie, il cherchait pourtant à la séduire, elle, il arbore son désespoir, sa grandeur, son immortalité et son génie, foyers de fièvre et d'amour. Que pourrait-elle faire pour le garder à elle, prisonnier de cette passion amicale à laquelle elle attribue ingénument les mêmes privilèges qu'à l'amour ? Il est aussi fidèle à son amie que cet inconstant peut l'être et le pis est que dans sa torture quotidienne, elle ne peut guère lui reprocher de la tromper puisqu'elle n'a sur lui aucun droit et qu'il n'a prononcé à son autel aucun vœu de chasteté. Ah ! ses rivales ont plus d'armes qu'elle-même avec les amours charnelles qu'elles prodiguent à ce héros orageux qui a tout

conçu, même la religion, sous l'aspect de la sensualité ! Les grands artistes et les grands lyriques ne sont jamais des chastes.

Pourtant, la sensibilité de l'écrivain entraînée à toutes les nuances, percevait bien, sans qu'il changeât sa manière, qu'il saccageait le plus beau des sentiments, le plus sublime des dévouements. Il n'avait pas d'autre raison que cette honte délicate de cacher à Mme de Duras des amours qu'il était, après tout, libre de poursuivre. Or il prenait plus de peine pour les dissimuler à son amie qu'à sa femme et celle-là se plaignait sans se lasser des mystères de son existence qui la faisaient plus souffrir que des aveux. Quel déchirement quand ses amies qui, connaissant la pureté de leur liaison, mais ignorant la jalousie qu'elle y apportait, lui parlaient des succès de René ou lui en écrivaient, quand Mme de La Tour du Pin l'entretenait de son « sérail » ou lui mandait : « ... Je rencontre ici des passions incroyables pour lui ; des femmes qui ne l'ont jamais vu et qui voudraient une relique de lui, une ligne, un mot de son écriture. » Mme de Duras s'usait lentement à cette affection.

Un drame éclate tout à coup en septembre 1817 qui, les frappant l'un et l'autre, faillit un instant les rapprocher. Nathalie de Noailles — celle que Chateaubriand ne craignait pas devant Mme de Duras même d'appeler « la mieux aimée » — devient folle. Mme de Duras l'annonce le 20 septembre à Mme Swetchine, une de ses intimes : « Je vous ai montré, chère amie, des lettres de ma pauvre amie ; vous avez admiré avec moi la supériorité de son esprit, l'élévation de ses sentiments et cette délicatesse, cette fierté blessée qui depuis longtemps

empoisonnait sa vie, car il n'y a pas de situation plus cruelle selon moi que de valoir mieux que sa conduite : On se juge avec tant de sévérité et pourtant l'abaissement est si pénible ! » Sans doute lorsqu'elle écrivait cette phrase, pensait-elle à elle-même et à son héroïque résistance. Mais elle pensait à elle-même aussi, hélas, malgré sa modestie, en continuant : « Et quand on a renié tout ce que la beauté, la grâce, l'esprit, l'élégance des manières peuvent inspirer d'admiration, qu'on a joui de cette admiration et qu'on sent qu'on vous la dispute, quelles affreuses réflexions ne doit-on pas faire ? Et puis, il faut joindre à cela des sentiments blessés ou point compris : enfin ce malaise d'un cœur mal avec lui-même et cependant trop haut pour exiger... » C'était sa propre histoire qu'elle venait de résumer avec quelle amertume et quelle clairvoyance !

Chateaubriand, qui avait appris la catastrophe dans laquelle il avait une si grande responsabilité, fut assommé. Il avait un cœur généreux, trop généreux, et une sensibilité trop prête à recevoir trop de tendresses. Il fut bouleversé d'une terreur, d'un effroi, comme toujours, égoïstes. Après Pauline de Beaumont, morte dans ses bras, après Lucile morte peut-être pour lui, Nathalie sombrait à cause de lui dans la démence. Il devait se demander avec un trouble effroyable si cette damnation romantique qu'il avait toujours prétendu répandre autour de lui, n'était pas une réalité ! « Ah ! mon Dieu ! la pauvre Nathalie ! Quelle fatalité me poursuit ! Ne vous ai-je pas dit que tout ce que j'avais aimé, connu, fréquenté était devenu fou ? Et moi je finirai par là. Il n'y a rien que je ne fisse ou que je ne donnasse pour voir Mouche heureuse. J'espère encore

que sa tête se remettra. Il peut se faire que ce ne soit qu'un dérangement passager. Pour tout le bonheur qu'elle m'a donné, je ne puis rien pour elle ! Chère sœur, c'est une déplorable impuissance que celle des amitiés humaines ! »

Sans prendre au pied de la lettre les appels à la folie apaisante et guérisseuse de la réalité qu'il poussa dans ses heures de détresse, il est certain qu'effrayé lui-même de la véhémence de ses passions, du paroxysme des tempêtes qu'il sentait gronder en lui et de la tension effroyable que ses désirs, ses haines, ses ambitions et ses amours infligeaient à son âme, il fut souvent hanté par cette idée de démence. Le naufrage de Nathalie s'ajoutait à l'obsession qu'il avait gardée d'un de ses camarades de régiment « atteint d'une fièvre cérébrale » et qu'il avait veillé. Et, dans la dépression que lui porta ce coup, quelle part de remords et quelle part d'orgueil ?

Mais il ne s'attarda pas dans ses réflexions. La politique l'appelait, de proches élections du « cinquième » à la Chambre des députés. Il s'y rua avec sa fougue ordinaire. Il avait encore un autre sujet d'oubli et de consolation : il s'était juré de faire capituler l'imprenable Juliette Récamier qui bientôt allait connaître, elle aussi, après avoir fait pleurer Mme de Duras, les angoisses de son terrible amour.

Mme de Duras était, dès cette époque, frappée à mort par les vicissitudes de cette affection. Vingt détails avivaient la jalousie de son amitié surexcitée. Ainsi, Chateaubriand avait fait entrer dans sa vie ce M. Le Moine dont nous avons déjà parlé et qui lui était devenu indispensable. Non seulement il gouvernait les finances compliquées et déplo-

rables du grand homme, mais il s'occupait de ses installations, il était initié à tous ces secrets amoureux que Mme de Duras devinait sans réussir à les pénétrer. Il administrait son existence et portait à leurs destinataires les billets confidentiels que le vicomte joignait à son courrier officiel et que « le ministre du trésor » était chargé de faire tenir, à l'insu de Mme de Chateaubriand et de Mme de Duras, à Mme Récamier... ou à d'autres moins illustres à l'insu de toutes les trois.

Comment ce Le Moine était-il devenu le vrai pivot de la vie d'un homme tel que Chateaubriand ? Il faut reconnaître qu'au milieu de ses embarras inextricables, de ses billets à ordre menaçants qui circulent et dont il ignore superbement le nombre et le montant, M. Le Moine fait des prodiges ! Devant l'échec de la loterie de la Vallée aux Loups, — hypothéquée pour cinquante mille francs — il se multiplie, essaye de trouver des acheteurs, des prêteurs pour une échéance de vingt-cinq mille francs qui approche et dont le « patron » n'a pas le premier sou ; il négocie avec une masse compacte de petits créanciers exigeants, bataille contre un nommé Nicolle qui présente une lettre de change de mille francs et discute avec le fisc qui réclame à Chateaubriand ses contributions arriérées, ses impositions de campagne et la part de l'emprunt forcé à laquelle il a été estimé. Il trouve des emprunts jusqu'à Pithiviers et persuade à Christian de Chateaubriand d'offrir ses biens en garantie de la somme souscrite par l'oncle prodigue. Comment Chateaubriand se serait-il passé d'un tel homme au moment même où il sentait se déchaîner contre son orgueilleuse gloire l'ouragan des détresses matérielles,

des déceptions sentimentales, de l'hostilité de son Souverain et de la malédiction des partis. Quelle coalition pour l'abattre, lui, le vicomte François-René de Chateaubriand !

Cet habile et indispensable Le Moine était l'ancien secrétaire de Montmorin, ministre de Louis XVI, père de Pauline de Beaumont, et c'est celle-ci, en mourant, qui l'avait légué à Chateaubriand. Il y avait donc entre eux deux une ombre et quelle ombre ! Celle de la femme de l'aurore, qui avait recueilli l'éveil de ce cœur, depuis lors dispersé, et ses plus jeunes battements. Le Moine, c'était plus qu'une force active, c'était un souvenir et Mme de Duras était femme, dans son exigeante affection, à être jalouse d'un fantôme. Il y a de ces nuances dans son roman *Ourika*, où sous le nom de Charles elle a peint son ami.

Mme de Duras n'est pas morte exclusivement de ses chagrins familiaux. Ceux-ci ont simplement achevé cet épuisement que son amour lui avait trop généreusement versé. Le 14 janvier — à Nice, deux jours avant sa mort — s'informant du laurier symbolique qu'elle lui avait fait parvenir à l'occasion de la nouvelle année — ce n'est pas à ses filles qu'elle pense, c'est à son grand ami : « Qu'il soit heureux ! Je ne serai plus là pour partager son bonheur ! Je ne le reverrai plus ici-bas. » Elle s'en allait bien de son orgueil, de ses caprices, de ses inconstances qu'elle n'avait même pas eu le droit — n'ayant été pour lui qu'une amie — de lui reprocher. Elle s'en allait brûlée aussi par la passion qu'elle avait mise à servir son ambition ; dévorée enfin par ce mal du siècle qu'en fils de Rousseau il avait inventé et qu'elle avait respiré dans ses mélancolies, sur ses

jabots, autour de sa tête tumultueuse et dans son lyrisme désolé. Elle mourait victime de cette magnifique apostrophe qu'elle avait lue et relue mille fois : « Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux, tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ce fut évidemment dans le salon de Mme de Duras, plus qu'à la Vallée aux Loups, que Chateaubriand, au moment où l'Empire craquait de toutes parts, devint le centre du royalisme. Sa renommée, ses relations, ses opinions, son attitude depuis quelques années, ses alliances, son génie, tout le désignait pour être le chef des dirigeants du lendemain, l'Homme de la Restauration qu'on sentait arriver. Il était incontestablement un drapeau. Ce fut Mme de Duras qui sonna au ralliement. Dès lors, c'est vers lui qu'on dirige les confidences, les renseignements, les révélations, les projets ; c'est à lui que viennent les esprits indépendants qui osent encore, sous l'Empire, penser ; c'est à lui que les hauts fonctionnaires qui constatent de plus près les folies du pouvoir, Joubert, Fontanes, Pasquier, Clausel et d'autres, confient leurs appréhensions ; autour de lui on discute, on prévoit, et Chateaubriand prend souvent la parole, improvisant des invectives, des critiques politiques, dénonçant des fautes, des crimes, bâtissant des gouvernements.

C'est de ces réunions, et de ces harangues intimes qu'est sortie la fameuse, la fulgurante brochure qui contribua certainement à renverser l'Empire : *De Buonaparte et des Bourbons*. Elle ne fut d'abord connue que de quelques initiés. Mais négligemment et avec un magnifique dédain du danger, Chateau-

briand laissait traîner partout son manuscrit. Sa femme, tremblant qu'il ne passât dans les mains de la police et ne conduisît son mari devant le peloton de la plaine de Grenelle, le cachait dans son corsage quand elle sortait.

On était à quelques jours de la bataille de Leipzig. Vraiment le Destin qu'il a tant insulté, gâtait l'écrivain : l'empire contre lequel il avait pris une position telle qu'il n'en pouvait plus attendre aucun envol de sa personnalité, s'écroulait au moment même où il cherchait autour de lui par quoi de grave, de grand, d'éblouissant il pourrait remplacer la jeunesse qui le quittait et les lettres dont il n'avait plus à attendre d'ivresses nouvelles. Napoléon le gênait. Le bouleversement politique imminent lui apportait la plus inespérée des bonnes fortunes : une doctrine qui jusque là avait été assez flottante, une opinion, jusqu'à ce jour des plus brumeuses. Il ne faut pas s'y tromper. Bien qu'il ait exécuté tous les gestes, prononcé toutes les paroles du plus pur royalisme, Chateaubriand n'avait été, ne sera jamais qu'un anarchiste foncier. En pleine émigration, il disait de Chamfort : « Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. » Et à la fin de sa carrière, il osera écrire : « Notre cœur n'a jamais beaucoup battu pour les rois. » Ce qu'il a pu mettre entre ces deux professions de foi, notamment dans les *Mémoires*, n'est qu'une tentative, postérieure aux faits et à ses actes, pour draper sa vie dans la majesté d'une conviction et d'une unité. Son légitimisme est fondé en somme sur des vues assez simples : la haine de la Révolution dont il a tant souffert, la mépris du

peuple, le besoin de tradition, l'intérêt de sa carrière aussi, qui ne pouvait évoluer vers les plus hautes charges en régime populaire. C'est l'amalgame de ces sentiments, de ces idées, de ces instincts, de ces souvenirs qui forment en lui ce qu'il a appelé souvent « l'honneur » tel qu'il le concevait. Il faut reconnaître qu'il a mis à accepter ses lois un noble courage, une indéniable grandeur. Mais ceci dit, on reste surpris qu'il ait été l'adversaire acharné, méprisant et persévérant aussi bien de cette Liberté qu'il a toujours prétendu servir dans le cadre de la monarchie que de la monarchie elle-même dans la pratique et dans les hommes. On sourit un peu quand on voit de quelle façon le chef des « ultras » qu'il est, conçoit et propose la Liberté. Il ne suffit pas à la postérité qu'il ait, en cette période, jeté des coups d'yeux aux libéraux et avivé pour eux ses coquetteries. Ce n'est pas l'homme de la guerre d'Espagne, destinée à ligoter la péninsule dans le plus dur des absolutismes, qui peut se réclamer de la Liberté ! Il est vrai qu'au même moment presque, il préparait ardemment la chute de la légitimité dont il est le grand responsable. Il est vrai encore que sous la Monarchie de Juillet, il n'avait de main tendue que pour les républicains, pour Carrel et pour Béranger.

Il s'était cherché pendant la première période de son existence dans la poésie, dans l'histoire, dans le roman, dans les voyages, et dans l'amour. A partir de 1814, il se cherche dans la politique. Il ne s'est trouvé en fin de compte que dans les *Mémoires* mais avec le désespoir tragique de rencontrer une autre figure et une autre âme que les siennes. Et trop tard ! Peut-être, cet homme qui a connu toutes les gloires, tous les honneurs, toutes les tendresses, toutes les

émotions de la création artistique et toutes les ivresses du pouvoir, n'a-t-il pas eu tout à fait tort de pleurer sur sa destinée manquée.

Dans ces conditions, la politique de Chateaubriand est empreinte, on le pense bien, plus que du sens et de la logique des réalités, de son génie et surtout de son caractère. De là cette incohérence apparente et opportuniste que nous allons constater. De là surtout son antagonisme continuel avec les ministres tenus d'agir suivant des nécessités prosaïques et avec le souverain. Arrivé au pouvoir, il est le premier des hommes d'État qui aient tenté d'établir leur ligne de conduite non sur un programme et pour faire triompher un système politique, mais sur des principes moraux en vue de fins morales, hors de tout réalisme. Par là, il annonce les hommes de 1848, et Lamartine en particulier. Ainsi le vrai but de la guerre d'Espagne fut-il de défendre et de rétablir le prestige de l'idée monarchique. C'est une conception neuve. Et malgré son traditionalisme qui l'a poussé à prendre position pour le droit divin contre le suffrage jusqu'aux environs de 1845, c'est une conception qu'eussent désavouée tous les grands ministres des siècles passés, tous les grands rois, que désavouèrent en fait les principaux ministres, ses collègues, et son Souverain lui-même, mieux adaptés que lui aux temps nouveaux, ou moins visionnaires. Il se trompe totalement quand, dans le XXIV^e^ chant des *Martyrs*, dans son discours de réception à l'Académie, dans le dernier chapitre de la *Monarchie selon la Charte*, dans les *Réflexions* qu'il publiait en décembre 1814 en réponse à un libelle de Carnot, il jette à la muse un suprême et magnifique adieu,

pensant entrer désormais d'un pas ferme et d'un cœur revenu du rêve dans le monde des choses humaines et terrestres. C'est encore, c'est toujours le Chateaubriand du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs* et de l'*Itinéraire* qui descend dans l'arène et qui, témoin pour la deuxième fois de l'écroulement d'un monde et d'une société, décide de ne plus en être le témoin inactif et inutile. Ce sont des conceptions lyriques qu'il apporte à la politique et c'est avec une énergie de poète qu'il va affronter l'action. Mais c'est peu, pour reconstruire la société et le monde nouveaux, que de faire tenir son programme dans ces deux mots : honneur et liberté, surtout quand on verse dans ces syllabes un sens bien spécial. Ces deux mots sont à peu près aux antipodes de la devise réaliste des grands meneurs de peuples. C'est le cri de guerre d'un écrivain et d'un chevalier. La meilleure preuve qu'il reste poète envers et contre tous — contre lui-même — au milieu des formidables événements qu'il brûle de prendre en main, c'est le prix qu'il attache à sa surprenante brochure *De Buonaparte*, passionnée, haineuse, magnifique, mais impolitique au premier chef. Quand il se plaindra que Louis XVIII écarte systématiquement tout ce qui est profondément et sincèrement monarchiste et légitimiste, c'est qu'avec beaucoup de finesse, le Roi avait mieux compris que lui qu'il ne règnerait qu'à deux conditions : ne pas donner à la nation le sentiment que la Restauration renouait purement et simplement 1814 à 1789 — sans tenir compte des vingt-cinq ans écoulés — et respecter le souvenir de la grande idole effondrée qui, même à terre, restait l'orgueil et l'enthousiasme de la France. La situation était déjà assez délicate

d'avoir été ramené au Louvre dans les fourgons de l'étranger sans que les enthousiastes s'appliquassent à la compliquer.

Dans les *Mémoires*, Chateaubriand découvrant après coup ses erreurs psychologiques et l'impopularité qu'elles risquaient de lui faire encourir, a bien pu apporter à Napoléon un éclatant et tardif hommage, regretter l'invasion étrangère, pleurer le drapeau tricolore... En 1814 il piétine l'Empereur vaincu, il écrit : « Et quel Français aussi pourrait oublier ce qu'il doit au prince régent d'Angleterre, au noble peuple qui a tant contribué à nous affranchir ?... Nous sommes trop sensibles à la gloire pour ne pas admirer ce lord Wellington, qui retrace d'une manière si frappante les vertus et les talents de notre Turenne. » Et il ajoute : « ... Où sont les Princes ? Viennent-ils ? Ah ! si l'on voyait un drapeau blanc ! »

Paris capitule le 31 mars. Le 5 avril Chateaubriand éclate littéralement dans le gâchis politique en lançant cette fameuse brochure longtemps couvée, remaniée, et attendue : *De Buonaparte et des Bourbons*. Napoléon n'était pas encore officiellement détrôné. Il put lire à Fontainebleau l'apostrophe sanglante de son vieil adversaire auquel il avait témoigné une persistante mansuétude.

L'œuvre, sur le moment, fit du bruit. Louis XVIII n'eut pas tort de déclarer qu'elle lui avait valu une armée. Sa seule habileté fut de contribuer, ce qui était pour le Prince incontestablement précieux, à substituer dans l'esprit du public la belle légende des siècles de la royauté à la légende des années de gloire que venait d'emporter la défaite : « Dès le début de ma carrière politique, je devins

populaire dans la foule, écrira-t-il, mais dès lors aussi je manquai ma fortune auprès des hommes puissants... » Chateaubriand estimait que cette heureuse entrée en scène fournissait un atout de plus à son ambition. Chef et centre de l'opposition sous l'Empire, gloire européenne, grand historien et grand catholique, auteur de ces pages qui saluaient de façon si opportune le retour en France des souverains historiques, à qui d'autre qu'à lui pouvait-on remettre les destinées de la France et de la monarchie? A Talleyrand ? Tout le monde se méfiait de lui qui avait déjà trahi deux régimes et dont les collusions avec la coalition étaient trop publiques et trop flagrantes. Tous et tout le désignaient, lui, Chateaubriand. Il attendait qu'on l'appelât.

Le 12 avril, précédant le Roi, le comte d'Artois arrive en qualité de lieutenant-général du royaume. Une troupe de gentilshommes à cheval se porte à sa rencontre. Chateaubriand en fait partie, vêtu extraordinairement, comme nous l'avons vu. On le présente au frère du roi. En hâte on avait fait lire au prince *De Buonaparte*, pour qu'il connût au moins quelques pages de ce partisan fameux.

Le 28 avril, Louis XVIII est reçu à Compiègne par le duc de Duras. Chateaubriand attend plus que jamais. Le mari de sa grande amie est aussi puissant à la nouvelle cour que le favori lui-même, M. de Blacas : le sort ne peut plus le trahir. Mais déjà il s'impatiente. Non seulement, il ne reçoit pas l'invitation qu'il espère, mais on ne parle presque pas de lui. Les nouveaux maîtres, paraît-il, n'ont même pas lu *Le Génie du Christianisme*. Il ne jouit plus à la cour ni dans le public, accaparé par les extraordinaires événements, de la popularité ni de l'at-

tention qu'on lui accordait sous l'Empire. Ah ! que voilà bien toujours l'auteur, le poète, avide avant tout de gloire, de gestes, d'attitudes, de bruit ! Un homme d'État véritable est moins pressé et s'occupe peu que le souverain ait ou non lu ses livres. Il vise à des réalités plus solides et moins vaniteuses. Il travaille patiemment. Il n'attend pas son heure, il la prépare.

Chateaubriand trépigne. On distribue à flots charges et honneurs. Et on l'oublie, lui, un des artisans du retour ! Il s'agite et il grince. Il accuse Louis XVIII d'être jaloux de lui !

Au vrai, Louis XVIII ni son entourage ne l'aimaient. On craignait son caractère, son orgueil, sa célébrité. On savait que s'il entrait à la cour, il y accaparerait tout, qu'on n'entendrait plus que lui, qu'il assènerait à ceux qui barreraient la route à son ambition et à son orgueil ces phrases d'autant plus terribles qu'elles étaient plus magnifiques.

Quant à lui, trois mois après y être bruyamment apparu, il est déjà las de la politique. Il aspire, ou fait semblant d'aspirer, à se retirer sur les bords du lac de Genève qu'il a toujours rêvé d'habiter. Mais Mme de Duras exige — doucement, comme elle savait le faire — qu'il reste sur la brèche. Elle l'admire, elle l'aime, elle a foi en lui, elle veut, contre elle-même, contre son propre bonheur, le conduire aux plus hauts sommets. Elle travaille obstinément ; elle assiège M. de Blacas, réclamant comme un dû une place digne de son ami. Blacas refuse tout :

— Mais enfin, s'écrie-t-elle, il faudra donc que M. de Chateaubriand émigre quand les émigrés reviennent, car il n'a pas les moyens de vivre noblement en France....

— Qu'il parte.!

Voilà où on en était à son égard auprès du roi.

Talleyrand, ministre des affaires étrangères, se montre plus équitable. Il ne reste que deux ambassades à pourvoir : la Suède et la Turquie. Il donne la Suède. Mince, bien mince compensation et qui n'était pas certainement à la mesure du vicomte. Mais comme aussitôt il grandit, il magnifie, il exalte cette humble mission de toute la force de son imagination puissante et hardie, avec cette faculté prodigieuse de créer des chimères auxquelles il est loin d'avoir dit adieu, comme il le croit. Quelle rumeur a pu parvenir jusqu'à lui ? Sur quoi brode-t-il ? On ne sait. Mais écoutez-le : « Louis XVIII, déjà fatigué de mon bruit, était heureux de faire présent de moi à son frère Bernadotte. Celui-ci ne se figurait-il pas qu'on m'envoyait à Stockholm pour le détrôner ! Eh ! bon Dieu, princes de la terre, je ne détrône personne ; gardez vos couronnes, si vous pouvez, et surtout ne me les donnez pas, car je n'en veux mie. » Personne ne lui en offrait une, bien entendu.

Il était nommé, mais il ne partait pas. Son bon ange travaillait pour lui auprès du roi. Elle faisait valoir ses articles devant le trône, celui du 4 octobre, aux *Débats*, celui du 18 février 1815 où Chateaubriand, sentant que la moindre fissure dans la doctrine monarchique-chrétienne constituerait un danger, approuvait le curé de Saint-Roch d'avoir interdit l'entrée de son église au cercueil de Mlle Raucourt. Surtout Mme de Duras parvenait à apporter au roi les épreuves des *Réflexions politiques*. Ce qui faisait dire au souverain quand elles parurent : « J'y suis pour quelque chose. » Néanmoins, on ne

se gênait pas parmi les modérés du royalisme, malgré l'intéressante théorie de la charte et de la monarchie constitutionnelle que Chateaubriand formulait dans cette brochure, d'en critiquer les violences et le ton acerbe. Ce ton aliénait à la Restauration une partie de l'opinion et provoquait l'autre. Malgré cela, grâce au travail dévoué et persévérant de la duchesse, on parlait maintenant dans le cercle de la Cour de ce Chateaubriand honni et détesté quelques semaines auparavant, tantôt pour la grande Chancellerie de la Légion d'honneur, tantôt pour le Secrétariat d'État, et même pour un ministère en remplacement de M. de Montesquiou.

Lui renaît, se pavane, ne pense plus qu'il aurait dû « mourir le jour de l'entrée du roi à Paris ». Moins désabusé qu'il ne voulait bien le dire quelques jours auparavant, il espère tout, maintenant, et brosse des portraits magnifiques de la majesté de Louis XVIII.

Mais soudain, un jour de mars 1815, une ombre surgit sur la plage du golfe Juan... un coup d'aile frissonne sur la France et éparpille jusqu'à Gand le roi et la société royale : l'empereur, que Ney, le brave des braves, a rallié avec l'armée, marche sur Paris. En hâte, Mme de Duras tente de faire octroyer à son protégé une mission à Vienne qui l'eût rapproché de Talleyrand, l'arbitre de la situation nouvelle. Mais le temps presse, elle ne parvient qu'à lui faire passer par Clausel de Cousergue douze mille francs à valoir sur ses appointements d'ambassadeur.

Et Chateaubriand prend la route d'un nouvel exil, non sans avoir soutenu qu'il répondait de tout

y compris de l'arrestation de Napoléon, si on ne se sauvait pas et si on le nommait ministre de l'Intérieur.

On le nomma... mais à Gand, c'est-à-dire qu'il fut ministre d'un roi sans royaume et sans ministère, après avoir avec sa femme erré assez désemparé de Tournay à Bruxelles. Ce fut M. de Blacas qui, sur l'ordre du roi, tenu sans cesse en haleine par Mme de Duras, dut faire entrer au Conseil son ennemi intime, après qu'ils eurent tous deux échangé de perfides politesses. Mais M. de Blacas, universellement détesté et attaqué, tenait malgré tout la faveur du roi et Chateaubriand, tout en jouant le rôle de ministre de l'Intérieur, n'en obtenait pas le titre.

Découragé une fois de plus et las, inquiet de la santé de sa femme à qui les « madames » infligent à la fin une grave maladie nerveuse à apparences tuberculeuses, le grand homme n'a plus qu'une idée : se rapprocher de Talleyrand qui, de son côté, a de l'estime pour lui. Mme de Duras travaille dans ce sens. Peut-être est-ce le prince de Bénévent qui ménage au vicomte cette « retraite et une existence honorable en Autriche » dont celui-ci parle à Frisell.

Mais son amie veillait, le stimulait, s'acharnait à faire sa fortune. « Mme de Duras était ambitieuse pour moi : elle seule a connu d'abord ce que je pouvais valoir en politique ; elle s'est toujours désolée de l'envie et de l'aveuglement qui m'écartaient des Conseils du Roi ; mais elle se désolait encore bien davantage des obstacles que mon caractère apportait à ma fortune... »

La vie d'exil n'était pas si terrible ni si ardemment occupée qu'elle ne lui laissât le loisir d'aller

promener ses rêves éternels — a-t-il vraiment renoncé aux chimères ? — dans l'enclos du béguinage et d'organiser des parties avec quelques personnages à la guinguette du Poisson Blanc. Par ailleurs, il lisait des rapports au Conseil du Roi et surveillait la publication du *Moniteur royaliste* devenu *Journal universel*. Par dérision, le journal de Fouché, l'*Indépendant* appelait cette feuille le *Moniteur Chateaubriand*. Elle ne l'occupait pas beaucoup. Dans ses vingt numéros il ne publia que trois de ses rapports : le 12 mai, Rapport sur l'état de la France fait au roi en son conseil ; le 20 mai, Rapport pour motiver une ordonnance comminatoire de Louis XVIII contre les fonctionnaires qui exécuteront un décret de Napoléon et pour la confiscation des biens des Français qui continueront à servir Napoléon (9 mai). Le 2 juin, Rapport sur le dernier procès-verbal rendu public au congrès de Vienne.

Il passe encore le temps avec la duchesse de Levis et à manifester à la marquise de La Tour du Pin, qui a parlé jadis énergiquement contre lui, son aversion. « Je ne suis pas vindicatif, dira-t-il, mais je suis rancunier. »

Tout cela ne l'aurait pas empêché, s'il l'avait bien voulu, d'accompagner M^me^ de Duras qui le lui demandait auprès de sa mère mourante à Bruxelles. Pourquoi lui refuse-t-il cette preuve d'amitié ?

A ce moment sa politique se fait plus modérée, plus raisonnable, plus tempérée qu'elle ne sera jamais. Elle consiste uniquement, car il sent rôder un homme et un danger dans l'ombre, à pousser Talleyrand, alors à Vienne, à la première place. Et

d'ailleurs, où mènent toutes ces intrigues ? Napoléon a stupéfié ses adversaires par sa campagne de France. Wellington est loin d'être certain de la victoire définitive. Y aura-t-il jamais encore un roi ? Des ministres ? Une seconde Restauration ?

Le 18 juin, vers midi, il sort de Gand par la porte de Bruxelles. Il marche dans la campagne, mêlant ses méditations sur mille sujets ardents à la lecture des *Commentaires de César*. Un roulement lointain passe sur les champs, se répercute, se tait puis recommence. Est-ce un orage qui s'anonnce ? Dans le silence revenu « le cri d'une poule d'eau dans les joncs et le son d'une horloge de village... » Puis le grondement reprend. Appuyé au tronc d'un peuplier, Chateaubriand reconnaît soudain le son du canon... « Un vent du sud s'étant élevé, m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos du pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo ! Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée... »

Napoléon a définitivement perdu la dernière partie. Pozzo di Borgo qui, à Paris, constatait que la carence du pouvoir ne signifiait plus comme en 1814 le retour inévitable des rois, fit mander à Louis XVIII qu'il eût à se hâter s'il voulait régner. Mais arrêté à Mons, celui-ci avait des dispositions et des décisions à prendre : il savait bien qu'il serait balayé sans tarder s'il rentrait avec M. de Blacas, protagoniste de la réaction, des méthodes et des conceptions d'avant-Révolution. Il hési-

tait pourtant à se séparer de ce favori tendrement aimé tout en faisant offrir en sous-main à Chateaubriand le ministère de la maison du Roi. Celui-ci ne souhaitait que cette charge qui était importante. Pourtant, par habileté, pour se faire désirer, il ne rejoignait pas la cour et, par l'intermédiaire de Mme de Duras, s'obstinait à travailler à la nomination de Talleyrand. Quel coup de maître si le prince de Bénévent allait lui devoir le ministère, pensait-il un peu naïvement, étant donné les faibles dispositions de Talleyrand à la reconnaissance ! Pourtant, son orgueil se cabrait quand il recevait de son alliée de tendres conseils... qu'il ne suivait pas. Entre ces deux hommes, l'accord politique momentané n'arrivait pas à effacer l'inimitié. Talleyrand méditait déjà d'empêcher le vicomte de devenir à Paris ministre de l'Intérieur. Le prince arriva un matin à Mons, à bride abattue. Le premier jour il ne fut pas reçu par Louis XVIII. Son entourage, l'abbé Louis, M. de Ricé, M. de Jancourt lui conseillaient anxieusement d'agir en toute hâte, les heures étant comptées et graves. — « Je ne suis pas pressé, répondit-il avec hauteur, il sera temps demain. » Le lendemain, en effet, le roi le faisait appeler en toute hâte. Chateaubriand respira car il avait joué sur lui. Mais il n'avait pas prévu la scène terrible qui allait mettre aux prises le roi et le prince. Ce fut Mme de Duras qui les réconcilia.

On se mit en route vers Paris. A Gonnesse, Chateaubriand laisse sa femme au milieu de la grande route et entre à la mairie où le roi tient conseil. Il frémit en entendant prononcer pour la première fois un nom méprisé de toute l'Europe, celui d'un homme qui, après avoir renié sa religion, voté la

mort de Louis XVI, trahi la Révolution, livré l'empereur, poignardé dans le dos la première Restauration, abandonné le vaincu de Waterloo, venait de faire savoir qu'il était prêt pour une nouvelle apostasie et qu'il accepterait le ministère : Fouché. Talleyrand et lui se détestaient et se méprisaient, mais ils étaient l'un et l'autre assez maîtres d'eux-mêmes, assez hommes politiques pour collaborer.

Il n'en est pas moins vrai qu'aux portes de Paris, à Saint-Denis, il n'y avait encore ni gouvernement ni décision. Mais tous ceux qui arrivaient de la capitale poussaient Fouché en avant. En deux jours, il avait su se rendre indispensable. Lui seul était capable de sauver la monarchie. Il fut choisi. « Je me rappellerai toute ma vie la douleur que j'éprouvai à Saint-Denis, a écrit Chateaubriand dans une nouvelle édition de *La Monarchie selon la charte*. Il était à peu près neuf heures du soir ; j'étais resté dans une des chambres qui précédait celle du roi. Tout à coup la porte s'ouvre : je vois entrer le président du Conseil s'appuyant sur le bras du nouveau ministre... » Le nouveau ministre, c'était Fouché. Il représentait assez exactement le modérantisme : Constitution, Charte, esprit nouveau, c'était la politique que Chateaubriand avait soutenue jusqu'alors. Mais c'était Fouché qui était chargé de l'appliquer et Chateaubriand sortit « ultra » de l'étape royale de Saint-Denis. Il eut le courage de répondre au roi, assez penaud, qui l'interrogeait sur cette nomination et exigeait une opinion sincère :

— Sire, je ne fais qu'obéir à vos ordres ; pardonnez à ma fidélité : je crois la monarchie finie.

Louis XVIII répondit-il ou non :

— Eh bien ! Monsieur de Chateaubriand, je suis de votre avis ?...

Toujours est-il que ce n'est pas par de pareilles réponses qu'on se fait aimer des rois.

Ce passage brusque dans le camp « ultra » est-il un premier reniement d'opinions ? Non. C'est une protestation magnifique : en face du régicide, du terroriste, du massacreur promu Premier Ministre du souverain ressuscité, ce hérissement du gentilhomme breton dressé pour dénoncer le quadruple renégat, cette obstination paradoxale dans la doctrine intangible, rigide des temps révolus, cet appel, pour le combat, à l'intransigeance sombre de Combourg, à toute la tradition, à tous les préjugés, à toutes les formules de la réaction et de l'absolutisme, qui osera contester la grandeur de cette attitude ?

Le gouvernement de la France par les purs, par les royalistes qui n'ont accepté aucune compromission, qui, de près ou de loin, n'ont pactisé avec aucun régime depuis 1792, qui n'admettent rien des idées nouvelles, qui ne concèdent rien, tel est désormais le programme de Chateaubriand, son terrible programme qui fait trembler Louis XVIII lui-même.

La seconde Restauration accomplie, on procède à des élections. Normalement Chateaubriand eût dû protester contre cette conquête révolutionnaire d'une Chambre élue au suffrage, si restreint fût-il. Il accepte pourtant la présidence du Conseil électoral du Loiret, c'est-à-dire, en fait, de représenter ce département. Mais pendant la campagne électorale qu'il mène dans un pays occupé par les Alliés et où, à l'en croire, il est journellement acclamé, lui parvient sa nomination à la pairie. Et il écrit aussitôt

à sa femme, préoccupé déjà du costume de ce nouveau rôle : « ... Envoie chercher le tailleur Le Bon, et fais faire mon habit de pair, pour que je l'aie en arrivant. Tâche que les fleurs de lys ne soient pas trop mesquines. » Pauvre Le Bon, il risque d'attendre longtemps le prix de ces importantes fleurs de lys ! Le nouveau pair est en même temps nommé ministre d'État, situation qui ne comporte que des appointements, ce qui est pour lui, en ce moment, du plus haut intérêt.

Il se lance alors dans la carrière oratoire avec la véhémence extraordinaire et majestueuse qu'il apportait à tout. Mme de Duras est obligée de lui faire atténuer le discours qu'il compose à Étampes pour l'ouverture des collèges électoraux. Elle juge avec raison qu'il n'est pas opportun, à cette heure où on cherche la réconciliation nationale, de parler de Louis XVI « assassiné ». Lui se délecte dans le tourbillon politique : « Les dîners, les sollicitations, les invitations, les visites à recevoir et à rendre, les lettres ministérielles, les étrangers, les Français, j'ai tout cela sur le dos... » Le 25 août, à la messe pour l'anniversaire du roi, à la cathédrale d'Orléans, il soulève un scandale, réclame et obtient le pas sur le général bavarois, commandant les troupes d'occupation. C'est deux jours auparavant, le 23, qu'il a prononcé son premier discours, suivi de plusieurs autres. Il a parlé « d'abondance ». Satisfait de ces débuts, il se voit déjà, à la tribune de la Haute Chambre, menant « un peu, Messieurs les pairs ».

Le résultat de toute cette activité, c'est que le 4 septembre 1815 en costume magnifique de pair, il présente au roi les quatre députés du Loiret, les plus réactionnaires de tous ceux que la France a

nommés « prêts à donner leur vie pour la gloire et le service de Sa Majesté. » Lui seul est complètement ravi de ce résultat. Le roi est inquiet et Mme de Duras, incapable de renier, même par amour, son libéralisme, atterrée... mais toujours dévouée. Son nouveau discours, le 4 septembre, au pied du trône, fut et demeure terrible. Il n'osa pas le publier ni même le recueillir dans ses œuvres complètes. On ne peut le lire que dans les *Mélanges de Politique* réunis en 1816. Il n'y est plus question « d'oubli » comme le 23 août. C'est un appel à peine déguisé aux exécutions sommaires. Et de fait, il devait, peu de temps après, voter à la Chambre des Pairs la mort de Ney.

Chateaubriand fut donc un des principaux auteurs de cette Chambre de 1815 qui dans l'histoire a mérité le nom de « Chambre introuvable ». Elle était un instrument admirable entre les mains des Fitz-James, des Fiévée, des Vitrolles, des La Bourdonnaye, de tous ceux qui préparaient l'accession au pouvoir des « ultras » « et qui rêvaient d'un gouvernement louisquatorzième renforcé, sans se soucier de la révolution nouvelle qu'il allait provoquer. Aux Pairs, ce groupe donnait une idée de ce qu'eût été l' « ultracisme » au pouvoir. Les mesures qu'il proposait étaient draconiennes. Ainsi, en son nom, Chateaubriand alla jusqu'à réclamer la suspension de l'inamovibilité des juges pendant une année afin qu'on pût pendant ce temps vérifier à leurs verdicts leur loyalisme. Il menait la lutte avec cette passion désabusée qui lui était propre, désormais engagé dans ce grand drame de conscience qui le déchirera jusqu'au bout : il est à la fois, ou plutôt il veut être à la fois le champion de la liberté et de l'absolutisme.

Il voudrait pouvoir servir les deux conceptions ensemble. Il rêve de conciliations impossibles. Sa vie publique est l'effort désespéré qu'il tente pour amalgamer les appels du libéralisme venus du plus profond de lui-même avec les exigences de ce qu'il considère comme « l'honneur ». Il cherche à réaliser ce paradoxe : l'ultra libéral. Ajoutez que cette tragédie intérieure s'agrémente des combinaisons que lui imposent ses intérêts dont il est bien obligé de tenir compte, sa gloire, sa passion du Verbe et du geste. Dans ces conditions, comment son activité ne serait-elle pas souvent surprenante et plutôt empreinte du souffle romantique que de la froide raison de l'homme d'État ?

Comment aurait-il, tentant l'impossible, rencontré un gouvernement, digne de ce nom, qu'il pût soutenir ? Il se dresse et se dressera en face de tous les ministères, Richelieu, Dessoles, libéral avéré, Decazes, Villèle, Polignac.

En 1817, il condense les tourments de son âme politique dans une œuvre : *La monarchie selon la charte*, livre étrange, comme elle, à deux faces. Les quarante premiers chapitres constituent le bréviaire du gouvernement représentatif, de la monarchie constitutionnelle. Encore ce libéralisme est-il très spécial : la liberté de la presse, par exemple, y est ardemment et hardiment posée en principe, mais elle est balancée par une responsabilité de l'écrivain qui peut comporter l'exil, la prison, même la mort.

Toute la fin de l'œuvre, présentée ainsi au début sous un jour alléchant, est par contre nettement le cri de guerre du parti extrême, une virulente proclamation « ultra ». D'ailleurs, Chateaubriand l'aggrava encore : au moment où le livre allait paraître, la

« Chambre introuvable » devenant un danger pour le trône, fut dissoute. Immédiatement, il ajouta un post-scriptum que le roi lui-même jugea injurieux. Le livre fut saisi. Poursuivi, Chateaubriand gagna son procès mais se vit retirer son titre et ses appointements de ministre d'État. Il ne lui restait en tout et pour tout que les douze mille francs attribués au titre de pair dont on ne pouvait pas le dépouiller. Décidément son premier discours à la Haute Chambre où il s'était écrié : « ... Qu'on se hâte de confier le pouvoir à des mains pures ! La Charte et les honnêtes gens, et la France sera sauvée !... » avait été bien mal compris.

Quel effondrement pour son orgueil et son ambition et quelle blessure aussi pour cet homme susceptible jusqu'à la souffrance dans les plus petites choses, plus froissé des moindres échecs que satisfait des plus grands triomphes : Se voir retirer son rôle sur cette scène du monde où il avait si patiemment drapé son personnage dans sa gloire !

Le coup était rude moralement. Matériellement aussi. D'abord, Chateaubriand ne déguste que l'ivresse de la lutte, la fierté de donner des leçons royales à un roi. Tout le parti, hommes et femmes, l'exalte, lui tourne la tête. Au faubourg Saint-Germain il est acclamé. Des revues, des journaux, des « bibliothèques » font de lui le centre de tout un mouvement. Il est le héros de conspirations, comme cette conspiration de la Terrasse des Tuileries, étudiée par M. Deschamps. On fonde pour lui un journal : *Le Conservateur*... Mais il s'ennuie. L'amour lui fait, cette année-là, un peu défaut. Il a bien reçu une proposition de documents d'une M^me^ de Vichet et il lui a offert immédiatement de passer chez elle.

Mais Mme de Vichet, prise de peur, a quitté prudemment Paris avant sa visite. Il la retrouvera en 1827.

Loin de l'ivresse publique, il y a les moments où seul, face à face avec sa femme atteinte d'un catarrhe inquiétant, couvert de dettes, menacé par d'innombrables billets à ordre, il se voit éloigné définitivement du ministère, des ambassades, des grandes charges enfin de la monarchie. Il a pris une position telle qu'il ne peut plus rien espérer ni attendre. Ah ! où sont les belles heures d'opposition à l'Empire : il avait en face de lui un adversaire qui semblait soucieux au moins de ne pas briser sa carrière ! Un adversaire si grand que, rien qu'en le poursuivant, le Maître le comblait de gloire ! Aujourd'hui, les gens de son bord sont devenus des ennemis pour le trône qui n'est occupé et entouré que par des nains ! Douze mille francs ! Il n'a plus de voiture particulière. Il va en fiacre et, encore, quand il pleut ! Il vend sa bibliothèque aux enchères « à la salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants ». Il met la Vallée aux Loups, couverte d'hypothèques, en loterie sans même pouvoir placer les billets, nous l'avons vu. Quel autre moyen a-t-il de se tirer de ce pas que de redevenir homme de lettres, d'écrire, de travailler ?... Sa prose a une valeur marchande. Mais, comme il ne veut pas dans son pays, devant ses amis, sur ce théâtre où il a cru jouer le premier rôle, dans cette France dont il a bien pensé saisir le gouvernement, déchoir et redevenir un simple écrivain, même illustre, il s'expatriera. Le projet le hante, prend corps. Sa vieille idée d'aller vivre et mourir en Italie le ressaisit... Et pourtant, malgré toutes les bonnes raisons qu'il a de partir, il ne part pas. Il a même beaucoup de peine à s'arra-

cher à Paris pour conduire sa femme malade tout près, à Montboisier, en Eure-et-Loire... Pourquoi ? Parce que le bonheur transitoire et relatif de Mme de Chateaubriand, parce que l'amitié amoureuse et jalouse de Mme de Duras sont fortement menacés : le 28 mai 1818, chez Mme de Staël, rue Neuve-des-Mathurins, il a dîné à côté de Juliette Récamier !

Il ne la voyait pas pour la première fois. Il l'avait déjà rencontrée douze ans auparavant et avait même lu le *Dernier Abencérage* dans son salon « de la voix la plus touchante et la plus émue » avec « cette foi qu'il a pour tout ce qui émane de lui » selon la spirituelle Mme de Boigne. Tout à coup, ce soir-là, le 28 mai, ils s'aimèrent. Probablement se trouvèrent-ils en même temps, en cette heure printanière qu'ils n'avaient jamais rencontrée auparavant, dans ces mêmes conditions psychologiques d'où jaillit l'amour.

Elle avait quarante et un ans et lui cinquante. Ils pouvaient l'un et l'autre alimenter de leur expérience et de leurs déceptions le grand foyer qui s'allumait. Mme Récamier, mal guérie d'une passion qui eût pu la faire reine, était un peu lasse de ces caprices successifs où elle se plaisait à braver le danger, trop sûre d'elle-même pour y déguster les frissons de l'incertitude, et sans se soucier des souffrances qu'elle semait. Ni Benjamin Constant, ni Barante, ni Montmorency n'avaient réussi dans leurs entreprises auprès d'elle. Cependant elles avaient été assez sérieuses pour que Mme de Staël qui l'aimait, qui la connaissait bien et qui ne paraît pas avoir eu sur ses possibilités physiques les mêmes idées que la postérité, en fût jalouse. Cœur vide et que ne réussissaient pas à remplir les déclarations de

Ballanche, ambition déçue, telle est sa situation morale quand elle dîne à côté de Chateaubriand. La bonne étoile de celui-ci veut que, dans l'été qui suivit, elle rencontra aux eaux d'Aix-les-Bains son ancien fiancé, Auguste de Prusse. Elle rentra chez elle, à Paris, rue d'Anjou-Saint-Honoré, assez troublée et assez nerveuse pour que René n'ait plus qu'à paraître. Il lui apportait sa séduction, sa gloire, le prestige de tant de flatteuses amours dont elle était à la fois fière et jalouse. Il était engagé dans une bataille politique gigantesque qui l'illuminait d'une nouvelle auréole. Il était le héros quotidien du *Conservateur*, du *Journal des Débats* ; il venait de publier ses *Remarques sur les affaires du moment* : c'était l'homme du jour. Outre son attrait personnel, il y avait là de quoi consoler les regrets de Juliette du royaume perdu...

Quant à lui... assurément Mme Récamier n'était plus une toute jeune femme. Mais quelle splendeur, quelle beauté parfaite lui offrait-elle dans sa maturité ! Une beauté parfaite et contre laquelle s'étaient brisées tant de passions vaincues ! La conquête était tentante et flatteuse pour un homme sûr de lui et qui avait le goût des glorieuses aventures. Et puis, comme nous le connaissons, s'il savourait l'affection chaste et le dévouement inlassable de la « chère sœur », de Mme de Duras, qui durait depuis sept ans déjà, cet idéaliste n'était pas homme à se contenter de ce platonisme. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, si Mme Récamier — ce n'est qu'une nuance — apportait à sa capitulation l'espoir et l'idée de remplacer le trône qu'elle avait refusé par la grande royauté intellectuelle de Chateaubriand, celui-ci ne négligeait pas, en s'abandonnant à son

cœur, les avantages qu'il pouvait retirer des relations de sa maîtresse, avec Mathieu de Montmorency notamment dont il prévoyait la haute destinée politique.

Mme Récamier a-t-elle été la maîtresse de Chateaubriand ? Pour nous, la réponse n'est pas douteuse : psychologiquement il est peu vraisemblable que René, l'homme des assauts audacieux contre les femmes qu'il convoite, qui sait si bien se servir de ses irrésistibles moyens physiques et moraux, se soit engagé dans une seconde amitié passionnée mais vertueuse, lui qui, précisément, en dégustait impatiemment les charmes parfois amers auprès de Mme de Duras.

Mais il y a plus : des lettres. Si nous ne possédons pas celles de Juliette, du moins est-il aisé de deviner dans celles de René à quoi elles répondaient. Nous l'allons examiner tout à l'heure. Mais auparavant, saisissons dans les avatars de cette correspondance la preuve tangible d'un amour dont on ne peut plus guère douter.

Ici il faut préciser : Mme Lenormant, la nièce adoptive de Mme Récamier, a publié dans deux volumes de *Souvenirs*, parus en 1859, une partie de la correspondance de sa tante. Mais il fallait bien qu'elle trouvât certaines phrases compromettantes, qu'elle craignît qu'on pût y découvrir la vérité, pour qu'elle les ait supprimées et qu'elle jugeât d'autres lettres plus explicites encore pour qu'elle ne les ait pas publiées du tout. C'est M. Herriot, dans son beau livre : *Madame Récamier et ses amis* qui, le premier, nous a fourni des textes complets et révélateurs. Ainsi, dans le billet que nous donnons, écrit par Chateaubriand, au moment même de partir pour

Londres, Mme Lenormant a supprimé « dans notre vie » après « rien ne changera » et aussi la dernière phrase : « J'aime mon bel ange pour la vie ». C'est un exemple pris entre d'autres mutilations.

Parmi les lettres non publiées, on lit des phrases dans ce goût : « Bonsoir, ange. A demain matin et puis à demain au soir à huit heures. Je vous aime... » ou encore : « Ne vous désolez pas, mon bel ange. Je vous aime, je vous aimerai toujours, je ne changerai jamais... Tout cela sera de courte durée, et puis je serai à vous à jamais !... » Il faut bien concéder que ce n'est pas là le langage de l'amitié pure et que Mme Lenormant avait raison de ne pas s'y tromper. Sa piété respectueuse est arrivée à créer une singulière légende autour de cette liaison illustre.

Après une année (1818-1819) de grande et fidèle passion — qui probablement mit Mme de Duras à la torture — Chateaubriand, une fois de plus lassé, n'avait pas tardé à reprendre les promenades de ses désirs et de son cœur également vagabonds. Et dès lors, Juliette, durant les nombreuses séparations que les ambassades, les voyages, les bouderies mirent entre eux, ne cessa d'accabler son ami de reproches, d'objurgations, de scènes qui relèvent tous de la jalousie physique la plus authentique, qu'une liaison chaste n'expliquerait pas et d'ailleurs n'aurait pas autorisés. On ne peut s'y tromper. L'accent est trop net, trop précis, trop révélateur pour que le doute puisse subsister. Si elle n'était pas sa maîtresse quel droit avait-elle à l'attaquer sur ces aventures ou ces débuts d'aventures que Mme de Duras, la « chère sœur » était bien obligée de supporter, elle, en silence ? Il eût été puéril,

de sa part, à elle, Juliette, qui ne donnait rien de prétendre condamner à la chasteté un ami simplement amical de la trempe et du tempérament de René. Or, parcourons-la cette correspondance de Chateaubriand avec Juliette. Quels cris de désespoir et de souffrance devaient à l'amoureuse arracher les infidélités de l'amant si nous en jugeons au ton que celui-ci emploie pour se défendre. De Berlin arrive à Paris le bruit qu'il est au mieux avec la duchesse de Cumberland... Quel sanglot lui adresse Juliette ? En tout cas, il répond :

« Qui vous a donc rendue si *malheureuse* ? Vous ne voulez pas me le dire. Serait-ce quelque propos, quelques histoires ? Moquez-vous en. »

De Londres, où il aime sans retenue, ce qui est bientôt connu de tout Paris, il cherche à la rassurer :

« Pourquoi avez-vous cru un moment ce qu'on a pu vous dire ? Je hais mortellement ceux qui m'ont fait tant de mal quels qu'ils soient. Nous nous expliquerons. Mais en attendant, aimons-nous. C'est le moyen de nous défaire de nos ennemis. »

Elle refuse de lui écrire ce qu'elle a appris, c'est une tactique d'amante et non d'amie. Il joue le détachement :

« Je ne vous demande plus d'explications, puisque vous ne voulez-pas en donner. »

Les choses se gâtent. Ils en sont à l'aigreur. Il commence à avoir peur :

« Ne pourriez-vous écrire d'une manière un peu moins sèche ? »

Et cette lettre, plus claire, plus décisive encore où il semble bien qu'il n'ait pas été insensible aux

nombreuses coquetteries que sa maîtresse prodiguait à ses amis, écrite de Londres aussi :

Vendredi 12 *juillet* 1822.

« Allons ! j'aime mieux savoir votre folie que de lire des billets mystérieux et fâchés. Je devine ou je crois deviner maintenant. C'est apparemment cette femme dont l'amie de la Reine de Suède vous avait parlé. Mais dites-moi, ai-je un moyen d'empêcher Vernet, Mlle de Vert qui m'écrit des déclarations et trente artistes femmes et hommes de venir en Angleterre pour chercher à y gagner de l'argent ? Et si j'avais été coupable croyez-vous que de telles fantaisies vous fissent la moindre injure et vous ôtassent rien de ce que je vous ai à jamais donné ? Vous n'avez pas été ainsi punie mais convenez qu'après quatre années de manque de paroles et de *tromperies* vous mériteriez bien une légère infidélité. J'ai vu un temps où vous vouliez savoir si j'avais des *maîtresses* et vous paraissiez ne vous en soucier. Eh bien ! non je n'en ai pas. On vous a fait mille mensonges. Je reconnais là mes bons amis. Au reste tranquillisez-vous, la dame part et ne reviendra jamais en Angleterre. Mais peut-être allez-vous vouloir que j'y reste à cause de cela. Soin bien inutile car quelque soit l'événement, congrès ou non congrès, ministère ou non ministère, je ne puis vivre si longtemps séparé de vous et je suis déterminé à vous voir à tout prix.... »

Nous allons constater que Juliette n'était pas mal renseignée, qu'elle avait toutes les raisons d'être jalouse et qu'un ambassadeur peut mentir comme le commun des mortels.

Il avait d'ailleurs déjà terminé nombre de missives à Mme de Custine, à Mme de Duras exactement par les mêmes paroles...

Mais, ne sont-ce pas là, manifestement, querelles d'amour ?

Cherchons encore mieux. Certains rendez-vous que nous connaissons révèlent sans ambiguïté plus et mieux que de simples visites ou d'innocentes promenades : la fameuse lettre connue sous le nom de « Lettre à Chantilly » par exemple :

« Oublier Chantilly ! Ne vous en ai-je pas plusieurs fois parlé ? mais vous étiez dans vos grandes injustices. Oui j'irai mais tiendrez-vous promesse ? Si vous me trompiez, alors ce serait la dernière fois de votre vie. Ainsi, c'est à vous à prononcer. Fixez le mois, le jour, l'heure, je serai au rendez-vous. »

Ce n'est assurément pas pour parler des affaires de l'État ni pour étudier la botanique qu'ils se réunissaient à Chantilly et ce rendez-vous là est de ceux où une femme apporte dans son réticule un peigne et un déshabillé. Chantilly d'ailleurs, comme l'a remarqué M. A. Beaunier, a joué un grand rôle dans ces amours illustres. Mme Lenormant a supprimé dans la lettre du 23 avril 1822 ces mots mystérieux : « N'oubliez pas la forêt de Chantilly. » Et encore dans celle du 25 : « Et la forêt ? Y venez-vous ? » Dans celle du 14 mai on ne trouve pas enfin, si l'on se contente de l'édition Lenormant : « ... Songez à Chantilly... » Il fallait bien qu'il se fût passé à Chantilly autre chose qu'un amical goûter sur l'herbe.

Le long voyage en Italie que Mme Récamier entreprit le 2 novembre 1823 pour fuir Chateaubriand qui la torturait d'infidélités, n'est pas lui

non plus dénué de sens. Se décide-t-on à bouleverser pour le froissement de simples sentiments affectueux une vie bien organisée ? Pour en arriver là, il faut que toute la personne physique et morale soit engagée dans l'aventure avec tous ses dépits. Des troubles d'amitiés n'y suffisent pas.

Il y a enfin pour étayer la thèse de l'amour et de la passion... des archives de police découvertes et publiées par M. Ernest Daudet. Après la dissolution de la « Chambre introuvable », le gouvernement et le roi redoutent tant l'activité de Chateaubriand qu'on va jusqu'à attacher à ses pas un inspecteur de police et même à acheter son valet de chambre qui fouille dans sa correspondance et dans ses papiers. Ne nous arrêtons pas à de petits billets ainsi dérobés ou à des visites régulières et matinales qui ne constituent pas des preuves absolues. Mais il est certain que le 20 mars 1819, à trois heures après midi, Juliette envoya à Chateaubriand qui — ô destinée des lettres d'amour en temps troublés — ne les a peut-être jamais reçues, ces lignes qui, à cette époque, auraient encore ravi l'amant épris : « Vous aimer moins ? Vous ne le croyez pas, cher ami. A huit heures. Ne croyez pas à ce que vous appelez des projets contre vous. Il ne dépend plus de moi ni de vous, ni de personne de m'empêcher de vous aimer ; mon amour, ma vie, mon cœur, tout est à vous. » C'est le *seul* billet passionné de Juliette qui nous soit parvenu. Mais il l'est. Nous savons encore, par le même policier, que, en octobre, revenant de Fervacques où il a passé deux jours près de Mme de Custine, René est resté un jour entier, un lundi, enfermé en tête-à-tête avec Juliette, à Versailles.

Chateaubriand d'ailleurs n'était pas avec Juliette que coquet, joueur, amoureux, séduisant, habile à manier son cœur. Selon son habitude il étalait devant elle sa vanité :

« ... Mais je ne pourrai vous voir aujourd'hui. Voilà le contre-poids à ma joie politique. Pardonnez-moi et aimez-moi un peu pour ma gloire... » Car assez vite, la politique et l'ambition se glissent au milieu des tendresses dans sa correspondance. Mais au milieu de concessions qui ne lui étaient pas habituelles. N'est-ce pas de l'amour, au sens complet du mot, que ce sentiment qui arrive à dompter jusqu'à cette intransigeance politique que ni ses intérêts, ni son ambition n'avaient pu entamer : « J'ai maintenant Mme de Chateaubriand pour moi, parce qu'elle a vu hier M. de Serre pour une affaire de l'Infirmerie et qu'elle en a été très mécontente ; de sorte qu'elle dit que tous les ministres sont des menteurs, des gueux et des scélérats ! Moi, je défends les ministres et soutiens qu'ils ont du bon, ce qui la met encore plus en fureur. *Voilà pourtant ce que je deviens avec vous.* Je ne vis que quand je crois que je ne vous quitterai de ma vie. A quatre heures... »

Mme de Duras, avec toute son amitié pourtant bien agissante, n'était jamais parvenue à lui arracher le plus petit accommodement d'opinion. Pour y parvenir, Mme Récamier avait évidemment employé d'autres moyens.

Surtout, quand des scènes fréquentes eurent, comme nous l'avons dit, décidé Mme Récamier à la séparation et bien que, orgueilleusement, il ait résisté aux appels qu'elle lui envoyait de Rome et l'ait contrainte à revenir repentante à ses pieds,

ses lettres sont pleines d'accents qu'il n'avait encore jamais trouvés. Dans quelques-unes, il a même consenti à dépouiller toute superbe, toute pose, toute attitude et à ne montrer qu'un pauvre homme, simplement homme, qui souffre d'une souffrance commune à tous les amants abandonnés : terreur de retourner seul aux lieux où l'on a été deux, impatience de retrouver l'absente, besoin de parler d'elle avec ceux qui l'ont connue et... abdication de toute fierté. Si le surhomme n'avait pas été possédé corps et âme par la lointaine voyageuse, eût-il répondu par des cris d'amour et de dépit à des billets où elle l'appelait « monsieur » lui, l'indomptable ? La lettre du 29 novembre 1823 est, à tous ces points de vue, une des plus belles et des plus instructives :

« Je crains que ma lettre adressée à Turin ne vous soit pas arrivée, parce qu'elle n'était pas affranchie. J'ai peur aussi que vous n'ayez passé trop vite à Turin et à Florence où je vous ai également écrit, pour avoir le temps de voir que vous n'étiez pas oubliée. J'espère que mes premières lettres vous rejoindront à Rome avec celle-ci. Depuis votre départ, mon travail s'est accru et je n'ai trouvé que dans cette ennuyeuse occupation une triste distraction à votre absence. Je n'ai pas passé une seule fois auprès de l'Abbaye. J'attends votre retour. Je suis devenu poltron contre la peine : je suis trop vieux et j'ai trop souffert. Je dispute misérablement au chagrin quelques années qui me restent ; ce vieux lambeau de ma vie ne vaut guère le soin que je prends de lui. Vous êtes à Rome, à Rome que j'aimais tant et où j'aurais voulu vivre. M'y plairais-je encore ? Dites-moi bien ce que vous y aurez éprouvé. Ce

que vous sentirez, je l'aurais senti. Comme pour vous, Rome aurait perdu ou gardé pour moi de son intérêt et son charme. Il est malheureux de si bien s'entendre et d'être séparés par cinq cents lieues. Le temps marche mais pas assez vite : Je compte comme si j'avais vingt ans les jours pour les franchir. Quand je trouve le bon duc de Doudeauville, je lui parle à l'instant de vous. C'est la seule personne que je voie qui vous connaisse car je ne rencontre jamais Mathieu. Je n'avais pas un grand penchant pour le duc Doudeauville ; mais il parle de vous si bien et avec une telle effusion de cœur que vous me l'avez fait aimer. J'ai reçu votre billet de Chambéry. Le *Monsieur* m'a glacé. Vous reconnaîtrez que je ne l'ai pas mérité. Pour jamais à vous. J'écrirai régulièrement, souvent deux fois, mais toujours une fois par semaine à Rome. »

A ce moment même, il n'adresse plus à la duchesse de Duras, dont il a pourtant bien besoin à tous points de vue, que de courts billets de deux lignes sous prétexte de surmenage.

L'année qui suit leur union — en 1919 — au retour des eaux d'Aix, ayant perdu une forte somme dans les entreprises malheureuses de M. Récamier, Juliette doit abandonner son hôtel de la rue d'Anjou et même la Vallée aux Loups qu'elle a achetée de moitié avec Mathieu de Montmorency. Elle vient habiter une communauté religieuse, l'Abbaye-au-Bois. Elle s'établit d'abord au troisième étage dans un petit appartement carrelé et incommode. C'est seulement à la mort de la marquise de Montmirail, six ans plus tard, qu'elle put occuper le grand et bel appartement du pre-

mier et s'entourer des souvenirs et des meubles qu'elle aimait, y transporter ses bibliothèques, sa harpe, son piano, son portrait de Mme de Staël, sa vue de Coppet au clair de lune, ses pots de fleurs aux fenêtres et ce délicieux mobilier si simplement gracieux que les arts et la lecture des *Mémoires d'Outre Tombe* ont rendu célèbre. Chateaubriand, n'ayant plus qu'un étage à monter, arrivait moins essoufflé chez son adorable amie.

Il avait mis brutalement la main sur elle au grand effroi des amis de Juliette, M. de Montmorency, Ballanche, Paul David, effrayés de la voir mêler sa vie à celle toujours agitée, véhémente, passionnée du chef de l'opposition. Ils essayèrent de la détourner de cette liaison qui était loin d'être de tout repos. Ils l'incitèrent à écrire pour la distraire. Mais l'enchanteur la tenait bien. Il arrivait chez elle tous les jours à trois heures exactement, — car cet ouragan poussait jusqu'à la manie ses habitudes méthodiques, — après lui avoir chaque matin envoyé un billet. Et comme il ne supportait de trouver à l'Abbaye que quelques personnes sympathiques, et qui n'étaient admises qu'une heure après son arrivée — David d'Angers, Delacroix, Sainte-Beuve, Villemain, etc. — Mme Récamier dut d'abord changer l'heure de ses réceptions et tenir table et salon ouverts le soir et après dîner. Il consentit par la suite à des modifications dans cet horaire. Elle était à ses pieds et obéissait à ses moindres caprices. Elle l'avoua plus tard à Mme Mohl : « Il est impossible à une tête d'être plus complètement tournée que l'était la mienne, du fait de M. de Chateaubriand. Je pleurais tout le jour. »

Quant à lui, les mouvements de son cœur sont plus nuancés et plus subtils que jamais. Fut-il, comme on l'a soutenu, jaloux de Mathieu de Montmorency ? C'est peu probable. L'amitié qui liait le duc à Mme Récamier pouvait lui devenir trop utile et était d'ailleurs de tout repos. Seulement, il est certain, qu'une fois de plus inexplicable, la fièvre d'amour qui l'a saisi au dîner de Mme de Staël n'est plus qu'intermittente et déjà en partie calmée. Il se constitue surtout des habitudes, ce qui est pour lui l'essence même du bonheur, comme il l'a écrit. Au reste, il est en pleine bataille et très préoccupé de l'effet de ses interventions sur Mme Récamier, sur Mme de Duras et sur leurs groupes. Il polémique dans le *Conservateur*, intervient à la Chambre des pairs et assène des coups rageurs au ministère Decazes.

Cependant, l'opposition piétine sur place sans chance de vaincre quand, le 13 février 1820, le duc de Berry est assassiné en entrant à l'Opéra. L'événement est inespéré pour Chateaubriand et ses amis qui commençaient à désespérer et aussitôt le terrible vicomte l'exploite. Decazes tombe. Chateaubriand l'achève sans pitié d'un dernier article. Quel article ! Il faut noter cependant que l'ultime et épouvantable insulte qu'il lui lance : ... « les pieds lui ont glissé dans le sang... » n'est que la première partie d'une mauvaise phrase qu'un membre du comité de rédaction est parvenu à lui faire écourter.

Le 21 février, le *Moniteur* annonce que le duc de Richelieu devient Président du Conseil. De Villèle et Corbière, les créatures de Chateaubriand à la Chambre des députés, font partie du cabinet tan-

dis que Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu — une admiratrice encore ! — vient, désolée, l'avertir qu'il n'y a plus de « ministère vacant » pour lui.

Il semble en le lisant que, devenu « maître de la France politique » on s'empressa de lui offrir en compensation une haute charge. Ce n'est pas exact. Il n'obtint l'ambassade de Berlin qu'il désirait ardemment pour reprendre pied à la cour, dans le personnel gouvernant et redevenir candidat au ministère, qu'après de longues et difficiles intrigues. Ce fut Mme Récamier qui enleva la nomination. On aperçoit bien que Mathieu de Montmorency, en employant sous la direction de son amie toute son influence, était ravi d'éloigner l'homme qui accaparait l'affection de Juliette. On comprend moins que Mme Récamier tînt tant à se séparer d'un amant qu'elle adorait ? Cherchait-elle, au prix de son propre bonheur, à l'enlever à Mme de Duras ? Regrettant peut-être d'avoir évincé Auguste de Prusse, calculait-elle que Chateaubriand irait à Berlin lui parler d'elle ? Voulait-elle s'arracher à l'envoûtement ? Comptait-elle au contraire sur la séparation pour ranimer un cœur souvent défaillant ? Pourtant, au dernier moment, Juliette eut un regret douloureux d'avoir trop bien réussi. Son ami dut la consoler, la rassurer : « L'affaire est arrangée. Monsieur m'a dit lui-même hier que je ne serai absent que *quelques mois*. Mathieu m'a dit la même chose. Soyez donc tranquille. Je passerai ma vie près de vous, à vous aimer, et cette courte absence nous laissera sans souci de l'avenir... »

L'affaire est arrangée... Mais, comme toujours,

Chateaubriand, quand il est sûr de tenir sa nomination, grâce à Mme Récamier, minaude pour accepter. Jolie femme de cinquante-deux ans !... Mme de Chateaubriand, prétend-il, s'oppose à ce départ... D'ailleurs sa situation politique n'est-elle pas la plus grande puissance qu'on puisse posséder. Pourquoi abdiquer en s'en allant ?... En outre, il ne veut accepter que si, en même temps que sa lettre de mission, on lui envoie le décret le rétablissant dans son titre de ministre d'Etat. Pourtant, le 21 décembre, à 11 heures et demie du soir, court billet à Juliette : « Tout est fini. J'ai accepté selon vos ordres. Je vais à Berlin. On promet le ministère d'Etat. Dormez donc. Au moins le tourment de l'incertitude est fini. A demain matin. »

Le 1er janvier 1821, enfin installé dans une bonne voiture, ce qui lui est rarement arrivé, bien lesté d'argent, ayant en poche les lettres l'accréditant comme « envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de sa Majesté près la cour de Prusse » il roule vers le Rhin. L'heure des revanches a sonné.

SIXIÈME PARTIE

LA GRANDE ÉPOQUE

Son enthousiasme ne dure pas longtemps. De Mayence déjà, il écrit à Juliette : « N'oubliez pas de tourmenter nos amis pour le retour. Je voudrais déjà être à Berlin ; la moitié du chemin serait faite. » Il arrive dans la capitale prussienne en proie à un état d'esprit déplorable. Il n'a pas débridé depuis quatre nuits. Il agonise de fatigue, de rage, d'espoirs, de regrets. Il se sent loin, loin de Paris, retranché du monde : « Me voilà arrivé au milieu des plaisirs du Carnaval ; quand ce temps sera passé, tout retombera dans le silence, et comme je souffre beaucoup, ces joies d'un moment n'existeront pas même pour moi. » Comble d'infortune : aucune affaire diplomatique intéressante ou importante, en tout cas, digne de lui. Il est blessé dans son orgueil, car on le remarque à peine et seulement « avec une curiosité fort tranquille ». Le climat lui est funeste, sa solitude absolue. Il souffre trop pour travailler. Surtout la réintégration promise dans son ministère d'Etat ne vient pas, — il ne l'obtiendra que quatre mois plus tard, en ren-

trant à Paris — et non seulement il la désire comme réparation publique, mais il compte sur les émoluments qui lui sont attachés pour l'entretien de Mme de Chateaubriand pendant son absence. Il a bien pu convaincre cette dernière que sa santé ne supporterait pas le climat du Nord, il a bien pu confier à Le Moine le soin de l'empêcher à tout prix de le rejoindre, vaines précautions ! Le Moine est tombé malade, et si la vicomtesse éprouve des ennuis d'argent, elle est femme à sauter en berline et à accourir d'une traite au bord de la Sprée. Ayant dû, au debotté, racheter pour neuf mille francs les meubles de M. de Bonay, son prédécesseur et son ennemi, il est obligé d'emprunter quelques billets à M. de la Panouze. Enfin, constatant qu'on envoie un autre que lui au Congrès de Laybach, où se rencontrent tous les grands diplomates, il se met dans la tête qu'à Paris, Richelieu, même Villèle, l'ont dupé, berné et expédié en Prusse pour se débarrasser de lui.

Pourtant cet exil, si pénible fût-il, était devenu indispensable à sa paix. Le jeu qu'il a habilement mené à Paris entre Mme de Duras et Mme Récamier est découvert, percé à jour. On s'énerve là-bas, en son absence, on s'irrite, les choses s'aigrissent. Assurément, en cette année, un certain mystère enveloppe encore ses relations avec Juliette puisque nous savons par Chateaubriand lui-même qu'elle lui écrivait à Berlin avec de l'encre invisible qu'il faisait chauffer pour la faire apparaître. Mais Mme de Duras, en dépit des précautions, était au courant de tout. « On me dit lui écrit-elle, que la maîtresse de l'Abbaye-aux-Bois est la véritable, et voilà où vos lettres s'adressent. Mon pauvre

frère, cela est bien jeune pour un vieux diplomate. Le tour de l'amitié ne viendra donc jamais ? Vous croyez que d'autres soignent mieux vos intérêts ? » Vos intérêts !... Mme de Duras était fine et savait par où prendre « le cher frère ». Il est certain que dès cette époque, la correspondance de Chateaubriand avec l'Abbaye-aux-Bois commence à être plus pleine d'ambition que de passion et que ses protestations d'amour ne tendent plus qu'à stimuler le zèle de son amie en faveur de ses projets.

Les lettres à Mme de Duras sont, d'ailleurs, du même ton et contiennent les mêmes pressantes incitations à solliciter pour lui. Il n'est question que de congé, que de rappel. Il vise plus haut que Berlin. En quelques jours n'a-t-il pas fait un suffisant apprentissage de la carrière ? Il est arrivé le 13 janvier. Le 23 il écrit : « Au reste, je sais déjà mon métier, et je vous assure que c'est chose aisée. Je connais trente imbéciles qui seraient d'excellents ambassadeurs. » Plus tard, il se croira aussi bien doué pour les finances que pour la diplomatie.

L'amour rend Mme Récamier indulgente. Sans l'aveuglement qu'il comporte, comment aurait-elle supporté de constater que dans ses missives son amant remplace de plus en plus la tendresse par la politique, qu'il l'écrase trop souvent sous le poids de son immense vanité, que, par surcroît, il couvre leurs amis communs, les plus dévoués, ceux qu'elle aime le mieux, de mépris et de sarcasmes, « ses pauvres amis, ses pauvres diables d'amis ». La réussite partielle de sa politique, des indices qu'on marche à grands pas vers l'application de sa pensée essentielle, vers un compromis entre le monarchisme autoritaire et la Charte,

l'adhésion progressive de quelques uns des plus beaux caractères des modérés à son programme. — M. Lainé, par exemple — les effets de la nouvelle loi électorale qui tendent à former en France l'équivalent du parti torie en Angleterre, fortifient de plus en plus l'opinion considérable qu'il a de sa valeur et de son influence et contrebalancent à la fois dans ses rancunes et ses inquiétudes les méfiances persistantes du roi et les hostilités qu'il rencontre dans son propre parti.

La magistrale polémique qu'il a récemment menée dans le *Conservateur* le sert à Berlin. On y redoute les quelques manifestations d'esprit « anarchique » qui se manifestent en Europe. On y a abandonné depuis longtzmps les promesses constitutionnelles de 1813-1814. C'est une fatalité de la carrière de Chateabriand que, défenseur des libertés, ou de ce qu'il croit être les libertés, on l'appelle à la rescousse partout où on lutte contre le libéralisme.

Naturellement, l'ambassadeur romantique peint pour son amie, Mme de Duras, et pour son amante, Mme Récamier, le plus sombre tableau de son existence et de son état moral : « Le jour, je me promène au parc, le soir je vais à des bals obligés où je suis tout aussi solitaire que sous les arbres. Je m'occupe de mon métier que je tiens par amour propre à bien faire, précisément parce qu'il est commun. Le reste du temps je rêve à la France et j'attends les beaux jours. »

En réalité, sa solitude est assez bien peuplée. Tandis qu'à Paris l'hôtel de Duras et l'Abbaye-aux-Bois se regardent en serrant les dents, si j'ose dire, tandis que Mme de Chateaubriand se meurt d'ennui et

est obligée de s'aliter, tandis que l'indispensable Le Moine reçoit force lettres de son maître où sont enclos, pêle-mêle, des instructions concernant de difficiles échéances, ses inquiétudes au sujet de la santé de sa femme et des billets à remettre en main propre à « votre voisine » qui est Mme Récamier, à Berlin la princesse Frédérique de Prusse, femme du vieux duc de Cumberland, se promène presque quotidiennement avec l'ambassadeur du Roi de France et a avec lui de longues entrevues. Il commence à se plaire mieux dans son poste à mesure que les Prussiens et les Prussiennes s'aperçoivent que Louis XVIII leur a envoyé un grand homme — il s'est probablement chargé de les renseigner — et le comblent d'hommages et d'admiration. Pourtant, dès Mars — il est arrivé en janvier — il demande un congé. De nouveaux mouvements libéraux ont éclaté ou sont sur le point d'éclater un peu partout et peut-être, les chancelleries entrant en action, aura-t-on besoin de plénipotentiaires. Il a manqué le congrès de Laybach et il ne rêve que congrès. Il est si sûr qu'à Paris on a apprécié son œuvre — bien courte — de Berlin et jugé à leur juste valeur ses dépêches... si on s'est donné la peine de les lire ! Que ne peut-il espérer !

Un triste événement l'arrache un moment à ces préoccupations ambitieuses : coup sur coup il apprend la maladie et la mort de Fontanes. Fontanes ! son vieil ami ! Le camarade de ses débuts à Paris ! Le compagnon des jours de misère de Londres !... Son protecteur du retour d'exil ! Fontanes ! C'est toute son aurore et toute sa carrière littéraire ! Cet impénitent égoïste éclate en sanglots

en pensant un peu au cher disparu, beaucoup à lui-même. Il pleure pendant deux jours son passé enseveli. Et l'homme qui a tant vu mourir les siens autour de lui, qui a posé ses lèvres sur le front moite d'agonie de Pauline, qui a contemplé à l'arrière de sa barque le fantôme adoré et perdu de Charlotte, qui a rompu avec Delphine, avec Nathalie, écrit : « ... j'ai pleuré depuis deux jours plus que je n'ai fait de ma vie. » Serait-il quoi qu'en pense Mme de Duras plus sensible à l'amitié qu'à l'amour ? Ou songerait-il à sa vie déjà usée par cinquante-trois années de passions diverses ? Mystère de son cœur.

Mais ce qui est capital dans son existence, c'est que profondément remué par ce deuil, il se dirige vers un coin de son cabinet, ouvre une valise qui ne le quitte jamais, en tire des cahiers déjà couverts de son écriture et, le 31 mars 1821, au soir, reprend le manuscrit des *Mémoires d'Outre Tombe* auquel il n'a pas touché depuis 1817 : « ... Les soirées sont longues à Berlin... » Il écrit le IVe livre, le départ de Combourg, sa jeunesse jusqu'à la fin de sa présentation à Versailles. Le cercueil de Fontanes lui a rappelé qu'il est toujours plus tard qu'on ne pense.

Le 26 avril, il débarque à Paris et le 1er mai, pour le baptême du duc de Bordeaux, il est réintégré dans sa charge de ministre d'Etat.

En juillet 1821, Villèle s'étant retiré du ministère à la suite d'un vote de la droite, Chateaubriand se croit noblement engagé à le suivre et envoie à Pasquier sa dèmission d'ambassadeur.

Bien qu'il attende tout des prochains événements politiques, remaniement du ministère, élections partielles, il passe un mauvais été. Ses amis étant

dispersés dans leurs châteaux, il se trouve isolé, livré sans dérivatif aux malaises, aux récriminations et à l'acrimonie assez explicables de Mme de Chateaubriand. Il a de la peine à tirer quelque argent des bureaux soit sur son traitement d'ambassadeur, soit sur celui de ministre d'Etat. Or, il est très gêné : « Vous savez bien que mes fins de mois sont toujours pénibles. Je n'ai pas comme vous le vivre et le couvert. Je suis donc obligé de courir », écrit-il à Mme de Duras.

Et voilà qu'il tombe malade lui-même ! La fièvre le prend avec un fort rhumatisme, le tout accompagné d'un commencement de surdité. Mme de Chateaubriand vomit le sang... « Tout cela est bien triste et j'en suis découragé. »

Pourtant, il a la satisfaction de voir triompher peu à peu la tactique politique qu'il préconise si ardemment : le pouvoir passe progressivement aux monarchistes purs, le groupe compact de la droite attirant peu à peu à lui le centre flottant qui existe dans toute assemblée ou le neutralisant. On en arrive à réaliser le paradoxe défendu dans la *Monarchie selon la charte* : Un pouvoir « ultra », libéré de tous les hommes compromis avec les régimes antérieurs, dans une monarchie constitutionnelle, la liberté... dans une main de fer.

Mais le roi ne peut oublier les dures leçons que, sans ménagement, Chateaubriand lui a prodiguées dans le *Conservateur*. Tout en adoptant sa politique, il ne tient nullement à que ce soit lui qui l'applique. Il devient évident qu'il ne fera pas encore partie de la nouvelle combinaison, bien que lui-même n'ait pas abandonné tout espoir. Ses billets à Mme de Duras sont pleins d'inquiétude,

mais aussi d'attente. 14 décembre : « ... Je ne sais rien, absolument rien, il paraît qu'il n'est pas question de moi. » 10 heures du soir : «... j'ignore absolument quels ministres, mais je sais que je n'en suis pas... » Il a le cou enflé, il souffre des yeux, son rhumatisme remonte dans la poitrine... mais il agit, écrit, combat. Il reçoit rudement Polignac venu officieusement pour l'apaiser et avec une rage folle Corbière chargé de lui soumettre une proposition inacceptable, humiliante de Monsieur : l'Instruction publique *sans entrer au conseil.* On comprend sa véhémence. Le 25 décembre, Richelieu met sur pied son ministère centre-droit sans Chateaubriand, avec Villèle aux Finances, Corbière à l'Intérieur et Mathieu de Montmorency aux Affaires Etrangères.

L'Ambassade de Londres à laquelle on finit par le nommer comme compensation, ne lui fut pas accordée aussi facilement qu'on l'a souvent raconté. Il fallut dix-huit jours de démarches pour évincer un autre candidat, parent du ministre, Adrien de Montmorency, convaincre Villèle, qui commence à le détester malgré ce qu'il lui doit, obtenir l'adhésion de certains puissants ennemis du vicomte. Quant à Louis XVIII, qui déjà avait fait grise mine à Mathieu de Montmorency, il ne discute pas un instant la nomination, heureux d'envoyer le turbulent Chateaubriand loin de France.

Cette nomination était un nouveau triomphe pour Mme Récamier qui l'avait arrachée, un nouveau sujet d'amertume pour Mme de Duras. Celle-ci ne recevait plus que de courts billets et plus d'excellentes excuses de santé ou de surmenage que de visites. Tout est bon à l'ambassadeur pour

ne plus se présenter chez son Egérie : « Je n'ai pu aller chez vous. J'ai couru toute la matinée pour acheter une parure à Mme de Chateaubriand... Vous voyez que je suis bon à tout... »

Le 4 janvier 1828, Chateaubriand accepte officiellement l'importance mission qu'on lui offre. Le 9 paraît l'ordonnance qui le nomme. Il ne part pourtant que le 2 avril après avoir envoyé un dernier billet à Juliette : « Mardi matin, 2 avril. — Vous trouverez ce mot à votre réveil. Vous verrez que rien ne changera dans votre vie si vous ne changez pas. Je monte en voiture à l'instant : il est huit heures et demie. A bientôt ; j'écrirai de Calais. J'aime mon bel ange pour la vie. » On sent la joie frémir. L'ambassade de Londres, à défaut des Affaires Etrangères, c'est quand même le premier poste diplomatique de la monarchie. Pour tout dire aussi, il a convaincu sa femme qu'elle serait horriblement malade en passant le détroit, que le climat de l'Angleterre lui serait aussi nuisible que celui de la Prusse. Il part donc seul, assuré que ses précautions et Le Moine empêcheront la vicomtesse de le rejoindre. D'ailleurs, il y pourvoiera en jouant dès son arrivée de l'ennui où périrait sa « pauvre femme » et en dissimulant soigneusement tous les incidents — bris de porcelaine et autres — qui pourraient lui faire croire qu'une maîtresse de maison est indispensable à l'ambassade.

Le débarquement à Douvres est un moment selon son cœur : seize coups de canon, discours, hommages, revue de la compagnie d'honneur. Rien n'y manque. Il est bien reçu à Londres et tout lui fait présager qu'à l'ouverture de la « sea-

son », après sa présentation au roi, il sera accueilli à bras ouverts par la société. Et pourtant... Pourtant dès le 12 avril, huit jours après son arrivée, il termine une lettre à Juliette par ces mots : «... Je commence à m'enfoncer ici. » Et il lui crie encore : « Hélas ! il est trop vrai qu'il n'y a de bonheur que dans une vie indépendante et auprès de ceux à qui le cœur est attaché... » Eternel refrain de ses rapides désenchantements.

Mais il n'a garde d'oublier Mme de Duras. Aux deux il envoie les mêmes protestations et presque dans les mêmes termes, cependant... qu'il commence des travaux d'approche, qu'il lance ses premières vagues de charme dans le monde officiel, contre Mlle Elliott et contre Mrs Arbuthnot, en attendant les actrices françaises qu'il va recevoir.

Pourtant, Londres lui pèse déjà et atrocement. Son troisième secrétaire raconte que, quand on lui apporte les journaux anglais, il court d'abord à la rubrique des départs de navires. Quand il lit que l'un d'eux va appareiller pour Bombey ou Mexico, il s'écrie : « Comme ils sont heureux ! » Ce n'est pas une comédie. Ce n'est pas un cri qu'il pousse en scène. C'est le grondement de la tempête intérieure qui le jette vers l'inconnu. Le bonheur n'est jamais pour lui là où il est. Et le même M. de Bourqueney note encore ceci que Chateaubriand lui disait, qui est bien l'essence de sa nature douloureuse et qui montre jusqu'à quelle profondeur il se connaissait lui-même : «... Je n'ai jamais voyagé que pour me distraire. On me croit curieux, empressé de connaître des objets nouveaux. On se trompe. Je me suis ennuyé dès mon enfance, et toute mon existence a été une suite d'ennuis. Je

n'ai jamais aimé la même chose un quart d'heure de suite. Je n'ai jamais fait le bien par plaisir : la vertu n'est chez moi qu'un raisonnement. D'autres ont connu le bonheur d'écrire une belle page : c'est un plaisir que je n'ai jamais goûté.... »

La politique européenne, dont Londres était depuis Pitt le centre principal, était telle pourtant, en 1822, qu'elle ne devait pas laisser à un ambassadeur du roi de France les loisirs élégants de s'ennuyer ni de scruter trop profondément son état d'âme. Il s'agissait d'observer l'intimité et de percer les conversations, pour ainsi dire familiales, des puissances de la coalition anti-révolutionnaire et anti-napoléonienne. Assurément la Restauration bourbonienne qui était son œuvre lui donnait toute tranquillité. Mais il lui restait des arrière-pensées et de la méfiance vis-à-vis de la France elle-même. D'autre part, la situation de l'Espagne, le vieux « Pacte des deux couronnes » qui pouvait ramener une sorte d'amicale prédominance de Paris sur Madrid, intéressait au plus haut point le cabinet de Londres. M. de Metternich lui-même voyait dans cet état de choses un sérieux sujet de préoccupations.

Ce n'était pas tout encore. Chateaubriand avait la mission d'établir au bord de la Tamise le prestige du nouveau ministère qu'il représentait et vis-à-vis duquel on se tenait dans l'expectative. Encore une fois, lui, le champion de la prétendue liberté, avait à présenter son gouvernement prêt à se dresser avec les autres cabinets européens contre les indices d'esprit libéral qui subsistaient dans le sud du Continent, principalement en Espagne. Or, lord Castlereagh menait une double

politique : celle que lui inspirait le sincère désir d'étouffer ces foyers mal éteints d'incendie, celle aussi que lui imposait son instinct anglais de parlementarisme, de constitution, de respect des institutions nationales. Ainsi, contre la Révolution napolitaine il faisait effort pour demeurer passif, tout en se montrant plein de prévenance pour les colonies espagnoles de l'Amérique du Sud insurgées. Il réprouvait certes le mouvement des Cortès de Madrid contre la monarchie, mais hésitait à collaborer à sa répression.

Chateaubriand se rendit très vite compte des différents éléments politiques, économiques, moraux, psychologiques qui s'amalgamaient dans les cerveaux des dirigeants anglais. Il renseigna clairement Paris sur les dispositions du cabinet de Saint James, sur les luttes qui le divisaient, sur son hostilité plus grande au fond contre une intervention de la France en Espagne que contre l'attitude révolutionnaire des Cortès. Il découvrit et révéla les moyens secrets combinés pour paralyser l'influence du gouvernement royal dans la péninsule et y accaparer le commerce... Il montra immédiatement qu'il avait en lui l'étoffe d'un grand ambassadeur. Mais en dépit de cette compétence, signe d'un vrai génie politique, que pouvaient penser les ministres de Paris de leur représentant à Londres dont toute la correspondance particulière, toujours connue de nombreux amis, toute l'attitude générale contredisaient les dépêches et les actes ; car, plus que jamais, il traitait sa mission, ses chefs, tout le monde avec un souverain mépris. C'était hier qu'il écrivait à de Puisieux : « Une ambassade ne me rehausse pas d'une ligne. Elle

me rapetisse plutôt.... » A Mme de Genlis : «... J'ai jeté trente années de ma vie au public : pourquoi ne garderais-je pas pour moi le peu de jours qui me restent ?... Moi je suis vieux, très vieux... je n'aspire qu'au repos, je n'ouvre plus un livre, une plume me fait peur ; je voudrais n'avoir jamais écrit... » Alors, pourquoi cette frénésie de pouvoir, ces critiques, ces haines, ces passions, ces femmes assiégeant les cabinets des ministres pour arracher en sa faveur postes et honneurs ? Comme l'état d'esprit qu'il manifestait en pleine ambassade dans une lettre à son secrétaire, M. de Marcellus, était rassurant pour un gouvernement dont le plénipotentiaire continuait à diriger de sa résidence la politique continentale de son parti : « La polémique est mon allure naturelle et vous le voyez, j'en fais en ce moment contre les ministres, mes correspondants, en les poussant plus qu'ils ne veulent à la guerre d'Espagne. Il me faut toujours un adversaire, n'importe où... Je pourrais désirer quelquefois être ministre ou roi pour me rire de mes ennemis, mais au bout de vingt-quatre heures je jetterais mon portefeuille et ma couronne par la fenêtre... » Que fait-il donc à Londres ? Mais d'ailleurs, tout cela n'est qu'attitude et rodomontade : en maintes occasions, il faudra le « démissionner » ou même le chasser pour qu'il consente à partir.

Quel effet pouvaient faire à Paris toutes ces contradictions, ce détachement désabusé ? Surtout que, à peine a-t-on émis dans les chancelleries l'idée de réunir un congrès à Vienne ou à Vérone pour y régler les affaires d'Europe et y prendre des mesures contre les velléités de liberté de certains peuples, que Chateaubriand, qui ne

fait qu'arriver en Angleterre, pose sa candidature pour représenter la France à cet éventuel congrès. Il écrit à Montmorency et fait intervenir sans retard auprès de lui Mme Récamier, craignant que le ministère ne prenne d'autres engagements, notamment envers Adrien de Montmorency qui a déjà failli être nommé à sa place à Londres et attend une compensation. Mathieu, loin de promettre, ne laisse aucun espoir. Non seulement l'amertume secrète qu'il éprouve des amours de Chateaubriand avec sa déesse, avec Mme Récamier, est loin d'être calmée, mais il a la vague intuition que son ambassadeur lui tend un piège et manœuvre contre lui. Voulant sans doute se réserver la guerre d'Espagne, le succès et la gloire qu'il en escompte, Chateaubriand se rapproche de Villèle pour empêcher momentanément, avant sa propre apparition au pouvoir, toute intervention ouverte — ou secrète comme le propose Montmorency — en faveur des royalistes menacés à Madrid et pour engager au contraire son ministre responsable dans une expédition en Italie afin d'appuyer l'Autriche dans la répression du Piémont alors très agité.

Toute cette activité politique est mêlée à une explosion de romantisme effréné. On s'imagine ce qu'avait pu déchaîner dans un cerveau comme celui de Chateaubriand le fait de revenir dans ce Londres, où il avait touché les bas fonds de la misère et agonisé dans l'obscurité anonyme, revêtu de la double majesté éclatante de représentant du Roi de France et de grand écrivain. Quelle antithèse ! Quel retour de la destinée ! Là où il passait aujourd'hui étendu sur les coussins de satin de

son carrosse qui l'emportait vers une réception aristocratique, usé de souffrances, d'insomnies, de dénuement, il avait autrefois manqué mourir, ignoré de tous... Là, il avait arraché de l'herbe pour tromper sa faim... et il traitait avec le dernier raffinement gastronomique des lords et des princes. « Voyez aussi les tables purement anglaises ou allemandes, écrivait-il plus tard à Marcellus. On y mange, on y boit surtout, mais on n'y dîne pas. Je me tais sur l'Espagne et sur l'Italie où la cuisine est totalement inconnue. En France on festine ! L'œil, le palais, l'intelligence jouissent à la fois. Témoin mon illustre et fidèle Montaurel. Il a fait l'ambassade de Londres, le congrès de Vérone, le ministère de la rue des Capucines à Paris. Il est créateur, il est génie ! Que n'a-t-il pu inventer l'art de dîner deux fois ! »

Si l'on avait pu savoir à Paris — et on va bientôt l'apprendre — comment M. de Chateaubriand poursuivait ses débuts dans la vie londonienne, peut-être Mme de Duras et Mme Récamier n'eussent-elles pas usé leurs nerfs dans leur réciproque jalousie. Au reste, cette dernière, servie par son instinct de maîtresse, le soupçonna assez vite. René prodigue à l'une et à l'autre les plus tendres, les plus passionnés apaisements. Il jure qu'il est invariable et fidèle, cependant qu'il moissonne à pleins bras l'amour de quelques belles Anglaises, de quelques Françaises aussi : Mlle Leverd qui a déclamé dans une « soirée de garçon » des scènes de Molière et Mme Lafond, une chanteuse que son mari accompagne au piano, font partie de son sérail. Son troisième secrétaire note : « 14 mai — Nous avions Mme Lafond à dîner ; je crois décidément que... elle a de bien beaux yeux noirs. » 19 mai —

Mme Lafond est venue faire de la musique. Le mari était au piano avec nous. M. de Chateaubriand est descendu avec elle ; et une demi-heure après son valet de chambre est venu dire : « M. Lafond peut descendre. »

Mais l'amour, si divers soit-il, pas plus à Londres qu'à Paris, ne lui fait perdre de vue ses ambitieuses visées.

Il se rend vite compte qu'il n'a rien à espérer de Mathieu de Montmorency, qu'il ne l'enverra pas à Vérone où décidément se tiendra le Congrès. Parbleu ! Mathieu n'est pas assez naïf pour n'avoir pas compris que, dans l'esprit de Chateaubriand, c'est en passant par Vérone qu'il compte le remplacer au ministère. Belle occasion pour la fidèle Mme de Duras de prendre une revanche sur Mme Récamier qui a obtenu les deux précédentes ambassades !

Enfin, le vicomte pose nettement sa candidature auprès de Villèle qu'il a « fait » de ses mains et qui est hostile à Mathieu : « C'est la chose que je désire le plus vivement et que je vous demande ; c'est là que j'achèverai d'acquérir dans vos intérêts cette prépondérance diplomatique qui augmente pour moi de jour en jour. »

Comment lui refuserait-on cette haute mission ? Tout lui semble dû maintenant : on vient en effet d'apprendre quel éclatant hommage Napoléon lui a rendu à Sainte-Hélène. On répète partout les paroles de l'Empereur mourant, répétées par Montholon. Et lui-même a dit en les écoutant : « Voilà le traité de réconciliation entre cette grande mémoire et ma vie. » Alors, plus orgueilleux que jamais, il se met à écrire à Mme de Duras une longue

série de lettres des plus étonnantes. Elles sont uniquement remplies de lui, enfiévrées de ses ambitions, trépidantes de son impatience, empoisonnées de ses craintes.

Plus d'affection, plus de phrases sentimentales, plus de souvenirs : « Allez voir Villèle... Pressez Villèle... Faites cette visite... Courez... Dépêchez-vous... Hâtez-vous pour telle démarche... Faites valoir telle chose... » Des pages et des pages frénétiques, avides, brûlantes, suppliantes. « Dites à Villèle que je ne suis en ce moment d'aucune utilité ici, et que je serais capital au Congrès. Il n'y a que moi en France qui connaisse la politique anglaise et ses rapports avec l'Autriche ! » Le congrès de Vérone est devenu une sorte d'idée fixe, de mirage vers lequel il se rue. Dans une seule des lettres de cette époque il n'en est pas question. Et comme Mme de Duras s'en étonne malicieusement, il répond qu'étant superstitieux en politique, il était convaincu que s'il en avait parlé ce jour-là, il aurait tout compromis. Où en est son cerveau ?

Mme de Duras n'a pas besoin d'être stimulée. Elle ne quitte pas les ministères ni les salons où se décidera la nomination. Elle passe sa vie à établir verbalement une critique serrée des différents candidats, à mettre en valeur son ami, à montrer les avantages de lui confier la politique de la France, à faire appel aux intérêts personnels de chacun en faveur de son protégé, à plaider enfin avec toute la chaleur de son cœur aimant et de son infatigable dévouement. Elle sent bien qu'elle gagne du terrain, qu'elle approche du succès. Mais il faut convaincre Louis XVIII : « Allez donc vous

promener à Hartwel, conseille-t-elle... » Hartwel est un lieu où le comte de Provence a passé une partie de son exil. Il est naturel que, monté sur le trône, il aime qu'on lui en parle. Or son ambassadeur n'y a jamais mis les pieds. Chateaubriand n'était pas le moins du monde courtisan et, même pour obtenir ce qu'il désirait maladivement, il se refusa à écrire à Louis XVIII avant qu'il ne fût nommé, pour le remercier.

Le 29 août, au cours d'une nuit agitée qu'il passe étendu dans sa chambre, il entend frapper à sa porte. M. de Marcellus vient d'arriver de Paris :

— « Il s'obstine à me refuser ! » s'écrie-t-il en voyant entrer son secrétaire.

— « Préparez-vous à partir sous huit jours à Vérone » annonce Marcellus, « vous êtes nommé plénipotentiaire. »

Marcellus raconte que, dans sa joie, Chateaubriand l'embrassa. Mais, suivant sa réaction coutumière, quand il touchait le triomphe, quelques heures plus tard il réveillait à son tour son secrétaire, et dans un état indescriptible de fureur lui annonçait « qu'il ne voulait plus partir. »

C'était Mme de Duras qui, par Villèle, avait enlevé la nomination.

René ne quitta pas Londres sans avoir joué une des scènes capitales de sa vie sentimentale et des plus complètes : un matin, on lui annonce une dame en grand deuil accompagnée de deux jeunes gens. Quand on l'introduit, il reconnaît à peine sa visiteuse. O mort du cœur ! Elle se nomme. C'est Charlotte Ives. Il y a vingt-quatre ans qu'il l'a aimée et qu'un soir il s'est enfui de la maison de ses parents sans la revoir. Elle présente ses fils. Elle est

en deuil de sa mère. Brusquement, sans s'y attendre, il se trouve en face de sa jeunesse, de son cœur naïf et encore fervent. Comment ne serait-il pas ému ? Mais il se reprend vite. Des yeux, il évalue la somptuosité au milieu de laquelle il vit maintenant, lui que Charlotte a connu professeur besogneux dans une humble chambre de province. Il mesure le chemin qu'a parcouru le petit émigré du Suffolk. Charlotte, au soir de la grande scène, a quitté un jeune homme obscur et pauvre, et voici qu'elle est reçue par l'ambassadeur du roi de France ! Bonaparte, devenu empereur, a retrouvé, lui aussi, la Provençale que, sous-lieutenant, il a failli épouser ! Sur les lèvres de René jaillit le cri de son égoïsme et de son orgueil :

— « Comment me trouvez-vous ? »

Chateaubriand s'embarque à Douvres le 8 septembre, heureux... mais assez mécontent. D'abord Montmorency s'est arrangé pour qu'il ne puisse pas participer aux conférences préliminaires de Vienne entre souverains et diplomates. Ensuite, il n'est pas à Vérone le seul envoyé de la France. Il doit s'y rendre avec M. Rayneval, son successeur à Berlin, et avec M. de la Ferronnays, ambassadeur à Saint-Pétersbourg.

Le 5 octobre, il se met en route. Dès son arrivée à Vérone, le 15, il écrit à Mme Récamier : « ... Si vous venez, je reste ; si vous restez, je ferai en sorte de partir à peu près avec Mathieu qui ne doit rester que quinze jours à Vérone. Au fond je n'ai rien à faire ici où tout va très bien... » et à Mme de Duras : « Le Congrès, à ce qu'il paraît, sera fort court, et j'espère vous revoir dans six semaines. » Nous connaissons maintenant les lita-

nies de la prompte satiété. Incontestablement, les lettres à la première sont plus affectueuses, plus tendres que celles à la seconde. A Mme de Duras, toute sa désillusion : « Je regrette l'argent du Roi que je mange ici bien inutilement pour service... » et le fin mot sur sa fringale de venir à Vérone : ... « le Congrès sera pour moi une rude épreuve, et le chef d'œuvre de ma conduite politique serait d'y avoir détruit tout ce que la haine et l'envie ont amassé contre moi de calomnies depuis huit ans. »

La grosse question qui se pose devant le Congrès n'est bien entendu ni la répression de la piraterie, ni la traite des nègres. C'est le problème d'Espagne. Permettra-t-on à la France d'aller au secours d'une monarchie bourbonnienne menacée par l'opposition révolutionnaire d'un Parlement ? Mathieu de Montmorency, comme ministre et chef de mission, porte au Congrès une proposition sur laquelle il n'a pas consulté Chateaubriand. Il y est parlé de provocation de l'Espagne à la France, des probabilités d'une guerre. On y demande l'appui moral des alliés, le retrait des ambassades à Madrid. On y réclame même une aide effective aux armées de Louis XVIII.

Mais à Paris, profitant de l'absence de son collègue, Villèle s'est fait nommer par le roi Président du Conseil, et envoie immédiatement aux plénipotentiaires une « Instruction » toute contraire à la proposition de Montmorency. Il y affirme la volonté pacifique de la France. Chateaubriand qui, au fond, souhaite le conflit autant que Montmorency, mais ne veut pas combattre Villèle, sentant que les jours ministériels de son chef sont

comptés, ne se gêne pas pour critiquer la forme de la proposition Montmorency. Il en montre à la fois les excès et les faiblesses. D'ailleurs, l'Angleterre refuse d'y adhérer. L'Autriche et la Prusse repoussent l'aide matérielle. Tout en se pavanant, pour accroître son prestige, avec Metternich, avec le roi de Prusse, avec l'empereur, c'est avec le tzar qu'il lie une amité personnelle et qu'il joue sa partie. Il obtient son adhésion pleine et entière, l'appui moral et matériel dont la France pourrait avoir besoin. C'est beaucoup. Il ne reste plus qu'à manœuvrer pour que cette guerre qu'il tient devienne « sa guerre ».

Le 21 novembre, Mathieu de Montmorency part pour Paris afin de faire signer par le roi l'accord obtenu le 19 entre les quatre grandes puissances continentales au sujet de l'intervention de la France dans les affaires espagnoles. Chateaubriand prend hautainement et de lui-même la conduite de la délégation. Il se multiplie au Congrès et hors du Congrès, trouvant malgré ses occupations accablantes le temps d'écrire de longues lettres à M^me^ de Duras, à M^me^ Récamier... et à un ou une correspondante inconnue. Ces dernières, demeurées mystérieuses, c'est M. Le Moine qui est chargé de les faire parvenir par la petite poste.

Mais désormais, la partie est gagnée. Quand le 13 décembre, le Congrès, ayant terminé ses travaux la veille, Chateaubriand monte en berline pour rentrer à Paris, ce n'est vers aucune de ses amies ou maîtresses qu'il court, c'est vers l'apogée de sa gloire, vers le pouvoir qu'il a tant désiré.

SEPTIÈME PARTIE

L'APOGÉE

Il l'a tant désiré !... Arrivé à Paris le Vendredi 20 décembre, au matin, il apprend que Mathieu de Montmorency vient d'être fait duc, mais, à la suite d'un désaccord avec Villèle, est virtuellement démissionnaire. Il est appelé à trois heures au Conseil des Ministres. On lui offre les Affaires Etrangères. Voilà neuf ans qu'il intrigue, qu'il manœuvre, qu'il lance ses maîtresses dans la mêlée politique pour arracher à Dieu l'instant où il prendra en main le sort de son pays. Voilà vingt deux ans qu'il espère cette minute, la prépare et attend de l'entendre sonner. Voilà presque un quart de siècle qu'il imagine avec impatience l'estafette qui viendra du Palais Royal lui annoncer l'heure de son destin... L'estafette est là... l'heure a sonné et... Chateaubriand refuse.

Le 27 décembre, il repousse encore la coupe d'encens que lui tend Villèle. Peut-être s'en est-il trop enivré à l'avance. Il donne une raison à son obstination : Mathieu de Montmorency, qu'il déteste

et qui le déteste, est officiellement son ami. Et tous deux, à des titres divers, sont les intimes de Mme Récamier : il ne peut lui succéder. Il y aurait là une sorte de traîtrise, d'inconvenance.

C'est un prétexte. Il refuse parce qu'il est Chateaubriand d'abord et qu'il a peur, maintenant, après une longue expérience de carrière et d'amour, d'épuiser son rêve en le réalisant. Il refuse parce qu'il craint, au seuil du pouvoir, de perdre l'énorme situation politique qu'il a conquise dans l'opposition. Il refuse parce que deux ou trois hommes qu'il juge indispensables ne sont pas appelés en même temps que lui. Il refuse parce qu'il sent que la guerre avec l'Espagne, désormais inévitable, est impopulaire et qu'il y risque son prestige. Il refuse encore parce qu'il devine le jeu de Villèle, grand homme politique décidément, qui consiste à l'isoler de son parti en l'appelant aux responsabilités pour l'abattre plus facilement. Il refuse enfin parce que, dans son orgueil, il veut avoir le roi à ses pieds... Et il l'a ! Louis XVIII le fait mander à quatre heures, le 27 décembre, et pendant une heure et demie le raisonne sans qu'il cède. Enfin, il lui donne l'ordre d'obéir, ce qui, pour un roi, est l'ultime manière de supplier.

En réalité, Chateaubriand avait chassé Montmorency, quoique décidé à en arriver comme lui à la guerre, et il avait forcé la main à Villèle bien qu'il fût l'adversaire de la « paix financière » chère à celui-ci. C'était un tour de force. Mais l'intérêt de la France devait gagner à cette politique trop souple parce que le nouveau ministre concevait mieux que son prédécesseur le caractère que devait garder le conflit. Il était décidé à le provoquer pour

deux raisons qu'on peut discuter, mais auxquelles force est bien de reconnaître une valeur politique : sauver en Espagne le principe monarchique menacé et, par une victoire de l'armée du roi de France, effacer la légende persistante des armées de l'Empereur des Français, battues précisément dans cette même Espagne.

Mais, comme il sent bien que cette guerre va soulever l'opinion du pays, il adoucit tout à coup à l'intérieur l'exaltation de sa politique.

Ses premières dépêches au représentant de la France à Madrid sont très fermes, très nettes et émanent d'un homme d'État qui sait où il va. Il lui faut à la fois compter avec les cabinets absolutistes, ses alliés, avec l'opposition de l'Angleterre et avec Villèle. Le 12 janvier 1824 il envoie l'ordre à l'ambassadeur en Espagne, M. de la Garde, d'exiger des modifications à la Constitution espagnole, d'insister sur une violation du territoire français et de se préparer à partir. Mais dès le 18 janvier, sans attendre la réponse à son ultimatum, prenant prétexte d'une note antérieure du ministère espagnol, il prescrit à l'ambassadeur de demander ses passeports pour lui et pour toute la légation. C'était la rupture. La correspondance s'engage alors et continue encore quelque temps, aigre-douce, entre Chateaubriand et Canning, le premier ministre anglais. Le premier affirme au second que la France va mettre un million d'hommes en campagne. Le Britannique fait ironiquement remarquer que c'est « le double de ce que Bonaparte a perdu en Espagne. » Le 28 janvier 1824, au Louvre, devant une assemblée éblouissante, dans son discours du

trône auquel il a autorisé Chateaubriand à ajouter quelques phrases, le roi annonce la guerre. Villèle entraîné, débordé, mis devant l'événement doit tout accepter. Alors s'ouvre devant la Chambre un grand débat. L'opposition fait contre la guerre un effort désespéré. Manuel prononce son fameux discours où il rappelle que ce sont toujours les interventions étrangères qui ont coûté la tête aux rois menacés. Ce qui soulève une émotion et un tumulte indescriptibles, suivant la formule. Chateaubriand ne fut pas étranger à l'expulsion fameuse à main armée, du député.

Et il monte lui-même à la tribune. C'est son début comme ministre. Son premier soin est de rendre — avec le plus grand sérieux — un hommage éclatant à Mathieu de Montmorency. Mais cette manifestation obligatoire terminée, il est pris d'une émotion si profonde et si sincère que sa parole entraîne la grande majorité de l'assemblée et qu'il n'a bientôt plus en face de lui que le petit groupe des irréductibles : Foy, Bignon, Laffitte, Koechlin, Casimir Périer, Villemain, d'Argenson, La Fayette etc... Il improvise d'abord, avant d'ouvrir ses notes qui contiennent le discours très travaillé que la Chambre attend. C'est Bignon qui lui fournit son début en mettant ses collègues en garde contre l'abus de l'imagination romanesque en diplomatie : « Messieurs, répond Chateaubriand, j'écarterai d'abord les objections personnelles. Les intérêts de mon amour-propre ne doivent trouver aucune place ici. J'ai commencé ma carrière ministérielle avec l'honorable préopinant, pendant les Cent jours. Nous avions tous les deux un portefeuille par interim, moi à Gand, lui à Paris ; je faisais

alors un roman ; lui s'occupait de l'histoire : je m'en tiens encore au roman. »

Le duc d'Angoulême qui, par sa modération se rapproche plus de son oncle, le roi, que de son père reçut le commandement en chef de l'expédition. Il eut la sagesse de réunir autour de lui un état-major composé de soldats de valeur dont il n'avait pas même voulu connaître les opinions politiques. A la tête de 100.000 hommes, il franchit la Bidassoa, disperse quelques guerillas, occupe Tolosa le 11 avril, Vittoria le 17 et prépare sa marche sur Madrid. Le 24 il entre dans la capitale. La diplomatie de Chateaubriand avait été assez habile pour détacher auparavant de la cause des Cortès quelques-uns de leurs chefs, dont l'influent Abisbal. La rapidité de cette marche causa en Europe une profonde impression. Le ministre des Affaires Etrangères triomphait. Son succès, l'attitude des cabinets continentaux et d'une partie de l'Espagne elle-même légitimaient son audace et son dédain des menaces anglaises.

Coup sur coup, l'armée française enlève les positions du Trocadéro et vient mettre le siège devant Cadix. La guerre, virtuellement gagnée, a été menée en coup de foudre. Mais il fallait prévoir l'avenir et c'est là que le triomphateur de Paris se montra certainement au-dessous de son rôle. Sans aller jusqu'à accorder à la cour de Naples la régence de l'Espagne qu'elle réclamait par droit de parenté royale, il eût fallu composer un conseil avec les éléments modérés de la péninsule. Ce qui semblait élémentaire c'était de ne pas abandonner ce malheureux pays aux atrocités que, par ressentiment et vengeance, Ferdinand VII allait y com-

mettre et dont Chateaubriand, son sauveur, se trouverait par contre-coup responsable.

On peut croire qu'accablé par de si grandes responsabilités et par la conduite d'une telle entreprise, la vie privée de Chateaubriand fut, pendant les quelques mois de son ministère, uniquement balancée entre la rue de l'Université où résidait Mme de Chateaubriand, tandis que son mari habitait le ministère, l'hôtel de Duras et l'Abbaye-aux-Bois. Il paraissait bien encore chez Mme Récamier et lui écrivait assez régulièrement. Mais il ne se sentait pas à l'aise dans ce milieu où sa politique n'était pas unanimement approuvée, où l'on blâmait parfois ouvertement les mesures réactionnaires et antilibérales que le gouvernement croyait pouvoir impunément recommencer à prendre, glorieux qu'il était de ses succès espagnols : exécution de nombreux conspirateurs, fermeture de la Faculté de droit de Grenoble et de l'Ecole normale supérieure, dissolution enfin d'une Chambre que Villèle n'estimait plus assez servile.

A Mme de Duras il envoyait maintenant plus de courts billets que de longues lettres. Il est vrai que parfois, en peu de mots, il enfermait une confession qui prouvait la persistance de leur intimité. A la veille de sa première intervention à la Chambre, il lui fait savoir qu'il travaille à son discours, et il ajoute : « J'ai bien peur. » Ces trois mots, tout à coup, jettent une brusque lumière — brusque et courte — sur ce qui se passe derrière l'homme officiel, derrière la façade majestueuse, derrière le visage et l'attitude composés, dans l'âme.

Une autre fois, il doit monter à la tribune et

répondre aux attaques presque injurieuses qu'on laisse proférer contre lui au Parlement anglais. Il griffonne hâtivement à sa « chère sœur » : ... je suivrai vos conseils. » Que lui a-t-elle conseillé ? Et comme il est, ce jour-là, docile ! Ce discours magnifique, où il parcourut tous les tons de l'éloquence et toutes les nuances de l'émotion, arracha une acclamation admirative à l'Europe entière, accrut sa renommée d'orateur et d'homme d'Etat dans des proportions telles que Villèle commença à en prendre ombrage. Mme de Duras n'y était pas étrangère.

Mais tout cela, c'étaient le tran-tran de son cœur, ses habitudes. Il faut mal le connaître pour croire qu'ils lui suffisent. Il s'est embarqué dans une nouvelle et bien autre aventure, la plus véhémente, la plus folle de sa longue carrière amoureuse, si fournie et si riche. Il y touche le sommet de la passion physique. Il semble que Pauline, Delphine, Nathalie, Juliette, tant d'autres n'ont fait que préparer la route qui le conduisait à cette cime ardente. L'exaltation du pouvoir a jeté dans l'incendie perpétuel de ses désirs, des brassées de sarment qui font un feu d'enfer. Jamais encore il n'a écrit des lettres aussi insensées, aussi enflammées, aussi précises que celles qu'il envoie à Mme Boni de Castellane. Contre ses habitudes toujours un peu lointaines, même en amour, il la tutoie par écrit. Il n'est plus question de dignité, de politique, d'attitude, d'ambition, de prestige. C'est tout au long un cri de joie quand il l'a possédée, un cri d'espoir quand il l'attend. C'est le désir brûlant et le souvenir du plaisir plus brûlant encore, c'est l'amour débordé et qui a perdu la tête, c'est la volupté torrentueuse et qui

ne sauve plus même les apparences, ce qui est tout à fait exceptionnel dans sa correspondance et hors de son caractère : « Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore, je t'aime avec toute la folie de mes premières années. Je redeviens pour toi le frère d'Amélie ; j'oublie tout depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds... C'est toi que j'ai adorée si longtemps, sans te connaître. Tu sauras toute ma vie... que le Ciel n'ôte pas mon bonheur ! A toi pour la vie ! » Ce n'est que le début. Après un bal au ministère : « Jamais je ne t'ai vue aussi belle et aussi jolie à la fois que tu l'étais hier au soir. J'aurais donné ma vie pour pouvoir te presser dans mes bras. Dis, était-ce ton amour pour moi qui t'embellissait... quand tu es sortie, j'aurais voulu me prosterner à tes pieds et t'adorer comme une divinité. Ah ! si tu m'aimais la moitié de ce que je t'aime ! Ma pauvre tête est tournée ; répare en m'aimant le mal que tu as fait. A huit heures, je t'attendrai le cœur palpitant. » Le 22 septembre, il lui adresse un hymne en vers. Le 5 Octobre, Hyacinthe Pilorge, son ordinaire messager, apporte une lettre à M^me^ de Castellane. Un événement de la guerre d'Espagne l'a empêché d'aller la veille chez elle : « ... Ainsi je perds cette nuit que j'aurais passée dans tes bras ! ah ! je puis t'écrire sans contrainte, te dire que je donnerais le monde pour une de tes caresses, pour te presser sur mon cœur palpitant, pour m'unir à toi par ces longs baisers qui me font respirer ta vie et te donner la mienne. Tu m'aurais donné un fils ; tu aurais été la mère de mon unique enfant... que m'importe le monde sans toi ? Tu es venue me ravir jusqu'au plaisir du succès de cette guerre que j'avais seul

déterminée et dont la gloire me trouvait sensible. Aujourd'hui tout a disparu à mes yeux hors toi... mais reviens vite ; mais dis-moi que tu ne me puniras pas de mon malheur. Je vais devenir plus libre; j'irai partout te retrouver... pardonne-moi cette délivrance de ce malheureux roi d'Espagne. Je ne sais si tu pourras me lire ; je t'écris après avoir écrit à tous les rois et à tous les ministres d'Europe. Ma main est fatiguée, mais mon cœur ne l'est pas... » La lettre est longue et toute de la même encre — quatre pages ! Or, le lendemain de ce soir où Cadix, Ferdinand, Madrid, le tzar, Canning n'ont pas tenu un instant contre son besoin d'écrire cette missive éperdue à sa maîtresse, il adresse trois lignes seulement à Mme de Duras qui n'avait rien reçu de lui depuis plusieurs jours. Elles commencent ainsi : « Les rois m'ont empêché de vous écrire hier... » Les rois !... une reine voulait-il dire. Bien mieux, il est si occupé, si accaparé par Mme de Castellane qu'il reçoit assez mal et expédie rapidement Charlotte, la Charlotte de l'exil, la Charlotte de l'aurore, qui, encore une fois, sort du fond de son passé et vient voir à l'hôtel du ministère celui qui fut son fiancé. Il n'a même plus le temps de lui demander cette fois : « « Que pensez-vous de moi ? »

Les lourdes affaires politiques où il est engagé ne l'empêchent nullement de se débrouiller dans les complications sentimentales qu'il accumule sans crainte. Pour simplifier, il est vrai, il prodigue aux unes et aux autres les mêmes serments et les mêmes apostrophes. 24 octobre 1823 — à la comtesse de Castellane, qui doit partir sous peu et l'attendre sur la route de Dieppe : « Pars, bonheur

et charme de ma vie, mais pour me retrouver, pour m'enivrer de ton amour, pour me rendre le plus glorieux et le plus heureux des hommes. Dans quelques jours, je serai à tes pieds, je te presserai sur mon cœur ; tu seras seule et je pourrai te couvrir de mes baisers, respirer l'air que tu respires, et vivre de ta vie. Tu as vu comme je t'ai aimée aujourd'hui, tu verras comme je t'aimerai loin de la foule. Reçois toutes mes caresses et souviens-toi que tu es ma *maîtresse* adorée. Je baise tes pieds et tes cheveux. »

A Mme Récamier, le lendemain 25 octobre : « Non, vous n'aurez pas dit adieu à toutes les joies de la terre, si vous partez, vous reviendrez bientôt et vous me retrouverez tel que j'ai été et tel que je serai toujours pour vous... je vous aime de toute mon âme, et rien ne pourra m'empêcher de vous aimer, ni votre parti, ni votre injustice. »

De plus, pendant qu'il filait le parfait amour sur les routes de Dieppe, on l'attendait en vain à Fervacques où il avait promis sa visite à Mme de Custine et le 28, la veille de son départ avec l'autre, il envoyait encore à Juliette ces lignes : « Partez, vous reviendrez promptement et vous me retrouverez tel que vous m'avez laissé c'est à dire le plus tendrement et le plus sincèrement attaché à vous... je ne me lasse jamais et si j'avais plus d'années à vivre, mon dernier jour serait encore embelli et rempli de votre image... »

Que fait-il des graves affaires de l'Europe ! Il fallut qu'un attaché du ministère le rejoignît à un relais normand et le ramenât à son cabinet.

Mme Récamier, torturée par Mme de Duras, suppliciée par Mme de Castellane, désespérée de

ne pouvoir se guérir de son amour pour cet amant insaisissable et d'avoir choisi pour capituler les bras de l'homme le plus infidèle qui fût, partit le 2 novembre pour l'Italie dans l'espoir de le voir arriver bientôt repentant et dompté. Comme elle le connaissait mal ! C'est ce même 2 novembre qu'il prenait la route de Dieppe avec Mme de Castellane. Après dix-huit mois elle comprit qu'il fallait céder et rentra à Paris. Elle avait eu d'ailleurs grand tort d'abandonner si vite la partie, car Chateaubriand, peu de temps après sa fuite et son retour précipité, mettait toutes ses maîtresses et toutes ses amies d'accord... en tombant amoureux, dès le début de 1824, de Mme Hamelin. Ce fut alors au tour de Mme de Castellane de souffrir.

Cependant au pouvoir, Chateaubriand qui dégustait toujours le plaisir de « coucher dans un lit de ministre », savourait sa victoire sans discerner encore qu'elle avait créé en Europe un malaise dont la France ne profitait guère : son protégé Ferdinand, mécontent que ses atroces représailles ne fussent pas approuvées absolument à Paris, n'avait d'attentions et de regards que pour la Russie et l'Autriche. Les lettres et les billets de cette époque à Mme Récamier ruissellent d'orgueil : « La gloire et le bonheur de ma patrie datent de mon entrée au ministère. » Il ne s'intéresse même que de très haut aux nouveaux revers de fortune de Juliette.

Il a prétendu plus tard qu'il s'attendait chaque jour, dès ce moment, à son renvoi. C'est peu probable car il s'installait au pouvoir comme un homme qui, se pensant indispensable, compte y rester longtemps. Il « protégeait » même dédai-

gneusement Villèle en lui faisant octroyer le grand cordon de St-André par le tzar, ce qui ne l'empêchait pas de le combattre ouvertement ou dans la coulisse sur presque toutes les questions. Ils n'étaient d'accord ni sur la frontière du Rhin, ni sur les Monarchies bourboniennes transatlantiques. Il sentait bien autour de lui des hostilités latentes, mais, se sachant triomphant, il ne se croyait qu'isolé. En réalité, sa gloire ne suffisait plus à l'imposer à ses adversaires et l'exercice du pouvoir l'avait, en fait, séparé de ceux-mêmes de son parti qui avaient profité, qui profitaient encore de son autorité.

Telle était sa situation quand il se trouva soudain en opposition complète avec Villèle et le Conseil à propos d'une loi à laquelle le Président attachait une énorme importance parce qu'elle était l'amorce d'une autre mesure : l'indemnité aux émigrés. Cette première étape était la conversion de la rente de quatre pour cent en rente trois pour cent au taux de quatre. On promettait aux rentiers une augmentation de leur capital avant qu'on atteignît le pair. Soutenue par les banquiers de Paris et les châtelains, elle passa à la Chambre des députés. Chateaubriand l'entendit attaquer devant les Pairs sans même prendre la parole pour la défendre, lui qui représentait le gouvernement. Mais il ne considérait pas que cette divergence d'opinion, ni cette abstention qui avait déterminé le rejet de la loi devant la Chambre haute, l'eussent définitivement brouillé avec le Président du Conseil. Villèle jugea pourtant qu'il était temps d'en finir. Il n'eut aucune peine à en persuader le roi qui ne supportait qu'avec impatience les leçons hautaines que donnait conti-

nuellement autour de lui le ministre des Affaires étrangères et l'opposition sourde qu'il faisait à sa politique. Chateaubriand, sûr de lui-même, confiant dans sa renommée, ne redoutait rien. Il aimait en toute sérénité.

Le dimanche 6 juin, il devait offrir le soir aux Affaires étrangères un grand dîner. Le matin, il se présente aux Tuileries pour assister à la messe. Au cours de l'office on vient l'avertir que son secrétaire de confiance, Pilorge, l'attend dans la Salle des Maréchaux pour lui remettre une dépêche urgente. Il rejoint Pilorge. Cette dépêche a déjà été décachetée par un haut fonctionnaire du ministère. Elle émane de Villèle. Il la lit, bouillant de rage :

« Monsieur le Vicomte,

« J'obéis aux ordres du roi, en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient de rendre.

Le Président du Conseil des Ministres.

« Louis, par la grâce de Dieu, etc...
« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Le sieur, comte de Villèle, président de notre Conseil des ministres, secrétaire d'État au département des Finances, est chargé par intérim du portefeuille des Affaires étrangères en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand... »

On le congédiait donc comme on chasse un domestique !.. Six ans plus tard ce renvoi brutal coûtera définitivement leur trône aux Bourbons. En six années d'opposition vengeresse, il leur fera payer

— et cher — cette humiliation. « Je ne suis pas rancunier, mais je suis vindicatif », avait coutume de dire le ministre révoqué. Le 6 juin, aux Tuileries, froissant la dépêche et serrant les poings, il décida le sort de la dynastie.

En effet, ce jour-là il sortit de la salle des Maréchaux chef de l'opposition libérale, comme il était sorti de Saint-Denis, chef des « ultras ». C'est la troisième période de sa vie politique qui commence. Sainte-Beuve remarque justement que, depuis 1800 jusqu'à la fin de sa carrière, il ne passa pas deux ans en tout hors de l'opposition; outre quelques semaines dispersées où il se rangea parmi les gouvernementaux, il ne soutint que le ministère Martignac. Il combattit même celui dont il faisait partie.

Remercié comme on l'a vu, il rallia aussitôt toutes les forces hostiles à Villèle qui cherchaient un drapeau. Dès son premier article du 29 juin dans *les Débats*, tout le libéralisme vint se grouper autour de lui, non seulement le libéralisme royaliste, mais, secrètement, les sympathies républicaines et orléanistes. On sentait bien dans l'opposition la plus avancée qu'en dépit de son étrange loyalisme de principe, on venait enfin de trouver le chef capable de briser la Restauration. Que disaient les lettres de cette époque à M^me^ Récamier ? On ne le saura probablement jamais. Elles ont été détruites, non par mégarde sans doute, comme on l'a soutenu, mais pour faire disparaître d'horribles invectives, de formidables cris de haine.

Réinstallé, deux heures après sa révocation, rue de l'Université, avec ses deux chattes et son grand dîner de diplomates qu'il va manger en compagnie de sa femme et de Le Moine, tout en remâchant ses

projets de vengeance, il écoute Mme de Chateaubriand. Malade encore de ses tribulations, de ses aventures retentissantes avec ses nouvelles « Madames », elle prêche par mesure politique une éclipse de quelques mois en Suisse, puis, par mesure d'économie, une installation dans une maison contiguë à l'infirmerie Marie-Thérèse qu'elle a fondée rue d'Enfer pour y recueillir les vieux prêtres malades. Lui, ne pense qu'aux articles vengeurs qu'il va écrire et à la campagne qu'il va entreprendre. S'en aller !... Et le ménage sur ces nouveaux désaccords devient une géhenne. Excédée, Mme de Chateaubriand, nous l'avons vu, partit seule, un beau jour, pour Neuchatel. Chateaubriand, après avoir été exhaler sa colère terrible à Saint-Germain chez Mme de Duras, au fond heureuse de le voir enfin à la tête de ce libéralisme qui lui est cher, courut à son tour en Suisse. Il ne parvint à ramener la fugitive à Paris que fin octobre. Avant son départ et pour museler des attaques qui l'inquiétaient et entraînaient une partie de l'opinion contre lui, Villèle avait rétabli la censure des journaux sous prétexte de préparer l'avènement imminent de Charles X.

Aussitôt Louis XVIII mort, Chateaubriand ne peut s'empêcher de publier sans attendre une brochure libérale et qui contraste étrangement, bien qu'il prétende avoir changé de parti et non d'opinion, avec ses opuscules précédents. Pour se soulager, il couvre de bile et d'aigreur la cérémonie du sacre à laquelle il a été invité.

Il reprend bientôt la lutte et dans des termes tels qu'il eût pu écrire ses articles à *la Minerve* ou au *Constitutionnel*. En réalité, avec cette prescience politique que nous lui avons souvent reconnue, son

coup d'œil profond, sa connaissance des hommes et des événements, voyant monter cette génération républicaine qu'il dénonçait hier dans sa brochure *Sur la vie et la mort du duc de Berry*, il aspire maintenant à devenir son guide et son chef. Si le procédé dont on avait usé à son égard l'avait grandi dans une notable partie de l'opinion publique, la violence de son ressentiment et le ton de sa polémique faisait trembler ses amis, notamment Mme Récamier, alors établie à Naples.

Quand elle rentre à Paris, à la fin du mois de mai 1825, elle trouve son ami à la tête d'une phalange sacrée de libéraux, menant ardemment le combat par la plume et par la parole contre un gouvernement qui s'enferre de plus en plus et se discrédite en entassant la loi du droit d'aînesse sur la loi du sacrilège, l'indemnité aux émigrés sur la loi « de justice et d'amour » (loi contre la presse). La situation du vicomte est excellente. Sa parole et ses articles portent et loin. Villèle d'ailleurs ne s'y trompe pas : « Souvenez-vous, disait-il, que *les Débats* ont déjà renversé les ministères Decazes et Richelieu, ils sauront bien renverser le ministère Villèle. » Au cours de cette campagne, Chateaubriand se trouve nécessairement rapproché des Constant, des La Fayette, des Béranger, des Carrel.

Le jour même où il revient du couronnement en compagnie de Mathieu de Montmorency, Mme Récamier par un mot l'avise de son retour. Il court à l'Abbaye-au-Bois. Après dix-huit mois de séparation, elle et lui se retrouvent comme s'ils s'étaient quittés la veille. Pas un mot de reproche, pas une phrase d'explication, bien que Juliette en ait gros sur le cœur. Ils avaient vieilli et s'étaient apaisés

pendant cette longue absence. Ils touchaient l'un et l'autre à l'âge de la sérénité. Chateaubriand reprit immédiatement ses habitudes quotidiennes chez son amie, ses heures régulières, bouleversées bientôt de nouveau par un séjour que celle-ci fit jusqu'à l'automne à la Vallée aux Loups.

Il avait, lors du couronnement, reçu côte à côte avec Villèle, l'ordre du Saint-Esprit. Mais cette réconciliation de circonstance n'était que provisoire. Il continuait ardemment sa campagne, prodiguant les articles les plus étincelants et les coups les plus durs aussi, fortifiant et augmentant chaque jour son autorité et sa renommée et prouvant avec surabondance que son coup d'œil politique, qui avait manqué quelquefois de lucidité au pouvoir, était infaillible dans l'opposition. Une seule des conséquences de ses attaques lui échappait : ce n'était pas le ministère Villèle qu'il démolissait jour à jour, c'étaient les Bourbons eux-mêmes.

Il régnait à l'Abbaye-aux-Bois sur cette charmante société où ses amis libéraux se mêlaient à un Montmorency, à un Laval, à un Doudeauville ; il régnait et l'hôtesse qui planait au-dessus de toutes les opinions politiques ne demandait à ses amis que de le laisser régner. Beau royaume, peuplé de la Comtesse d'Hautpoul et de Delécluze, de Kératry, de Delphine Gay, de Constant, de Ballanche, de Sosthènes de La Rochefoucauld, de Mme de Grammont, de tant d'autres. Talma à la retraite venait y dire des vers. Balzac y parut une fois et Mlle Mante, des Français. J.-J. Ampère y conversait avec Mme de Catelan. Par la volonté muette de la maîtresse du logis qu'elle imposait à tous, un encens de vénération et d'admiration montait vers son dieu. Ainsi

Chateaubriand avait réalisé le troisième de ses ardents désirs : après avoir été le dieu des lettres, le dieu de la politique, il était le dieu tout court dans ce salon d'élite devenu pour lui un empyrée.

Il arrive chaque jour, à la même heure, à l'Abbaye-au-Bois. Juliette y est encore seule. Son portrait par Girodet fait pendant sur les murs à celui de Mme de Staël par Gérard. Sur la cheminée de marbre blanc, une pendule « régence en bronze doré. Il s'avance sur les grands dessins du tapis à fond beige, au milieu des bergères, des chaises, des tabourets, du guéridon en palissandre et en citronnier à sphynx ailés et à palmes sculptées, exécutés par Jacob Desmalter et qui sont déjà disposés pour recevoir sa cour. Il apporte dans un foulard de soie noire le livre des *Mémoires* dont il veut donner connaissance à son amie. Parfois, un ou deux visiteurs hors série ont devancé l'heure officielle. Un jour, c'est Lamartine qui vient de publier *Jocelyn*, et Sainte-Beuve. En femme du monde, Mme Récamier entreprend aussitôt le poète :

— « Je vous lis, monsieur, nous vous lisons, nous vous devons bien du plaisir, M. de Chateaubriand surtout est enchanté... »

Mais lui n'ouvre pas la bouche. Il tient entre ses dents le foulard qu'il a déplié et qu'il tire rythmiquement avec ses mains. C'est le geste que ses familiers appellent « sonner la cloche ». C'est le signe qu'il ne dira pas un mot. Mme Récamier prodigue les compliments et les objections, Lamartine les fatuités. On discute. Le grand homme « sonne » en silence, bien que l'hôtesse appelle souvent son témoignage à son aide. Puis quand Juliette, accompagnant le poète, a laissé tomber la portière du second salon,

ses dents lâchent le mouchoir et il éclate en haussant les épaules : « le grand dadais ! »

Et de son côté Lamartine dit de lui : « Je le voyais à la messe l'autre jour ; figure de faux grand homme ; un côté qui grimace. » Ils échangent pourtant en public de somptueux compliments. Lamartine est invité aux grandes soirées de lectures, quand René, descendant de son Olympe, daigne faire fulgurer devant les hommes quelques éclairs de son génie. L'auteur des *Harmonies* a laissé dans le 49e entretien de son *Cours de littérature* un vibrant récit de la lecture du *Moïse* qui eut lieu après l'ambassade de Rome :

« On s'arrachait depuis six semaines les billets d'invitation à cette mystérieuse soirée. Toutes les grandes dames de Paris, tous les poètes, tous les orateurs, tous les étrangers, tous les journalistes sollicitaient ; leurs noms passaient au crible d'un scrutin, épuration des amis de la Maison, avant d'être admis. On voulait être sûr qu'aucun profane, ou qu'aucun incrédule au génie du lieu, ne se glisserait dans le cénacle pour en troubler ou pour en divulguer les mystères. La piété, l'adoration étaient obligées. La froideur même dans le culte aurait paru un blasphème contre le dieu des femmes.

. . . . . .

« La soirée mémorable arriva ; ma mère, une de mes sœurs et moi, nous perçâmes difficilement la foule (confidentielle cependant) qui obstruait de bonne heure le large escalier du couvent de l'Abbaye-aux-Bois. . . . . .

« L'atmosphère monastique de l'escalier de l'Abbaye-aux-Bois, l'écho de la vaste cour réveillé pour la première fois par le bruit des équipages qui ver-

saient les nobles visiteurs, la demi-voix des entretiens sur les marches qui ressemblait au recueillement d'une entrée d'église, tout cela justifiait l'hallucination de ma mère et de ma jeune sœur ; nous allions voir une Maintenon plus belle et moins solennelle que la première, la Maintenon caressante d'un roi de l'intelligence. M. de Chateaubriand représentait à la fois dans sa personne un Louis XIV des lettres et un Racine de décadence.

« Nous entrâmes ; un officieux ami de la maîtresse de maison fendit la foule de l'antichambre et aida ma mère et ma sœur émues à parvenir, au milieu d'un murmure flatteur, jusqu'aux sièges du second salon. Mme Récamier leur avait réservé là des places en faveur auprès d'elle. Je restai debout entre les deux portes d'où l'on voyait à la fois les deux pièces pleines de spectateurs silencieux ou bourdonnants.

« M. de Chateaubriand, assis sous le tableau de Corinne, par Gérard, se levait et se rasseyait avec un sourire de grand homme embarrassé de sa grandeur devant chaque visiteur de marque qui le saluait de loin ; ce sourire fut plus accueillant, mais un peu maniéré et un peu amer à mon aspect. On voyait qu'il voulait être obligeant mais qu'il ne pouvait pas tout à fait être cordial...

« Toute la gloire et tout le charme de la France étaient là.

. . . . . .

Au-dessous du tableau de Corinne figurait, comme un Oswald vieilli, M. de Chateaubriand ; cette place dissimulait, derrière les paravents et les fauteuils des femmes, la disgrâce de ses épaules inégales, de sa taille courte, de ses jambes grêles ; on n'en-

trevoyait que le buste viril et la tête olympienne.

« Cette tête attirait et pétrifiait les yeux ; des cheveux soyeux et inspirés sous leur neige, un front plein et bombé de sa plénitude, des yeux noirs comme deux charbons mal éteints par l'âge, un nez fin et presque féminin par la délicatesse du profil, une bouche tantôt pincée par une contraction solennelle, tantôt déridée par un sourire de cour plus que de cœur ; des joues ridées comme les joues du Dante par des années qui avaient roulé dans ces ornières autant de passions ambitieuses que de jours ; un faux air de modestie qui ressemblait à la pudeur ou plutôt au fard de la gloire, tel était l'homme principal au fond du salon, entre la cheminée et le tableau ; il recevait et il rendait les saluts de tous les arrivants avec une politesse embarrassée qui sollicitait visiblement l'indulgence. Un triple cercle de femmes, presque toutes femmes de cour, femmes de lettres ou chefs de partis politiques divers, occupait le milieu du salon. On y avait laissé un vide pour le lecteur.

« Mme Récamier était visiblement fébrile par l'inquiétude du succès de la lecture pour le grand homme. Il redescendait dans une nouvelle arène par une insatiabilité de gloire littéraire ; son amie s'agitait d'un groupe du salon à l'autre pour donner le mot d'ordre du jour à tous les conviés ; ce mot d'ordre était silence, attention, enthousiasme, pour tout le monde et pour les journalistes en particulier, écho complaisant chargé de reporter le lendemain à toute l'Europe un tonnerre d'applaudissements convenus et pas une critique.

« C'était un spectacle touchant et triste à la fois que cette beauté célèbre devenue sœur de charité

d'une vanité vieillie et malade, et allant quêter de groupe en groupe une fausse monnaie de gloire auprès de toutes les plumes qui dispensent les renommées d'une soirée. Ne fût-ce que par reconnaissance d'être admis à ces lectures, par culte des soleils couchants, ou par commisération pour ce grand indigent et pour cette tendre quêteuse, tout le monde fut fidèle au mot d'ordre, et l'écho du lendemain ne laissa rien percer des chuchotements de la veille.

« La lecture commença ; Lafond à qui on n'avait pas communiqué à temps le manuscrit du *Moïse*, n'avait pu préparer ni ses yeux ni ses intonations...

« M. de Chateaubriand, impatienté et humilié d'entendre ânonner ses vers par un lecteur qui avait peine à les lire, arracha, à la fin, le manuscrit des mains du grand acteur et voulut les lire lui-même. Malgré la faiblesse et la monotonie de sa propre voix, l'effet fut plus saisissant, mais non plus heureux. Les vers, balbutiés par l'auteur lui-même, tombaient esoufflés dans l'oreille. On souffrait de ce que devait souffrir le poète lui-même ; on assistait à un supplice d'amour propre, supplice presque aussi pénible à contempler qu'une torture physique ; on détournait la tête, on baissait les yeux. M. de Chateaubriand, excédé de vains efforts, rejeta enfin le manuscrit à l'acteur, qui acheva la lecture au bruit des applaudissements.

« Il y avait plus de bienséance que d'émotion dans ces applaudissements ; les mains battaient sans le cœur ; on payait en complaisance pour M^me^ Récamier et en respect pour un grand écrivain, le privilège qu'on avait eu d'assister à cette demi-publicité

d'initiés dans un salon tenu par la beauté et décoré par le génie...

« On se retira avec une émotion factice, mais avec un respect réel, on laissa M. de Chateaubriand, peu satisfait, se consoler avec Mme Récamier et avec ses familiers les plus intimes des petits déboires de la soirée... »

Chateaubriand menait en somme une vie douce, balancée chaque jour entre l'amitié, l'adulation et la lutte. Étant donné son goût pour les passions violentes et son besoin de jouer un rôle de premier plan, il faut compter parmi les joies de cette époque, l'âpre bataille politique qu'il dirigeait, les émotions et les véhémences qu'elle lui offrait quotidiennement. En outre, il bâtissait dans le recueillement son œuvre essentielle : l'histoire de sa vie. Il en lisait des fragments à l'Abbaye-aux-Bois, tout le début, entre autres, jusqu'à l'émigration, écrit depuis 1817. Il goûtait la grande joie que son amie travaillât pour lui. Elle recopiait le manuscrit — qui ne portait pas encore le titre de *Mémoires d'outre-tombe*, et dont le texte différait sensiblement de celui qui, après l'édition de 1874, est devenu le texte définitif. Juliette ne mit au net que le récit de l'enfance et de la première jeunesse. Un second recueil, beaucoup plus considérable, est copié de la main de Pilorge et corrigé par Chateaubriand lui-même. C'est seulement en 1839 que sera composé le livre IX, soit la biographie de Mme Récamier.

Collaboration intime, vie en commun, affection calme, atmosphère de flatterie, joie de la gloire et plaisir d'être craint, volupté de tenir corps à corps un gouvernement détesté, tout cela fut bouleversé en 1827 par une crise domestique violente, la plus

violente probablement de toutes celles qui secouèrent ce ménage étrange : Mme de Chateaubriand s'enfuit de nouveau et cette fois jusqu'aux environs de Toulon. Elle résolut brusquement d'aller cacher son chagrin, sa tristesse et sa maladie dans la solitude, après avoir — peut-être ironiquement — légué l'Infirmerie Marie-Thérèse... à Mme Récamier.

C'était bien gênant pour le vicomte. Il ne pouvait se résoudre à abandonner sa femme ni à se passer d'elle et, pourtant, comment renoncer au combat quotidien, à la direction de son parti, à ses habitudes, à l'Abbaye, à Mme Récamier, à ses adorateurs et à ses admiratrices ? Il y avait pis encore : ses embarras financiers, sans cesse renaissants et aggravés, la stérilité et la monotonie de ses satisfactions politiques aidant, lui avaient lentement insufflé le désir d'en revenir aux triomphes littéraires. Il avait signé un traité avec le libraire Ladvocat pour la publication de ses œuvres complètes. Il en attendait honneur et argent. C'était une grosse entreprise à mettre sur pied, qui exigeait une bibliothèque à portée de la main et d'innombrables liasses de documents. Que faire ? Aller s'enterrer avec sa femme ? Perspective terrible, car non seulement il y périrait d'ennui, mais à la vicomtesse sceptique et accablée de soucis matériels, il ne pouvait même pas débiter ces litanies désespérées dont il lui était impossible de ne pas rythmer sa vie. Mme Récamier l'écoutait complaisamment quand il lui disait de son air las et de sa voix fatiguée : « ... il ne me reste qu'un profond ennui de ma place, de la lassitude de tout, du mépris pour les hommes beaucoup augmenté, et l'envie d'aller mourir loin du bruit,

en paix et oublié dans quelque coin du monde... »

Mais quand il racontait tout cela à sa femme, elle haussait les épaules. Elle ne croyait pas à son besoin de silence, à son dégoût, à son désenchantement. Elle ne comprenait rien à cette âme de poète qui empoisonnait jusqu'à sa vie politique, à ces inconciliables qu'il portait en lui et qui le torturaient. Il n'y a pas de grand homme... pour son épouse.

Pourtant Mme de Chateaubriand l'emporta. Il entassa dans deux grandes caisses ce qui était indispensable à la publication de ses œuvres complètes et partit pour Lyon où il devait rejoindre la fugitive et gagner avec elle la Suisse pour deux ans ! Son traité portait que ses œuvres commenceraient à paraître dès l'été 1826, avec des préfaces, et formeraient une trentaine de volumes. Coup de théâtre ! A Lyon, en un jour, il retourne sa femme qui ne résiste pas plus que les autres à son charme. Il ne s'agit plus que de passer l'été à Neuchâtel. Et, dès Lausanne, il est décidé qu'ils vont regagner bientôt Paris et habiter enfin cette petite maison voisine de l'Infirmerie dont on parle depuis longtemps dans le ménage et qui leur paraît le port du bonheur.

C'est cette année, pendant qu'il est en Suisse, qu'à quelques kilomètres de lui, à Bex, vient mourir Mme de Custine. A l'agonie, elle a voulu le revoir encore une fois. Que de tombes sur la route de son amour ! Pauline, Nathalie, Delphine ! Mais Mme de Chateaubriand sait bien que la disparition de ses amantes ne change rien à rien. Il a si vite fait de les remplacer !

A Lausanne, Chateaubriand travaille. Il le faut bien. Sa plume est redevenue son seul moyen d'existence : la première livraison de ses Œuvres com-

plètes — lisez le premier volume — qui doit paraître le 30 mai est, par la nonchalance de Ladvocat, retardée jusqu'au 10 juin. Elle comprendra une *Préface générale*, *Atala* et *René*, *Les aventures du dernier Abencérage*, si souvent déjà promises au public. La vie serait belle s'il ne criait de nouveau sous les tortures d'un rhumatisme... et un nouveau retard de Ladvocat. Le premier tome des Œuvres complètes vit enfin le jour le 15 juin. A son impatience, à son émotion, on eût dit qu'il débutait dans la carrière des lettres, qu'il n'avait encore jamais rien publié. Il sait par ses amis que le volume est à la devanture des libraires. Les journaux en parlent, en donnent des extraits. Mais il ne reçoit pas son exemplaire. Il s'énerve, il accable Le Moine de lettres. En même temps, il soigne sa publicité. Malgré tout, la souscription ne marche qu'à moitié, à la grande déception de l'auteur.

Le 13 juillet, Mme de Chateaubriand part seule pour Paris afin de lui préparer la maison de la rue d'Enfer. René, qui la suit quelques jours plus tard, retrouve Mme Récamier durement éprouvée par la mort qui avait autour d'elle fauché deux de ses meilleurs amis, de ses plus sûrs conseillers : Mathieu de Montmorency et Brillat-Savarin, son cousin, disparus l'un le 11 janvier, l'autre le 2 février.

Chateaubriand s'installe le 30 juillet rue d'Enfer et pousse un soupir de soulagement. Il lui semble enfin avoir conquis le repos auquel il aspire plus sincèrement qu'il ne le croit lui-même après les tribulations de sa vie mouvementée. Encore que le succès ne soit que très moyen, les Œuvres complètes lui permettent de solder une grande partie de ses dettes. Une rente de son éditeur assure sa vie. Cette

tranquillité financière rétablit définitivement la paix dans le ménage qui s'aigrissait en partie à cause de la gêne d'une existence précaire, odieuse à Mme de Chateaubriand. Désormais, plus de cris, plus de disputes. Les deux époux vont vieillir côte à côte, indulgents et apaisés. Il a obtenu d'aller à son gré, quand bon lui plaît, régner sur les amis de Mme Récamier et sur ceux de Mme de Duras.

Il ne régnait pas que sur eux, mais encore sur l'opinion. Ses discours à la Chambre des Pairs avaient toujours un considérable retentissement. Celui qu'il prononça sur le projet de « Police de la Presse », sur la radiation de Hyde de Neuville du tableau des ambassadeurs ébranlèrent fortement Villèle. A la revue que le roi passa le 29 avril 1827, le ministre fut hué. Satisfaction évidente pour le polémiste libéral. Une autre joie marque encore ce printemps, décidément favorable : il est sur la piste d'une nouvelle amie. Il a retrouvé les jours d'aventures amoureuses qu'il aime tant. Il entretient depuis quelques semaines des relations épistolaires secrètes avec Mme de Vichet, qu'il a déjà failli rencontrer en 1816 et qui a repris la correspondance sur une nouvelle des *Débats* qui le portait malade.

La polémique qu'il mène en ce moment l'entraîne loin dans l'évolution de ses opinions. Déjà quelques mois auparavant il a écrit de bien troublantes lignes sur le républicanisme et « cette espèce de liberté populaire inconnue des anciens, qui nous arrive de force par le perfectionnement de la société. » Maintenant, c'est nettement à gauche qu'il cherche ses forces et ses alliés. C'est lui, en somme, — et bien qu'il vécût assez isolé dans son faubourg de Paris — qui, aux élections de 1827, réunit la coalition de

toutes les oppositions, ou du moins — il y a une nuance — c'est sur son nom qu'elle s'établit. Notons qu'il n'est pas tout à fait exact de dire qu'il est un chef. Son caractère hautain et toute sa personne éloignent ses propres troupes. Il est un solitaire, mais il est un drapeau.

Le 2 décembre, Villèle donne sa démission. Chateaubriand a mis trois ans à venger l'injure qu'il a reçue de son ancien ami, mais il l'a vengée et rudement. Il sort vainqueur de la guerre qu'il lui a déclarée le 8 juillet. Logiquement il eût dû être appelé à remplacer aux affaires son adversaire abattu. Mais Charles X avait en commun avec Louis XVIII une répugnance invincible pour le grand écrivain. De plus, le libéralisme de gauche, vers lequel la polémique l'avait entraîné, effrayait le roi. Il fait pourtant au triomphateur la concession d'appeler à la Marine Hyde de Neuville, l'intime ami du vainqueur, mais il confie à Martignac l'Intérieur avec la Présidence du Conseil et à La Ferronays les Affaires étrangères.

Immédiatement, le nouveau ministère n'a plus qu'une idée : éloigner au plus vite l'homme intraitable et dangereux à qui il doit le pouvoir, l'adversaire-né de tout gouvernement. Inutile de dire que le roi approuve pleinement ce projet. Martignac offre donc à Chateaubriand l'ambassade qui peut le mieux le tenter : celle de Rome. Et lui, qui se croyait pour toujours établi rue d'Enfer, commet la faute d'accepter : « Je me sentis, écrit-il, saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître, même par calcul de renommée, dans la Ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique. » Double faute : vis-à-vis de lui-même qui se diminuait en

abdiquant sa royauté sur l'opinion et sur les partis pour s'enchaîner à un gouvernement. Faute encore vis-à-vis de ses amis : il avait, maintenant qu'il la représentait, le strict devoir de consolider la politique royale après l'avoir si fortement ébranlée.

Une nouvelle mort — et la plus sensible peut-être — rôdait autour de lui. Le 1er janvier, il recevait de Mme de Duras qui agonisait à Nice, un laurier symbolique. Mais à peine avait-il fini de savourer la délicatesse de cet hommage flatteur que lui arrivait la nouvelle, tant redoutée. Le 16 janvier 1828, celle qui avait de sa bonté, de son intelligence et de son dévouement illuminé la seconde partie de son existence, qui avait ouvert la voie à ses plus hautes ambitions, s'éteignait en parlant de lui. Il lui devait sinon tout, du moins beaucoup de choses : le Congrès de Vérone et le ministère en tout cas. Mieux encore sa vocation politique.

Le 14 septembre de la même année, il part pour Rome. Il mène grand train, au moment de quitter la France, son intrigue avec Mme de Vichet qu'il n'a jamais vue. Il correspond avec elle depuis un an et, bien entendu, il ne pense qu'à la conquérir. Elle a résisté jusque-là à toutes ses objurgations de se dévoiler. Son style clair, net, lui a révélé qu'elle est fine, délicate. Elle a beau insister sur ses cinquante ans et sa laideur, il la devine délicieusement jolie. C'est une proie digne de lui.

A Rome, Chateaubriand s'ennuie d'abord, comme il sait s'ennuyer. Il se consacre aux arts, à l'histoire, aux ruines, au monument qu'il dédie à Nicolas Poussin et qu'on édifie. Mais il n'ose pas affronter le tête-à-tête avec le tombeau qu'il a fait élever jadis à Saint-Louis des Français. Tant qu'il a été

jeune, il s'est délecté à provoquer la mélancolie des souvenirs et les innombrables morts qu'ils portent en eux. Mais à son âge, usé par les passions de sa prodigieuse existence, il éprouve un malaise à errer dans cette Rome où il a, à l'aurore, débuté, à retrouver le passé et à mesurer sa vie. Que raconterait-il s'il l'allait visiter, à l'ombre de Pauline ?

Treize jours après son arrivée, il écrit à Mme Récamier : « Tachez donc de me faire revenir... » Et il lui expédie lettre sur lettre pour lui crier sa détresse. Déclin mélancolique de leurs amours que cette correspondance où elle-même, frappée par l'âge, comprenant aux vides que la mort, les défections, les dispersions ont fait dans son entourage que son heure est passée, écoute de loin et impuissante la voix désespérée de son amant.

Mme de Chateaubriand, ni la comtesse de Drago à qui il envoie force bouquets, ne suffisent pas à le distraire, à peupler le désert de son cœur. Il supplie Juliette de venir le rejoindre... Il est vrai qu'en 1802 déjà, il avait donné rendez-vous dans la Ville Éternelle à trois femmes et qu'il n'est jamais embarrassé pour répondre à la fois à de multiples tendresses.

Au début de son ambassade, il s'intéresse passionnément, ayant été à la tête du philhellénisme, aux nouvelles de Grèce et traverse alternativement toutes les nuances de la satisfaction et de la déception, surtout quand on évacue la Morée.

Mais ce qui se passe à Paris l'absorbe encore plus. La Ferronays malade va probablement démissionner et le parti libéral, nombreux et puissant, pousse en avant Chateaubriand pour le remplacer au ministère des Affaires étrangères. Pourtant, quand le 2 janvier 1829 le ministre se retire définitive-

ment, c'est Portalis qui recueille sa succession, d'abord par intérim. Chateaubriand espère que cette combinaison n'est que momentanée et que la place lui est réservée pour le printemps. Portalis est réellement incapable d'occuper ce poste. Mais le vicomte le désire-t-il réellement ? Sa lassitude, à cette époque, pour la première fois, ne paraît pas tout à fait feinte. Tout va mal, même cette Infirmerie Marie-Thérèse qui, de près ou de loin, joue un si grand rôle dans la vie des deux époux et dont Mme de Chateaubriand reçoit les pires nouvelles. Vu l'état de la politique intérieure, Mme Récamier lui conseille vivement, avec insistance, de demander un congé. Elle ne se doute pas à quel point il pense comme elle ni, naturellement, qu'il a écrit à Mme de Vichet, le 2 janvier de cette même année 1829 : « C'est cette année que je dois vous voir... » Les avis de Juliette se retournent donc contre sa tendresse.

Mais tout à coup, le 10 février, l'ascétique Léon XII meurt, presque oublié dans un petit appartement du Vatican. Chateaubriand se redresse. Allons ! Son étoile ne l'a pas trahi !... Une élection pontificale ! Il n'en faut pas plus pour couvrir d'éclat une ambassade romaine, au moment même où elle apparaissait terne et médiocre. Il a toutes les chances ! L'événement va lui fournir une fois de plus l'occasion de donner sa mesure. Il se réjouit à songer qu'il va être, en grande tenue diplomatique, mêlé aux plus hautes, aux plus traditionnelles, aux plus émouvantes cérémonies humaines et chrétiennes. Sa voix va tomber sur le monde du haut du Palais de Saint-Pierre. Quelle belle représentation et quel rôle ! Il lui manquait un Conclave pour avoir tout connu des manifestations solennelles de l'ordre

terrestre. Il l'a. Alors, le 3 mars, s'étonnant de n'avoir pas encore reçu les instructions de son ministre, il se décide à donner une leçon au pauvre et incapable Portalis en lui dictant les siennes. Il est libéral maintenant. Écoutez comme il traite les suppôts de son ancien parti, les cardinaux : « S'ils arrivaient ici dans un esprit hostile au gouvernement de sa Majesté, si l'on s'apercevait qu'ils ne marchent pas d'accord avec l'ambassadeur du Roi, s'ils tenaient un langage contraire au mien, s'ils allaient jusqu'à donner leurs voix dans le Conclave à quelques hommes exagérés... rien ne serait plus funeste : Mieux vaudrait pour le service du Roi, que je donnasse à l'instant ma démission que d'offrir au public, ce spectacle de nos discordes. »

Léon XII était un modéré et la Congrégation était déjà à l'œuvre pour que son successeur ne fût pas choisi dans la même erreur. En attendant, les cardinaux français dont l'ambassadeur se méfie, commencent à arriver. Chateaubriand les loge, avec leur suite, à l'ambassade et les reçoit avec une somptuosité inouïe où il se ruine lui-même et dont Charles X, l'année suivante, après son abdication, devra payer le surplus des frais.

Chateaubriand demande en somme qu'on impose aux cardinaux un choix modéré. Il se plaint, avec ce ton dédaigneux qu'il savait prendre, que le cardinal Latil, notoirement intransigeant, ait reçu de Paris des instructions secrètes, contraires à cette politique. Il prononce donc, comme les autres, son discours, assez arrogant et plein de conseils faits pour froisser les électeurs. Mais comme ceux-ci sont déjà emmurés, il doit, ainsi que ses collègues, parler à travers un guichet, ce qui coupe l'effet

escompté. Puis le Conclave ouvert, il se démène, et s'agite. En fin de compte il en arrive à user du vieux droit de la Couronne et, par l'intermédiaire du cardinal de Clermont-Tonnerre, il frappe d'exclusive le cardinal Alboni qu'il juge trop ultramontain. Avec quelle joie, le 31 mars, annonce-t-il l'élection du cardinal Castiglione qu'il considère comme un succès personnel ! Mais aussitôt Pie VII choisit le même Alboni comme secrétaire d'État. Le défi est manifeste et l'erreur aussi qui met la France en assez mauvaise posture à Rome.

Pendant quelque temps, l'ambassadeur continue la série de ses fastueuses réceptions. Il est pris d'une fringale de somptuosité comme s'il pressentait que c'est sa vie politique qu'il enterre au milieu de ce suprême luxe.

Le Conclave fini, il s'est empressé de demander un congé et la perspective de revoir Paris le ragaillardit. En attendant son départ, il se réconcilie le mieux qu'il peut avec Alboni. Il le dépeint maintenant sous des couleurs alléchantes : « Il est d'une indifférence profonde en matière religieuse ; il n'est pas prêtre, il a même songé à quitter la pompe et à se marier. Il n'aime pas les Jésuites ; ils le fatiguent par le bruit qu'ils font. Il est paresseux, gourmand, grand amateur de toutes sortes de plaisirs... » Mais toutes ses dépêches et ses manœuvres n'obtiennent pas à Paris le succès qu'il pensait remporter. Alors il se met à secouer le cabinet du ministre et de quelle humeur : « ... Je reçois enfin... votre dépêche n° 25. Cette dépêche, dure, rédigée par quelque commis mal élevé des Affaires étrangères, n'était pas celle que je devais attendre après les services que j'avais eu le bonheur de rendre au Roi, pendant le Conclave... »

A Paris on tremblait, même de loin, chaque fois qu'arrivait un de ses courriers. M. de Saint-Cricq disait : « ... il nous fait peur et nous briserait. Nous l'aimons mieux dehors que dedans, et le Roi est de cet avis. »

Enfin, il exulte. Tout est pour le mieux. Il a fait son pape et il va partir pour Paris après avoir ébloui cette cité qui l'a vu jadis secrétaire maltraité et sans influence. Un jour d'avril, il est dans sa chambre, assez guilleret, et se prépare à monter en voiture et à aller promener son ennui — car ses exultations et ses satisfactions n'excluent jamais l'ennui — dans quelque parc des environs. Son valet de chambre frappe et lui annonce que Mlle Hortense Allart l'attend dans un de ses salons. Son premier mouvement est de l'éconduire. Pourtant elle apporte une lettre de recommandation de Mme Hamelin. Mme Hamelin !... Un bon souvenir ! Une des femmes aimées pendant son ministère !... Mais quand il est en face de la visiteuse !... Ah ! elle n'avait besoin d'être introduite par personne ! Ses vingt-huit ans sont parés de malice, de vivacité, de beauté, d'agréments de tous genres et qui suffisent pour forcer toutes les portes. Le vicomte ne tarde pas un instant à lui faire comprendre qu'elle est chez elle à l'ambassade et que l'ambassadeur est à ses pieds. Il préfère incontestablement et immédiatement cette jolie fille qu'il a sous la main à Mme de Vichet, bien attrayante aussi, mais lointaine en son Vivarais. Dès le lendemain, il lui rend sa visite chez elle, aux « Quatre Fontane ». Il se présente élégant, fleuri, gai, jouant en maître de ses dents éblouissantes... Malgré ses soixante ans, Hortense ne regrette pas un instant de s'être donnée à lui sans

plus attendre. Bien au contraire. Et ce n'est pas seulement le grand écrivain qu'elle aime en lui ni l'homme illustre. C'est l'éternel René, simplement.

Chateaubriand ne s'ennuie plus à Rome. Il y passerait bien l'été. En revanche, il tente de convaincre sa femme d'aller en France chercher pendant ces mois durs un meilleur climat. Mais il a demandé un congé et le congé est arrivé. Il faut partir. Il part donc, mais après avoir décidé Hortense à le suivre en France, où, joignant le sacré au profane, il l'installe tout près de l'Infirmerie Marie-Thérèse.

Hortense cependant, si épris soit-il, ne suffit pas à l'empêcher de mener enfin à fond l'affaire Vichet qui l'occupe platoniquement depuis si longtemps et qui l'intrigue. L'heure est venue de cueillir la marquise. Le 28 mai, de retour à Paris, il lui écrit : « ... Vous voilà donc obligée de me donner un rendez-vous, dites-moi donc l'heure et le jour de la fin de nos illusions. » Mme de Vichet est affolée. Elle sent maintenant l'échéance inévitable : « Ne parlez pas d'illusion, cela me fait mal, je n'en ai jamais eu, mais je crains les vôtres. » Que se passa-t-il le 30 mai, à une heure, chez la marquise ? Qu'on suppose ce qu'on voudra en lisant ces lignes : « Vous êtes plus jeune que je ne croyais. Vous paraissez plus jeune que vous n'êtes et mes lettres sont inconvenantes. » Ils se revirent le 1er juin et, le lendemain, Mme de Vichet lui écrit : « Je vous ai revu aimable, doux et triste ; vous m'avez dit souvent : je vous aime tendrement ! mon cœur est presque consolé. » Mais peu de temps après, Chateaubriand lui envoie brusquement son dernier billet en réponse à une lettre douloureuse. Il semble bien que la désillusion ait été plus rapide qu'à l'ordinaire. Hortense l'intéresse

infiniment plus que Mme de Vichet, un peu mûre, et il n'est plus au temps où il ne craignait pas la simultanéité de plusieurs amours. Il appelle Mlle Allart « mon ange », « ma vie » comme les autres, mais elle lui donne quelque chose que les autres ne lui ont jamais apporté : la gaîté, l'entrain, l'illusion de la jeunesse. Personne, à le voir avec elle, ne peut supposer qu'il a « bâillé sa vie ». Et puis, inconsciemment, auprès de cette femme sans nom et sans influence, il se repose des combinaisons politiques qu'il échafaude auprès de ses maîtresses aristocrates ou du monde. Ils ne vont pas toujours au musée du Louvre ou à la campagne, au Champ de Mars. Ils ne s'attendrissent pas toujours sur les petits enfants des Champs-Élysées qui ont devant eux « l'abominable existence ». Ils passent leur meilleur temps au jardin des Plantes, chauffant leur amour au soleil. Après avoir raconté quelques souvenirs ou disserté de philosophie, le pair de France emmène la légère Hortense déjeuner à l'Arc-en-Ciel ; il commande du champagne et, au dessert, reprend avec elle les chansons de Béranger. Il adore aussi que sa voix, jeune et harmonieuse, lui lise quelques pages de ses œuvres auxquelles elle a d'ailleurs l'air de ne rien comprendre. Peu importe !

Mais dès juillet, le cœur de René — comme il l'a toujours été — une fois de plus, est rassasié. Il y a bien eu un peu de scandale. Mais pas bien gros. Et, d'ailleurs, il ne le redoute guère. Il en a une telle habitude ! Ce n'est pas le bruit que fait sa nouvelle liaison qui l'en dégoûte. C'est son cœur inquiet qui s'est lassé. A le voir déjà fatigué de ce jeune oiseau dont le chant aurait dû pourtant fixer sa vieille vie, qui ne pouvait plus en espérer autant, l'ombre

de toutes les délaissées, et Mme Récamier bien vivante, pouvaient se rendre cette justice qu'elles n'avaient pas péché par maladresse à savoir l'aimer. Son âme et sa raison étaient impuissantes contre son mal inguérissable.

En conseillant vivement à Hortense un voyage en Angleterre, il la jeta dans les bras de Bulwer Lytton. Mais il ne rompit pourtant pas complètement avec elle.

A peine est-elle partie qu'il médite sur sa solitude. Plus de doute, à son âge il a massacré autour de lui l'amour, la tendresse, la gaîté, la gloire, l'amitié, tout ce qui donne un prix à la vie. Il a tout piétiné. Il est incapable de se fixer dans un bonheur et le sort collabore avec lui-même pour le frapper : Le Moine, le dévoué, l'indispensable Le Moine a quitté cette terre pendant qu'il était aux prises avec les Cardinaux, à Rome. Il va le visiter quelquefois dans l'enclos qui deviendra plus tard le cimetière Montparnasse... et lui reprocher de l'avoir privé de ses services dont il a plus que jamais besoin.

Las, seul, il part pour se reposer aux eaux, à Cauterets. Mais comment trouvera-t-il, lui porteur de tempête, la paix, la détente ? Il voyage avec son orage. Un nouvel ouragan l'attend aux Pyrénées. Le dernier de sa tumultueuse destinée. L'effort surhumain qu'il dut faire pour l'affronter et le mater lui laissa jusqu'à la mort un goût d'amertume. En même temps que les battements de son cœur, au milieu des montagnes, il entend dans le souffle de la passion sonner le glas de ses amours. C'est à son honneur que, pouvant encore cueillir un dernier rêve, il ait eu le courage de jeter lui-même sur sa vie la première pelletée de terre. Depuis quatre ans

nous connaissons enfin le secret de ces mystérieuses lignes des *Mémoires* qui ont sollicité la curiosité de tant de chercheurs et qui ont amené sous leur plume tant de suppositions. On a publié récemment les lettres de l'Occitanienne : « Un soir qu'elle m'accompagnait, lorsque je me retirais, elle voulut me suivre ; je fus obligé de la rapporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux. La brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur, la spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans m'a su gré de m'être rendu justice ; elle est mariée. » C'est l'exacte vérité. Pour la première fois à soixante et un ans, René venait d'abdiquer.

En 1820, au fond du Tarn, au château d'Hauterive, deux jeunes filles, Léontine de Villeneuve et Coralie de Gaïx, s'exaltent à lire les épopées de Chateaubriand et à penser au dieu debout dans sa légende, ou du moins dans ce qu'elles en connaissent. Un jour, elles s'enhardissent et lui écrivent. Mais la lettre, interceptée par M. et M^me^ de Villeneuve, ne parvint jamais.

Pendant six années, Léontine, fidèle à une ombre lointaine, laisse se fortifier en elle sa jeune passion. Quand même, on ne peut lui cacher tout de l'éblouissante carrière de son héros. Il fait partie de l'histoire du siècle qui est en train de se construire et des conversations de chaque château, à chaque veillée. Elle lui écrit une nouvelle lettre en 1826 qui, cette fois, arriva à son destinataire. Peut-être ne goûta-t-il pas extrêmement les conseils politiques qui la terminaient, mais il ne put pas ne pas prêter attention à des phrases dans ce goût : « C'est vous qui avez développé dans mon âme les premiers germes

de l'enthousiasme. Je n'étais rien ; je n'étais qu'une jeune fille élevée dans la retraite, lorsqu'un jour vos écrits sont venus m'ouvrir une source de jouissances inconnues... »

Jamais Chateaubriand n'a été insensible à une lettre de femme. En 1827, moins qu'en un autre temps. Dans son faubourg lointain, auprès de la vicomtesse et au milieu des vieux prêtres malades de l'Infirmerie, il découvre la vieillesse. C'est le moment où, en parlant de lui-même, il commence à dire : « feu René ». Il répond donc à cette épître avec joie. Quoi ! La gloire, un grand nom, une grande vie peuvent donc suppléer dans le cœur des femmes à la jeunesse envolée ? Pourtant, il se méfie un peu : « Ne désirez rien pour moi, Mademoiselle, que le repos et, s'il se peut, l'oubli : j'ai peur de m'être brouillé un peu avec ce dernier ; s'il voulait se réconcilier avec moi, je lui consacrerais avec joie le reste de ma vie... » Mais quand il fut certain qu'il s'agissait bien d'une jeune fille — au début de 1827 — il s'abandonne sans pudeur à des accents qui attisent l'incendie qu'il a, sans le vouloir, allumé : « ... Vous vous plaignez de vos rêveries comme d'un mal ; gardez-les plutôt : que vous resterait-il après elles ? Moi qui suis parvenu à l'âge des réalités, je regrette tous les jours mes songes ; je ne le dis pas tout haut pour n'avoir pas l'air d'être fou ; mais je donnerais toute la sagesse de mes longues années pour un moment de ma jeunesse... » On comprend l'effet que ces phrases, tombées d'une plume aussi illustre, peuvent produire sur une jeune aristocrate perdue au fond de la province. Aussi ne retarde-t-elle pas beaucoup la déclaration. Lui s'effraye alors, résiste, parle comme toujours de ce malheur, de cette damnation qu'il

répand autour de lui, qu'il porte en lui. Mais plus il exhale son romantisme, plus elle s'éprend. Bref, quand à l'été de 1829, ils se connaissent enfin à Cauterets, probablement dans les salons de la duchesse de la Rochefoucauld, ils sont l'un et l'autre mûrs pour une grande folie : « Une fois de plus, dit M. Levaillant, il avait pressenti son destin. »

Pendant ce séjour, ils ne se quittent pour ainsi dire pas. Suivant une habitude qu'il a prise, il l'invite à venir le voir à Rome. Au début de chacune de ses nouvelles amours, l'idée de l'absence, de la séparation lui apparaît toujours insupportable. C'est la période de l'enthousiasme... vite franchie. La jeune fille était sur le point de se fiancer avec M. de Castelbajac. Que se passa-t-il en René quand il apprit cette circonstance ? A l'ordinaire, le cœur ni la situation des autres ne l'embarrassaient guère. Son âge et l'état de ses forces lui conseillent-ils, pour la première fois cet été-là, plus d'altruisme ? Craint-il une aventure compliquée ?... Toujours est-il qu'il hésite en face de sa plus belle conquête, se trouble... Quelle nouveauté ! Il ne donne pas l'assaut à ce cœur prêt à capituler... Au contraire, il prend le sage parti — et inattendu — de ne pas briser une vie. Il se connaît assez pour savoir qu'en cueillant cette fraîche offrande il n'enchaînera pas la sienne pour longtemps. Mais ce que cette sagesse nouvelle coûte à son cœur encore ardent, on le sait désormais par ce document étrange qu'on a appelé « *la confession délirante* » et que M. Victor Giraud a publié. Que ce soit là un fragment du roman qu'il projetait d'écrire et dont il parlait à Hortense Allart, de ce second *René* où il voulait peindre le drame d'une passion toujours jeune dans un corps déjà vieilli,

que ces notes aient été jetées sur le papier à diverses époques de sa vie avant l'Occitanienne et jusqu'en 1834, c'est possible et même probable. Il n'en reste pas moins certain pour nous que ces semaines d'amour auprès de Léontine de Villeneuve et son sacrifice de Cauterets ont fourni — on croit en trouver des preuves dans des détails de mots aussi bien que dans le sens de certaines phrases — des éléments importants à cet hymne frémissant, plein des accents profonds de la vie elle-même, à cette apostrophe de feu : « Vois-tu quand je me laisserais aller à une folie, je ne suis pas sûr de t'aimer demain. Je ne crois pas à moi. Je m'ignore. La passion me dévore, et je suis prêt à me poignarder ou à rire. Je t'adore ; mais dans un moment j'aimerai plus que toi le bruit du vent dans ces *rochers*, un nuage qui vole, une feuille qui tombe... Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père, tu me fais horreur ; si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas. Dans chaque jeune homme, je verrai un rival préféré. Tes respects me feront sentir mes années... Si tu te laissais aller aux caprices où tombe quelquefois l'imagination d'une jeune femme, le jour viendrait où le regard d'un jeune homme t'arracherait à ta fatale erreur, car même les changements et les dégoûts arrivent entre les amants du même âge... Tu me promettrais ta vénération, ton amitié, ton respect ; et chacun de ces mots me percerait le cœur. Réduit à cacher ma douleur ridicule, à dévorer des larmes qui feraient rire ceux qui les apercevraient dans mes yeux... » Arrêtons-là des citations que nous pourrions multiplier. Quelle est la part, dans ces lignes, du drame fictif et celle des souvenirs pyrénéens ? Il est difficile de le

démêler. Mais Cauterets en a certainement une.

Le 9 août, tandis qu'il remplit son cœur, en pleine idylle, il apprend soudain la formation du ministère Polignac avec M. de Bourmont et M. de La Bourdonnays. Toutes les épaves de Coblentz et de Waterloo ! Il frémit de rage. L'opinion française est stupéfaite. Nombre de hauts fonctionnaires envoyent leur démission. Personne ne doute de celle de Chateaubriand. Lui, cependant, se dirige vers Paris, lentement, pour se donner le temps de réfléchir. Il y arrive le 27 août. Sans voir, sans consulter aucun de ses amis libéraux atterrés, il prévient Polignac qu'il va aller remettre son ambassade entre ses mains. Il demande en même temps une audience du roi. Polignac lui répond que le roi ne le recevra que s'il reste à son service. Chateaubriand démissionne immédiatement.

Un homme tel que lui ne rentre pas dans l'ombre. Mais il ne devait plus occuper jamais aucune charge, aucun poste dans l'État. En pliant dans son armoire sa grande tenue de diplomate, c'était sa vie officielle, son rôle public qu'il remisait pour toujours.

L'Occitanienne revit son grand amoureux qui l'avait si précipitamment quittée en 1829. Elle lui rendit visite avec son mari, M. de Castelbajac. Il avait dépendu d'un mot de Chateaubriand pour que Mlle de Villeneuve ne fût jamais sa femme. C'était un matin du mois d'octobre 1847, rue du Bac, dans le petit appartement où le grand homme finissait ses glorieux jours : « Assis sur le fauteuil auquel il était condamné, il se réchauffait tout ensemble à la flamme d'un petit feu et d'un rayon de soleil qui entrait par la fenêtre ouverte... Ah ! son front portait toujours sa couronne. Je n'oublierai

jamais l'expression de sa physionomie lorsque, me tendant les deux mains, il me dit : « C'est vous ! » (Levaillant).

Quelques jours plus tard, ce fut la dernière entrevue. Elle revint seule auprès du vieillard. Quand elle lui fit ses adieux, il dit : « Je vous ai bien aimée ! » Il se reprit : « Je vous aime toujours. » Et peut-être, cette fois, disait-il la vérité.

Retiré rue d'Enfer, demeuré le drapeau de l'opposition, Chateaubriand assène dans *les Débats* de tels coups au nouveau ministère et au souverain lui-même que Charles X regrette vite de ne lui avoir pas donné audience : « J'ai eu tort, je ne lui aurais pas cédé d'une semelle, mais j'aurais exigé sa parole de gentilhomme qu'il n'écrirait pas un mot dans le *Journal des Débats*, sauf à nous attaquer dans la Chambre des Pairs où Polignac lui aurait répondu. »

Aussitôt Chateaubriand de retour, la vie avait repris, plus brillante que jamais, à l'Abbaye-aux-Bois. De nouvelles renommées de l'esprit et du monde y paraissaient : Henri de Latouche, Cousin, Villemain, M^lle^ de Saint-Aulaire, M^me^ Apponyi, M^me^ de Boigne, le duc de Broglie... Le grand homme retrouve sa cour et remonte sur son piédestal. Il est relativement heureux. En juin (1830) il part avec M^me^ Récamier et une partie de la société de l'Abbaye à Dieppe où Juliette doit se soigner.

Mais les événements se précipitent à Paris. Grisé par le succès de la campagne d'Algérie, Polignac se croit tout permis. Le 2 mars, Charles X ouvre la session parlementaire par un discours du trône plein de menaces. Deux cent vingt et un membres de la Chambre des députés déclarent dans une adresse qu'ils refusent, dans ces conditions, leur concours

à la politique royale. L'opposition ne demande pour le moment que le strict respect de la Constitution. Les Orléanistes y sont encore peu nombreux. Le 16 mai, le roi répond aux Deux cent vingt et un en dissolvant la Chambre. Malgré le système électoral, les électeurs les renvoient tous siéger en leur adjoignant quarante-neuf nouveaux opposants. Alors, usant d'un article ambigu de la Charte, le 25 juillet, tous les ministres signent quatre ordonnances qui paraissent au *Moniteur Officiel* du 26. L'une restreint la liberté de la presse, la seconde dissout la nouvelle Chambre, la troisième modifie le système électoral, la quatrième convoque les collèges pour le 13 septembre.

Chateaubriand rentre immédiatement à Paris. Le 29, il se réveille au son du canon. La monarchie légitime, sapée par lui, achevée par ses propres fautes, s'est définitivement écroulée, malgré ses concessions de la dernière heure. Que va-t-il devenir ? Quel nouveau rôle va-t-il jouer ? Il ne refuse pas d'abord une visite au Palais Royal où réside Louis-Philippe. Mais il croit encore que le Palais-Royal n'abrite qu'un Lieutenant-général. Convoqué à la Chambre des Pairs, il sort de chez lui à pied. Il s'arrête un instant devant la colonnade du Louvre : une fosse est ouverte, un prêtre est agenouillé. Il se découvre, fait le signe de la croix et est aussitôt reconnu, saisi, soulevé, porté en triomphe par une bande d'étudiants qui crient : « Vive le défenseur de la Presse ! Vive la Charte ! Vive le Consul ! » — « Oui, répond-il, mais Vive le Roi ! »

De trente ans d'ambitions et de luttes il ne lui restait en tout et pour tout que la gloriole de cette mascarade d'insurgés !

Lithographie de CHATEAUBRIAND datant probablement de la Révolution de Juillet.

HUITIÈME PARTIE

LES ROUTES DU CRÉPUSCULE

Aux Pairs, il ne rencontre qu'un petit nombre de collègues et Mortemart, appelé trop tard à la Présidence du Conseil. Le nouveau ministre a en main le retrait des ordonnances. Cette capitulation devant l'émeute est inutile. Pour la première fois peut-être, dans les couloirs et en séance, Chateaubriand comprend combien, chef de parti, puissant et redouté, il est, durant toute sa vie politique, resté isolé. Sa proposition de « regarder le péril en face », de « garder les serments » prêtés au roi ne rencontre aucun écho. Il est seul.

Les heures suivantes, rentré chez lui, il se met à préparer un discours fulgurant, incendiaire, apocalyptique. C'est à cette besogne que le trouve Mme de Boigne, envoyée sans doute par le Palais-Royal, accompagnée de Mme Récamier. On a raconté cette entrevue. Chateaubriand, détrôné en même temps que la branche aînée, mais illuminé de passion, nimbé de rage, y atteint enfin la suprême grandeur qu'il a en vain poursuivie toute sa vie parmi les charges et les dignités. Rue d'Enfer : la porte du

cabinet de travail s'ouvre. En robe de chambre, en pantoufles, la tête enserrée dans un mouchoir rouge et vert il écrit sur le coin d'une table encombrée de papiers, de livres, des restes d'un dîner. Il est un peu gêné devant des femmes par cette tenue qui manque de majesté. Bien à tort, car ses deux visiteuses ne voient que son front formidable et ses yeux de dieu irrité. Il leur lit son discours : il y dénonce en termes terribles les ambitions du duc d'Orléans et nettement prend position contre sa marche sanglante au trône. Mme de Boigne l'interrompt et lui demande s'il pense contribuer ainsi à ramener Charles X aux Tuileries :

— « Dieu m'en garde, s'écria-t-il. J'espère bien qu'il n'y reviendra jamais ! »

Donc, pas de roi Orléans, plus de roi Bourbon... Chateaubriand a enfin trouvé sa vraie formule : l'anarchie. Seulement, il lui reste une dernière foi ; ce qu'il appelle « l'honneur ». Quand Mme de Boigne lui propose brutalement de passer à la nouvelle dynastie, il montre du doigt sa bibliothèque :

— « Et ces trente volumes qui me regardent en face, que leur répondrais-je ? Non, non, ils me condamnent à attacher mon sort à celui de ces misérables ! Qui les connaît, qui les méprise, qui les hait plus que moi ?... »

Ces misérables, c'étaient le roi, sa famille, Polignac, les royalistes... Sa diatribe fut si violente, raconte M. Beaunier, que Mme de Boigne et Mme Récamier frissonnaient en l'écoutant.

Toujours comme le vieil ancêtre de Combourg, jadis, au temps de sa jeunesse, il marche de long en large dans son bureau. Une figure de fureur jaillit de son madras.

Il hait les Bourbons, il les a âprement combattus. Mais il leur a prêté serment et rien au monde ne peut le décider à se parjurer. Dédaigneux et hautain, il reste noblement fidèle à la Monarchie qu'il a renversée, ne voulant rien renier. Au prix de ce qu'il lui reste d'années à vivre, de sa tranquillité matérielle, de sa paix morale, il commente le sens de ce mot « honneur » qu'il a si souvent prononcé.

Au cours d'une entrevue qu'il estime devoir à son nouveau roi — le seul légitime — il tente désespérément d'orienter le Prince d'Orléans vers une régence qui eût réservé le trône à la branche aînée pour la majorité de Henri V. Il lui soumet un plan complet, sans espérer même qu'il sera adopté. Il sait que Louis-Philippe a d'autres ambitions. Déjà il a répondu aux avances de la future reine Amélie :

— « Madame n'ignore pas mon dévouement au jeune roi et à sa mère. »

Le 7 août, solennellement, il monte à la tribune de la Chambre des Pairs pour accomplir un des actes les plus graves de sa vie : pour renoncer. Il donne d'abord, en vue de l'avenir, quelques gages aux libéraux de gauche, déçus par l'escamotage de la Révolution, à Carrel, à Thiers, à Mignet. Les deux derniers ne devaient pas par la suite concevoir « l'honneur » de la même manière que lui : « La république représentative, dit-il, est sans doute l'état futur du monde, mais son temps n'est pas encore arrivé. » Puis sa voix s'étrangle d'émotion et se fait plus sourde. Il résume maintenant sa vie publique. Il dicte le testament de sa politique. Il parle comme un mourant et comme un vaincu : « Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la patrie de mes avertissements dédaignés ; il ne me

reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sources de puissance, excepté celle de me délier de mes serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme : après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois ils s'acheminent vers l'exil. »

C'est lui qui les avait renversés. C'était sa révocation qu'ils payaient ! Mais n'a-t-il pas écrit, parlant de la branche aînée : « Nous ne lui devions que notre fidélité, elle l'a. »

C'est fini. Il descend de la tribune. Il entre dans le crépuscule Son existence est révolue, sa destinée est close. Il se démet de sa dignité de Pair, de son titre de ministre d'État. Il jette aux ruines d'un trône écroulé avec ses honneurs et ses charges, les pensions dont il vit et qui sont ses seules ressources.

Il retourne à l'Abbaye-aux-Bois. Mais déjà le cercle des amis se fait moins fourni. Il y règne des divisions politiques. Quelques-uns sont morts, comme Benjamin Constant ; d'autres sont sollicités par de nouveaux centres d'attraction. Juliette et René sentent venir la vieillesse en tête-à-tête, au milieu de leurs souvenirs. Mais en attendant, dans ce qu'il reste de ce salon illustre, il est plus grand que jamais. Son front magnifique, la noblesse hautaine de son visage, l'amertume de sa bouche, la tristesse qui maintenant émane de toutes les ruines et de toutes les tombes qui jonchent la vie autour de lui, attirent et tiennent à distance. Après avoir respiré tant d'amour, il savoure le respect.

La nécessité et les loisirs lui remettent la plume

en main. Il reprend le manuscrit des *Etudes historiques* ébauché et l'achève rapidement, trop rapidement peut-être. C'est à la fois une introduction à ses ouvrages chrétiens et les annales de sa famille, de ses amis, de la noblesse de son entourage. C'est surtout un essai pour réaliser une fois de plus la grande pensée de sa vie : concilier le passé et le présent, les méthodes des anciens historiens et celles des modernes. Ces *Etudes historiques*, et une brochure *De la Restauration et de la Monarchie élective*, ne lui rapportent pas la somme qu'il avait prévue. Il doit vendre son mobilier et il tente sans y parvenir de liquider sa maison de la rue d'Enfer. Puis il part avec sa femme pour la Suisse. Périodiquement, il est repris par le besoin invincible de courir les routes, de fuir, par la nostalgie du voyage et par l'idée de s'établir à l'étranger pour y achever ses jours dans le silence et la solitude.

Quand il revient à l'Abbaye-aux-Bois, il se sent assez dieu maintenant pour s'humaniser. Il se fait plus familier, moins lointain et daigne prodiguer une gaité mélancolique et désenchantée. Il n'est pas de ceux qui atteignent jamais à la sérénité. Il règle sa vie comme s'il voulait désormais se dispenser du soin d'y penser. Il sort de sa petite maison de la rue d'Enfer à une heure de l'après-midi, sanglé dans sa redingote, une fleur à la boutonnière, ou emmitouflé dans une houppelande. Il rend visite de deux à trois et de trois à quatre, rajeuni soudain par la joie d'être lâché seul dans le monde, loin de son médiocre logis, de l'humeur de sa femme ou de l'œil de Juliette. Il se redresse pour plaire encore. Puis il va en représentation officielle jusqu'à l'heure du dîner, le plus souvent, presque toujours chez

Mme Récamier à qui il a envoyé le matin un de ses billets quotidiens. Après l'heure des conquêtes, l'heure de pontifier. Et à huit heures, il retourne se remettre aux mains de Mme de Chateaubriand qui le fait souper avec de vieux royalistes et des cardinaux.

Il semble que, désormais, l'heure de la paix ait sonné pour lui quand une nouvelle alerte vient troubler cette vie régulière : la royauté légitime déchue et sans royaume lui offre ce que la légitimité sur le trône lui avait refusé ! La duchesse de Berry, mère du prétendant, qui médite une imminente tentative d'insurrection, le sollicite d'accepter le titre de « membre de son gouvernement secret ». Mais mieux que personne, il sait que son roi ne régnera jamais. Il ne voulut pas se faire le complice de cette puérilité. Il répondit une lettre magnifique où, constatant l'avènement d'une France nouvelle, il n'acceptait que de mettre un écriteau sur sa porte : « Légation de l'ancienne France. »

Sans tenir compte de ses conseils, la duchesse de Berry paraît en Provence dans l'intention de soulever cette province, puis la France. N'était-ce pas de Provence qu'en 1814 Napoléon avait marché sur Paris ? Berryer, chargé de lui transmettre les sages avis de Chateaubriand, est arrêté à Angoulême. Chateaubriand lui-même connaît pendant quinze jours une prison sans rigueur.

Au sortir de cette douce geôle, Charles X lui fait accepter sous prétexte de régler un ancien compte vingt mille francs ; en même temps un de ses neveux lui avance la même somme. Ainsi nanti, il songe une fois de plus à partir — malgré l'Abbaye-au-Bois et Mme Récamier — et à se retirer dans ce repos insaisissable qu'il désespère de trouver en

France pour y achever ses *Mémoires* : il lui reste à raconter toute sa vie politique et c'est une grosse entreprise. Il compte sur une combinaison de librairie quelconque, ce monument une fois terminé, pour augmenter ses maigres ressources et, comme on dit, assurer le pain de ses vieux jours. Il ne lui reste plus, à cette époque, pour tous biens que sa petite maison de la rue d'Enfer et son enclos, chargés d'hypothèques.

Il part donc pour la Suisse où sa femme doit le rejoindre. Il fait route seul, en compagnie d'un vieux secrétaire. Libre, il est heureux comme un écolier en vacances : « J'ai peur que les temps de courte liberté, dont je jouis si rarement dans ma vie, ne viennent à m'échapper de nouveau », écrit-il à Hortense, mariée à M. de Meritens, avec qui il n'a jamais tout à fait cessé de correspondre et qui est, avec Mme Récamier, tout ce qui lui reste de son innombrable vie sentimentale. Débris charmant d'ailleurs, dont il a eu bien tort de ne pas parler dans ses *Mémoires*.

En août 1832, roulant vers Lucerne, il éprouve soudain le désir de sa présence. La vie serait belle aux hommes de son angoisse s'ils pouvaient transformer immédiatement, d'un coup de baguette, leurs désirs en réalité. Mais il n'a pas changé. C'est toujours René, incurablement René. Écoutez comme il l'invite : « Si vous me mettez à part des autres hommes et me placez hors de la loi vulgaire, vous m'annoncerez votre visite comme une fée : les tempêtes, les neiges, la solitude, l'inconnu des Alpes iront bien à votre mystère et à votre magie : ma vie n'est qu'un accident ; je sens que je ne devais pas naître. Acceptez de cet accident la passion, la rapi-

dité, et le malheur ; *je vous donnerai plus dans un jour qu'un autre dans de longues années.* »

Et comme « l'accident » ne suffisait pas à convaincre la jeune femme et qu'elle refusait de venir, Chateaubriant... la plaint : « Oui, vous avez perdu une partie de votre gloire en me quittant ; il fallait m'aimer, ne fût-ce que par amour de votre talent et intérêt de votre renommée. » Il a beau comprendre que la mort s'y prend déjà, quinze ans à l'avance, pour abattre un chêne de son envergure, il n'abdique ni l'amour ni l'orgueil. Il veut être enterré non dans le vulgaire linceul, mais dans la pourpre éclatante de son rêve.

Il se console de l'absence d'Hortense de Meritens en se plongeant à Bâle dans les images de la mort d'Holbein, comme dans la mort elle-même, avec une profonde délectation. Parvenu au pays de Lucerne, l'inspiration poétique le ressaisit... Il sent gronder en lui un hymne à la montagne : « Alpes, abaissez vos cimes, je ne suis plus digne de vous !... » Lui, toujours lui ! Aux cimes, aux gouffres, aux glaces, il ne demande toujours que sa propre image. C'est devenu sa douloureuse obsession de se chercher en vain jusque dans la plus sublime nature !

Il rejoint M^me^ Récamier à Constance et passe quelques jours avec elle. Il attend sa femme. Il muse en Suisse. Il semble que cette fois, à soixante-quatre ans, il ait enfin réussi à conquérir l'apaisement et la retraite... quand, fin 1832, à Genève, une nouvelle vient l'arracher à cet ennui de plus en plus pesant, de plus en plus tragique qui l'accable, mais où, maintenant, il se détend avec délices : il apprend à la fois que la duchesse de Berry, après avoir échoué en Provence, a tenté d'appeler la Vendée à la révolte et qu'elle a été livrée à Nantes

à la police de Louis-Philippe. Elle est prisonnière à la forteresse de Blaye.

Il écrit aussitôt à tout ce qu'il compte d'amis dans le ministère, au président du Conseil, au Garde des Sceaux pour demander l'autorisation d'aller la voir et de constituer un Conseil de défense avec la marquis de Pastoret, Laîné et Villèle, pourtant son ennemi. Plus tard, il lancera l'idée d'adjoindre à ce conseil trois ou quatre autres noms dont celui de Royer-Collard. Immédiatement, il prépare à la fois un *Mémoire sur la captivité de Madame la duchesse de Berry* et un plaidoyer où il exhale sa haine contre la Royauté de 1830 que, par patriotisme, il contient depuis trois ans et où on est surpris de découvrir un état d'esprit réellement démocratique. Quelle évolution ! Cette brochure fit grand bruit et lui valut d'être poursuivi et acquitté. Elle lui fournit la gloire judiciaire qui lui manquait encore.

Mais il était écrit qu'il n'aurait jamais droit à la paix. Le voilà embarqué dans une nouvelle et orageuse aventure. Au fort de Blaye, la princesse, veuve, doit bientôt avouer qu'elle est enceinte. La nouvelle, répandue avec empressement par le gouvernement, bouleverse l'opinion européenne et surtout les royalistes de France. Quoi ! la mère du roi légitime !... Une princesse royale !... La captive affolée se rejette avec désespoir du côté de Chateaubriand. Elle le supplie de courir à Prague, d'annoncer aux siens qu'elle a épousé secrètement en Italie le comte Hector Lucchesi-Palli, de plaider pour que sa famille pardonne et accepte cette mésalliance.

Le 14 mai, le vicomte, malgré sa lassitude, reprend les routes d'Europe, dernier ambassadeur de la légitimité défunte. Il retrouve son vieux roi, son

vieil ennemi, sa victime, perdu avec son simulacre de cour, réduite par la nécessité et le malheur, au fond d'un immense château lugubre, fantôme survivant comme lui-même aux temps révolus. Il échoue complètement dans sa mission, à Prague et à Carlsbad, auprès de la duchesse d'Angoulême. N'avait-il pas donné lui-même à ces déchus l'exemple de la fidélité aux principes ? Il est de retour à Paris le 5 juin. Entre temps, il a essayé, mais en vain et par acquit de conscience, d'entraîner la duchesse d'Angoulême à dresser un plan de combat et la liste d'un conseil de régence. On ne lui laissa même pas rencontrer le duc de Bordeaux.

Il n'en avait pas fini avec la famille royale. Le 3 septembre, sur un nouvel appel de la duchesse de Berry sortie de la prison de Blaye, il remonte dans sa berline. En Italie, la princesse l'attend pour préparer avec lui les voies de son retour à Prague où elle désire se rendre. Mais on sent bien qu'il « en a assez » pour s'exprimer en vulgaire, de s'occuper des affaires des Bourbons. Il est plus absorbé à Venise par Rousseau et par Byron que par le grave objet de son voyage. Et quelle mélancolie de se retrouver vieilli, le cœur vide, au seuil de la mort, dans cette ville d'où il est parti jadis pour conquérir Nathalie de Noailles ! Pourtant, en septembre, il obtient pour la dernière fois audience de Charles X malade et du dauphin découragé, toujours errants dans leur tombeau démesuré du palais tchèque. Le 6 octobre, il rentre enfin à Paris.

L'année 1834 compte pour lui : première lecture des *Mémoires* à l'Abbaye-au-Bois. L'événement fut considérable, non qu'il eût lieu devant un nom-

breux public. Il n'y avait là qu'une douzaine de personnes — on ne pouvait en inviter plus. Les *Mémoires* étaient en effet destinés à être vendus pour ne paraître qu'après la mort de l'auteur et devaient par conséquent garder l'attrait de l'inédit. Mais quels auditeurs ! Un La Rochefoucauld, un Noailles, un Montmorency, à côté de Sainte-Beuve, d'Edgar Quinet. Bien entendu la lecture dura plusieurs jours. On commençait tôt après le déjeuner. Chateaubriand apportait toujours son manuscrit, comme au temps des lectures fragmentaires, dans le même mouchoir de soie. C'étaient J.-J. Ampère ou Lenormant qui lisaient. Mme Récamier allait de l'un à l'autre, parlant à voix basse, s'occupant des critiques, de Sainte-Beuve, de Janin, mettant tout en œuvre pour les gagner.

Mais ces cérémonies où, on le pense bien, il triomphe avec délices, sont exceptionnelles. Chateaubriand vit désormais dans la retraite. Il ne trouve plus de joie sentimentale que dans l'amitié d'Armand Carrel avec qui il s'est lié d'une véritable affection. On peut conjecturer que sa pensée secrète suivait son cœur et qu'il avait été conquis peu à peu aux idées du jeune apôtre républicain. Celui-ci lui fut arraché, comme tant d'autres, tué en duel par Girardin. La mort frappait autour de lui et l'oubliait, lui, qui l'avait tant appelée !

Pendant les années qui suivent, il sent jour après jour peser plus lourdement sur lui le poids de la vieillesse et de la vie. Son crépuscule le glace. Il a pourtant la joie de se rapprocher de sa vieille amie, car il quitte la rue d'Enfer et vient s'établir rue du Bac. Mais Juliette dépérit rapidement et surtout devient de plus en plus aveugle. Que de chagrins,

que de silence, que de vide après l'éclat et le bruit d'une si grande existence !

En 1836, il publie encore une traduction du *Paradis perdu*, un *Essai sur la littérature anglaise* et *Considérations sur le génie des hommes, des temps et des révolutions*. Mais ces ouvrages, d'un ordre évidemment inférieur, n'obtiennent pas grand succès. Pourtant son génie n'est en rien diminué puisqu'à la même époque il termine les *Mémoires* et d'une plume sans défaillance qui vaut celle des débuts.

On le sait, on se le raconte et le libraire Delloye lui offre enfin la sécurité et presque une sorte d'aisance. Il constitue une société qui achète le droit de publier l'œuvre après la disparition de l'écrivain. Cette société lui verse immédiatement 250.000 francs — jolie somme à cette époque pour un sage bourgeois, mais non pour un prodigue somptueux couvert de dettes. Ce qui est mieux, elle lui assure une rente viagère de 12.000 francs par an. Il respire, délivré enfin du souci qui l'a harcelé toute sa vie. Douze mille francs ! Son ancien traitement de pair qu'il a abandonné dédaigneusement au lendemain de l'avènement de Louis-Philippe ! Sa vieille maîtresse, la Littérature, lui rend ce que la Politique lui a pris !

Malgré son âge, ses tristesses, ses lassitudes et ses dégoûts, ou peut-être à cause d'eux, Chateaubriand n'est pas guéri encore du goût, ou, plus exactement, du besoin des voyages. La frénésie du déplacement est un des traits essentiels de son caractère et de son génie. Plus que jamais, étouffant sous le poids des rêves qu'il n'a pas réalisés et de ceux qu'il a enterrés dans son âme, il est poussé par

une impérieuse nécessité à fuir le morne paysage de lui-même. Aussi, sentant approcher lentement la fin, il espère peut-être encore se découvrir, partout où il n'est pas, après s'être en vain cherché, partout où il pourrait se reposer. Soit seul, soit avec la petite société de l'Abbaye, il va à Dieppe, à Maintenon chez le duc de Noailles, dans le Cher, à Montigny. Il entreprend même un grand voyage : par Clermont, Rodez, Albi, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Marseille, il gagne Cannes ou, quelques jours, vieillard majestueux, il chauffe au soleil son corps torturé. Entre temps, il prépare le récit du *Congrès de Vérone* qui parut en 1838.

Mais maintenant, la santé de Juliette est l'obsession constante de cet égoïste. Elle tousse beaucoup, peut à peine parler et lutte contre une insomnie persistante. Elle consacre ce qui lui reste de forces à organiser chez elle des lectures, qui sont sa grande distraction et sa dernière joie. Delécluze, Quinet y font connaître leurs œuvres. Chateaubriand assiste à ces consécrations de jeunes écrivains, un peu à l'écart, les yeux distraitement fixés sur les arbres du jardin, muré dans un hautain silence. Écoutait-il ? Un jour pourtant, il fut arraché à sa rêverie : une jeune actrice qui débutait au Théâtre français récite la prière d'Esther. Péniblement, douloureusement — il était rongé par la goutte — il se lève de son fauteuil et, prenant les mains de l'artiste, il lui dit :

— « Quel chagrin de voir naître une si belle chose quand on va mourir !... »

Et Rachel de répondre dans une sorte de jaillissement spontané : « Mais, Monsieur, il y a des hommes qui ne meurent pas. »

Il y eut encore des lectures des *Mémoires* que Chateaubriand était en train de corriger chez lui en attendant d'y ajouter une conclusion. Ecoutant le récit de sa vie, qui remuait tant de souvenirs dans sa pensée, et le rythme magnifique de la musique sortie de son inspiration, observant le frisson sacré et l'enthousiasme fièvreux dont son œuvre agitait les auditeurs, le vieil homme sentait une flamme ranimer son cœur. Puis il rentrait en lui-même et s'enfonçait dans sa méditation. Que se passait-il au fond de ce cerveau durant ces silences impressionnants qui frappaient tous ceux qui l'approchaient où il se réfugiait loin du monde, comme dans une mort anticipée ? S'interrogeait-il sur l'utilité de sa vie et de ses livres ? Pensait-il à ceux et à celles qu'il avait perdus sur sa longue route et qu'il allait bientôt rejoindre ? On peut le croire aux conversations qu'il avait fréquemment avec le « bon père Seguin », son directeur, et en cherchant son secret dans cette *Vie de Rancé*, son dernier ouvrage qui paraîtra en 1844. Il y évoque une suprême fois, sous le nom des personnages qu'elles lui ont inspirés, trois de ses amies... Il pensait aussi à l'avenir : au jeune Victor de Laprade qui était venu lui présenter ses hommages, il annonçait la chute de la monarchie de juillet, l'avènement de la démocratie et de tout ce qu'elle comporterait de luttes, d'appétits... Il prophétisait avec ce détachement dédaigneux de visionnaire dont, désormais, la destinée terrestre est achevée.

La goutte le torture de plus en plus continuellement aux bras, aux jambes. Il est tellement tordu que, dans son fauteuil de travail, ses pieds ne touchent plus le sol. Quand il daigne abdiquer un ins-

tant cet orgueil qui est sa suprême consolation, qui seul le tient encore debout, il pleure son existence écoulée et souffre que le temps ne lui ait pas accordé un atome d'immortalité. Sa lettre à Ampère, pendant que celui-ci visite la Grèce en 1841, est déchirante. Jamais on ne s'est abreuvé avec autant d'amertume de la vanité des ans qui ont passé sans laisser aucune trace. Il ne vit plus que pour Mme Récamier et quand elle s'absente, par exemple pour aller aux eaux d'Ems, il demeure brisé, désemparé, mais raidi dans sa volonté de ne rien révéler du drame de son âme.

Lui-même va se soigner à Néris à l'été de 1841 et, en revenant, il compose la conclusion des *Mémoires d'Outre Tombe* d'une inspiration plus haute, plus magnifique, plus affranchie que jamais. Son génie est intact, toujours vivant, dans un corps vaincu par l'âge : « J'ai commencé à écrire les *Mémoires* à la Vallée aux Loups le 4 octobre 1811. J'achève de les relire en les corrigeant à Paris ce 25 septembre 1841 !... » Des phrases semblent indiquer qu'il regrette sa vie, du moins, sa vie errante : «... L'homme n'a pas besoin de voyager pour s'agrandir... » Le 16 novembre, il écrit les dernières lignes : « En traçant ces derniers mots, le 16 novembre 1841, ma fenêtre qui donne à l'Ouest sur les jardins des missions étrangères, est ouverte ; il est six heures du matin ; j'aperçois la lune pâle et élargie ; elle s'abaisse sur la flèche des Invalides, à peine révélée par le premier rayon doré de l'Orient : on dirait que l'ancien monde finit et que le nouveau commence. Je vois les reflets d'une aurore dont je ne verrai pas se lever le soleil. Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de la fosse ; après quoi

je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité. »

Désormais, il sent plus profondément encore que tout est accompli. Ce qu'il reste de sa route sur terre est enfermé dans un coffre : quelques gros cahiers. Il va se survivre sept années en tête-à-tête avec les *Mémoires*.

En 1842, il retourne encore une fois aux eaux de Néris. Il écrit à Mme Récamier, le 2 juillet : « Je fais ma dernière épreuve de voyage, je m'attendais aux mécomptes. Il m'est inutile désormais de changer de gîte. Je rebâche à mes années ce que je leur rebâchais hier, et ces parentes sur l'âge me redisent ce qu'elles m'ont radoté cent fois ; puis nous nous tairons... » Il écrit !... Ou plutôt il dicte le plus souvent et ajoute avec peine une ligne de sa main à la fin de la lettre. Et c'est un supplice que ce secrétaire entre Juliette et lui.

En 1843, le 23 novembre, on lui inflige la torture d'un dernier déplacement qu'il accepte héroïquement. « Son roi » vient d'atteindre sa majorité et il va à Londres lui rendre hommage. Geste d'autant plus sublime qu'il était vain. Il s'était préparé à ce voyage de foi ultime par un pèlerinage à Chambord. Mais où sont les allures superbes des ambassades de jadis ? Il se met en route après une nouvelle cure prosaïque et inutile à Bourbonne. Puis, de retour à Paris, il est presque cloîtré chez lui, rue du Bac, par la douleur, tant il a de peine à se déplacer. Ses billets quotidiens à Juliette deviennent tragiques : «.. J'ai beaucoup souffert la nuit dernière... » Ou : « ... J'ai eu une nuit déplorable ; je vais m'enfermer chez moi étant incapable de sortir... » Le lendemain de sa fête, le 5 octobre :

« Voilà le triste 4 octobre passé. Ma nuit a été bien mauvaise ; mais je vais renaître avec le vieux soleil, pour être tout à vous... » Longue agonie, fièrement affrontée, d'une vie grande et belle et que le vieillard s'efforce de toute son énergie de rendre jusqu'au bout majestueuse.

Mme Récamier est de plus en plus malade, de plus en plus aveugle comme lui de plus en plus sourd. Quand elle ne peut plus sortir, il se fait porter jusqu'à sa voiture et à l'entrée du salon de son amie se redresse pour ne pas cesser de s'avancer debout comme autrefois, pour lui cacher sa déchéance. Mais c'est un effort effroyable.

Un jour vient pourtant où il faut que deux valets le portent jusqu'à un fauteuil qu'on roule vers la maîtresse du logis. C'est un tête-à-tête tragique que celui de ces deux êtres qui se sont aimés dans leur éclatante et radieuse maturité et qui, aveugle et sourd, sont maintenant murés chacun en soi, sans se voir et sans s'entendre. D'ailleurs la vie à l'Abbaye est bien ralentie. Déjà le salon et la réunion semblent d'un autre âge. La petite société ne s'y réveille un peu que quand un de ses membres est élu à l'Académie, ou quand les propriétaires des *Mémoires* parlent de vendre l'œuvre à la *Presse*.

En 1846, Mme Récamier se fait transporter à Passy pour y subir l'opération de la cataracte. Mais la veille du jour où doit avoir lieu l'intervention, Chateaubriand, en allant la voir, a la clavicule brisée dans un accident de voiture, au Champ de Mars. Juliette revient immédiatement à Paris, remettant l'opération à plus tard et c'est elle qui chaque jour prend le chemin de la rue du Bac. Elle

trouve son ami assis dans un grand fauteuil près de la cheminée où, en toute saison, brûle un grand feu. A sa droite, une table surchargée de livres et de journaux de toutes opinions dans le plus grand désordre. Il est enveloppé en guise de robe de chambre d'une vieille redingote tachée de chocolat ! Il n'en est plus au temps des revers de velours blanc et des fleurs à la boutonnière. Son secrétaire travaille à côté, dans la chambre à coucher. Le valet de chambre, le cuisinier et la lingère, tout son domestique, circulent un peu partout. Souvent, M. Pâques, qui vient quotidiennement le coiffer et le raser, opère pendant la visite de Mme Récamier et fait sourire le grand homme en lui contant des anecdotes et des potins dont il est friand. Mme de Chateaubriand entre parfois.

Le 9 février 1847, la vicomtesse mourut. Chateaubriand eut du chagrin, un grand chagrin et immédiatement.... pensa à lui : « Je viens de sentir la vie atteinte et la vie dans sa source, dit-il à l'abbé Deguerry, en contenant son cœur. Ce n'est plus qu'une question de quelques mois ». Celle qui disparaissait avait été le témoin permanent de son existence. Il l'avait peut-être aimée à son insu. En tout cas, elle lui avait été indispensable. Ils étaient liés par plus d'un demi-siècle de disputes et de souvenirs.

Il songe alors à épouser Mme Récamier. Mais les habitués de l'Abbaye et l'exécuteur testamentaire de Chateaubriand lui-même, M. Vandaroux-Vertamy détournent Juliette de ce projet.

En mai, il réunit encore chez lui quelques amis, plusieurs matins de suite. Est-ce un moyen pour entretenir son culte ? Ou, n'ayant plus le courage

de les relire lui-même, veut-il une dernière fois éprouver la valeur de ses *Mémoires* ? Il en fait donner une ultime lecture. Il n'entendra plus jamais, cette lecture terminée, la symphonie de sa prose. Ses invités partis, il se retrouve seul avec la mort. Il dicte à son neveu : « Je déclare devant Dieu rétracter tout ce qu'il peut y avoir dans mes écrits de contraire à la foi, aux mœurs et généralement aux principes conservateurs du bien. » S'étant ainsi mis en règle avec l'éternité, il se sent paisible...

En juillet, il a encore la force d'aller avec son exécuteur testamentaire recueillir à Dieppe de suprêmes acclamations. Mais il revient vite rue du Bac. Ce mourant illustre est encore avec les femmes d'une coquetterie et d'une courtoisie étonnantes. Mais c'est la débâcle définitive qui commence.

Mme Récamier doit subir une seconde opération de la cataracte qui ne réussit pas mieux que la première. Pour pouvoir entourer son ami paralysé, elle qui est aveugle, elle va s'établir chez Mme Mohl, plus près de son domicile et la comtesse Caffarelli la conduit chaque matin à la cellule du grand homme, auprès du lit de fer, enveloppé de rideaux blancs qu'on peut voir aujourd'hui à Combourg : un crucifix est accroché au-dessus du lit ; sur la cheminée une statue de Fitz-James fait pendant à une Velleda. Une copie par Mignard de la Sainte Famille de François Ier, par Raphaël, orne le mur. Au pied du lit un coffre de bois blanc mal fermé d'une vieille serrure, mais d'où sort une lumière : le manuscrit des *Mémoires* est enfermé là.

Le soir du 24 février, Louis de Loménie vient annoncer au mourant la chute de Louis-Philippe

et la proclamation de la République. Au canon des journées de juin, il avait pleuré et murmuré la première phrase de sa brochure *De Bonaparte...* : « Non je ne croirai jamais que j'écris sur le tombeau de la France ! » En février, en écoutant passer la troisième révolution à laquelle il assistait, il sourit et, un peu plus tard, dit à Béranger qui arrive : « Eh bien ! Vous l'avez donc votre république ! »

Puis il se renferme définitivement dans la méditation et le silence. Ses yeux seuls parlent à Mme Récamier qui ne le voit plus.

Le 4 juillet, au matin, il devient évident qu'il va mourir. Il y a devant son lit, entourant Juliette secouée d'une terreur effroyable par cette agonie qu'elle respire sans pouvoir en suivre les progrès, Louis de Chateaubriand, l'abbé Deguerry, la supérieure de l'Infirmerie Marie-Thérèse, Béranger, M. Pâques qui vient d'arriver.

Quand tout fut fini, Juliette demanda quelques mèches des cheveux du mort. M. Pâques passa la main sur le front encore chaud et réunit une touffe entre ses doigts.

Ainsi, le petit gentilhomme breton qui, parti des solitudes de Combourg, avait tenu tête à l'Empire, renversé les Bourbons de France, sauvé les Bourbons d'Espagne, fait un pape, déclanché une guerre, qui avait été aimé de Charlotte Ives, de Pauline de Beaumont, de Nathalie de Noailles, de Mme de Castellane, de Mme de Duras, de Mme de Custine, de Mme de Vichet, de Mlle de Villeneuve, d'une duchesse de Cumberland, de Mme Récamier, de tant d'autres, et de l'immatérielle Lucile, reçut la dernière caresse sur terre des mains de son coiffeur.

TABLE DES MATIÈRES

Première Partie 13
Deuxième Partie 51
Troisième Partie 73
Quatrième Partie 115
Cinquième Partie 161
Sixième Partie 239
Septième Partie 261
Huitième Partie 305

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 11 JANVIER 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

DANS LA MÊME COLLECTION

Déjà parus : LA VIE DE

FRANZ LISZT
par Guy de Pourtalès

LAZARE HOCHE
par Georges Girard

HENRI IV
par Pierre de Lanux

CHOPIN OU LE POÈTE
par Guy de Pourtalès

DICKENS
par G. K. Chesterton

STENDHAL
par Paul Hazard

GŒTHE
par Jean-Marie Carré

BARON LOUIS
par C. J. Gignoux

BEAUMARCHAIS
par René Dalsème

JOHN KEATS
par Albert Erlande

SCHUBERT
par Paul Landormy

TALLEYRAND
par Jacques Sindral

MONTAIGNE
par Jean Prévost

HOFFMANN
par Jean Mistler

DISRAËLI
par André Maurois

CYRANO DE BERGERAC
par Louis-Raymond Lefèvre

DELACROIX
par Pierre Courthion

ALEXANDRE DUMAS PÈRE
par J. Lucas-Dubreton

FERNAND CORTÉS
par Jean Babelon

LA FAYETTE
par Jacques Kayser

ATTILA
par Marcel Brion

GOYA
Eugenio d'Ors

LOUIS II DE BAVIÈRE OU HAMLET-ROI
par Guy de Pourtalès

En préparation : LA VIE DE

BEETHOVEN
par Édouard Herriot

PHILIPPE II
par Jean Cassou

MOZART
par J. Cocteau et L. Laloy

MAZARIN
par Benjamin Crémieux

MARC-AURÈLE
par Drieu la Rochelle

MOLIÈRE
par Ramon Fernandez

MATHURIN REGNIER
par Fernand Fleuret

MARQUIS DE SADE
par Maurice Heine

DESCARTES
par Paul Valéry

BAUDELAIRE
par Edmond Jaloux

JEAN RACINE
par Jacques de Lacretelle

W. WALTER SAVAGE LANDOR
par Valery Larbaud

A. DE VIGNY
par François Le Grix

CROMWELL
par Gaucheron

WILLIAM COBBETT
par G.-K. Chesterton

DENIS DIDEROT
par Maurice Martin du Gard

VERCINGÉTORIX
par Henri Pourrat

VOLTAIRE
par Thibaudet

cont

92
C389r

Rouff, M.

La vie de Chateaubriand.

92
C389r

8 MAY 1931